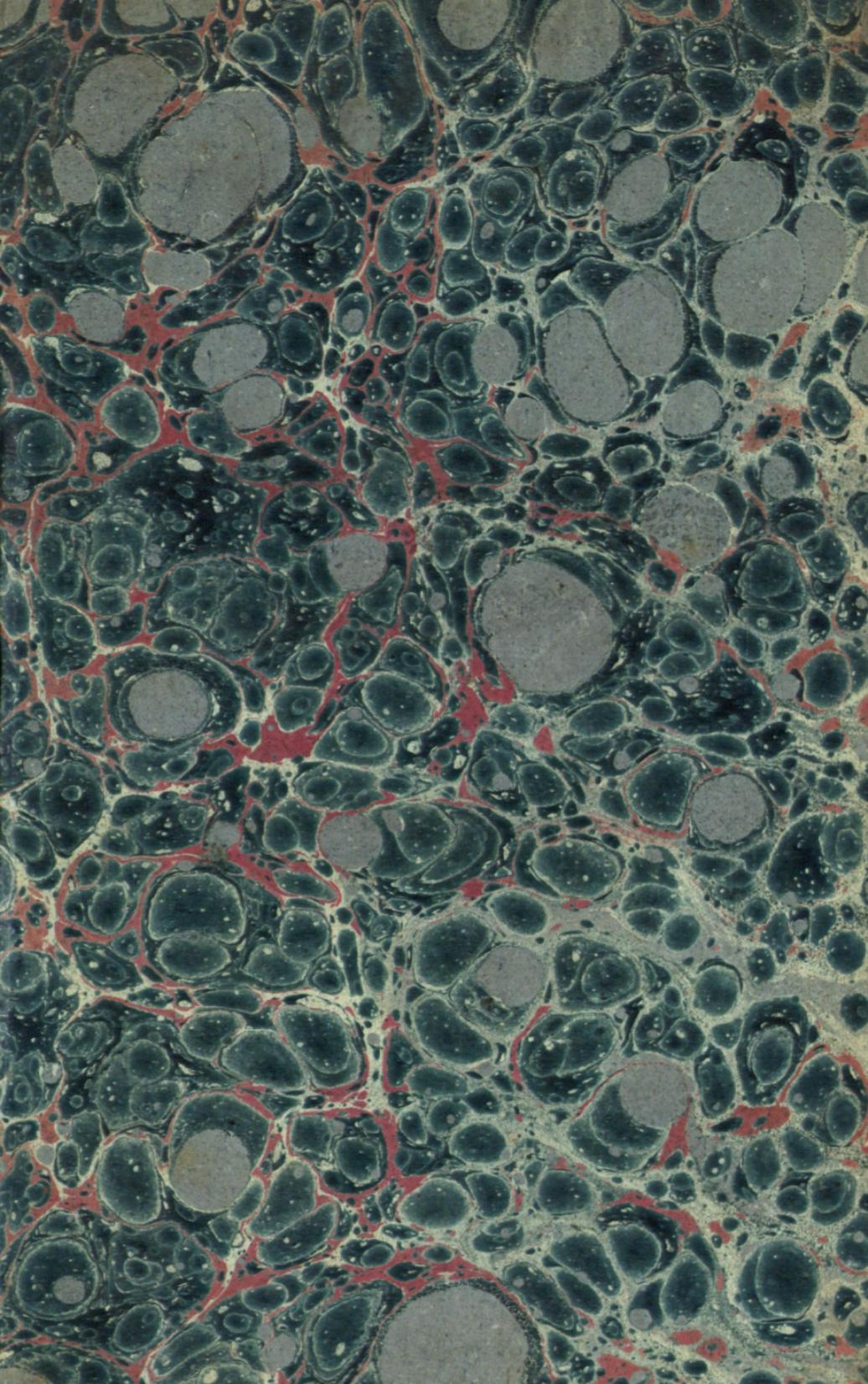


**BIBLIOTHEQUE
DE L'EUDIANUM**

Don de
M. J. Puharré



Enquire de St. Victor &
1845.



84



G. NEPVEU
BIBLIOTHÈQUE D'ORLÈANS

LETTRE

SUR

LE MAGNÉTISME

ANIMAL.

125 -

CSP 137

On trouve, chez le même Libraire, les Brochures
suivantes sur la même Matière.

- Mémoire sur la Découverte du Magnétisme
Animal, par M. Mesmer, *in-8°*. 1 l. 4 f.
- Observations sur le Magnétisme Animal, par
M. d'Eslon, *in-8°*. 1 l. 16 f.
- Lettre de M. d'Eslon à M. Philip, Doyen de
la Faculté de Médecine, *in-8°*. 1 l. 16 f.
- Lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris,
à un Médecin du Collège de Londres, par
M. Bergasse, Avocat, *in-8°*. 1 l. 4 f.
- Lettre à M. Mesmer, & autres Pièces concer-
nant la Maladie de la Demoiselle Berlan-
court, *in-4°*. 12 f.
- Rapport des Commissaires chargés, par le
Roi, de l'Examen du Magnétisme Animal,
par M. Bailly, *in-8°*. 1 l. 4 f.
- Doutes d'un Provincial, proposés à MM. les
Médecins-Commissaires chargés, par le Roi,
de l'Examen du Magnétisme Animal, par
M. S***, *in-8°*. 1 l. 16 f.
- Observations sur les deux Rapports de MM.
les Commissaires nommés, par Sa Majesté,
pour l'Examen du Magnétisme Animal,
par M. d'Eslon, *in-4°*. 1 l. 4 f.

LETTRE

SUR

SEPT No. 12

LE MAGNÉTISME ANIMAL,

Où l'on examine la conformité des opinions des Peuples Anciens & Modernes, des Sçavans, & notamment de M. BAILLY avec celles de M. MESMER; & où l'on compare ces mêmes opinions au *Rapport* des Commissaires chargés par le Roi de l'Examen du *Magnétisme Animal*;

Adressée à M. BAILLY de l'Académie des Sciences, de l'Institut de Bologne, de l'Académie de Stockolm, l'un des Quarante de l'Académie Françoisé, & l'un des Commissaires chargés par le Roi de l'Examen du *Magnétisme Animal*.

Par M. GALART DE MONTJOYE.

Il y a deux Classes de Sçavans; il y en a qui observent souvent sans écrire; il y en a aussi qui écrivent sans observer. On ne sauroit trop augmenter la première de ces Classes, ni, peut-être, trop diminuer la seconde. Une troisième Classe est plus mauvaise encore, c'est celle qui observe mal.

HALLER. Lettre à M. Bonnet.

Ex libris —

 Delaroy-Delorme

A PHILADELPHIE,

Et se trouve, A PARIS,

La rue de St. Michel

Chez PIERRE-J. DUPLAIN, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoisé. 1814.

M. DCC. LXXXIV.

Accession no.

RB7927

W0
391
G13
1784
RB

E R R A T A.

Fautes essentielles à corriger.

- P**AGE 7, lign. 21, *au lieu de tradition, lisez : traditions.*
Pag. 10, lign. 2, à la note, *au lieu de faisoit le Baquet, lisez : faisoit Baquet.*
Pag. 22, lign. 7, *au lieu de que par M. de Lalande, lisez : que M. de Lalande.*
Pag. 78, lign. 2, *au lieu de inintelligible, lisez : intelligible.*
Pag. 109, lign. 25, *au lieu de dés-harmonic, lisez : harmonic.*



S O M M A I R E S.

PREMIÈRE PARTIE.

- E**FFET du Rapport dans le Public.
- Style de cette Lettre.
- Pourquoi adressée à M. Bailly.
- Rapprochement général des opinions de MM. Bailly & Mesmer.
- Peuple primitif.
- Connoissances perdues.
- Traces du Magnétisme Animal.
- Convulsions.
- M. Mesmer, Inventeur.
- Doctrines de l'Influence des Astres.
- Influence du Soleil.
- _____ de la Lune.
- _____ des Planètes.
- _____ des Etoiles.
- Nature de la Lumière.
- Réciprocité de notre Influence.
- Astrologie avouée par M. Bailly.
- _____ par la Faculté de Médecine de Paris.
- _____ par l'Académie de Padoue.
- _____ par la Société Royale de Médecine.
- _____ par le Journal de Paris.
- _____ par M. de Lalande.
- _____ par Hypocrate, &c.
- D'où vient l'opposition des Sçavans à cette Doctrine.
- Attraction.
- Pesanteur.
- Vuide.
- Queue des Comètes.
- Résistance de l'Espace.
- Attraction du Soleil & des Centres.
- Insuffisance de l'Attraction.
- Si j'ai droit d'avoir un Avis en pareille Matière.
- Newtoniens.
- Caractère & Génie de Newton.

P - Jeremy Norman - 2.5.79 - 125

vj *Sommaire de la première Partie.*

Son opposition à Descartes.

Ses Incertitudes.

Avoue un Fluide universel.

Opposition de M. Bailly.

Défense de Newton contre M. Bailly.

Principes de M. Mésmer comparés à ceux de Descartes
& Newton.

Impulsion & Attraction,

Mouvement.

Plein & Vuide.

Contiguité de la Matière,

Repos & Cohésion.

Solidité & Fluidité.

Définition du Fluide,

Fluide dans l'Espace.

Unité de Principes.

Modifications du Fluide.

—— dans l'Electricité.

—— dans la Lumière.

—— dans le Feu.

Unité du Fluide.

Avouée par les Commissaires.

Nécessité des Systèmes dans les Sciences.

Infouiance des Sçavans les uns envers les autres.

Exemple de Descartes & de Pascal.

—— de Newton.

—— envers M. Bailly.

Conclusion de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

LECTURE des Ouvrages nouveaux.

Comment j'ai lu le Rapport.

Ses Conclusions Métaphysiques.

Leurs Causes.

Fausse Marche & Préventions.

Non-Examen de M. Franklin.

Non-Examen des Commissaires.

Quelle Méthode préférable.

Assoupissemens.

Ovaires & Uterus.

Visites médicales.

Plus rares par le Magnétisme.

Expérience relative.
Diversités dans la manière d'observer.
Nullité de la Médecine suivant le Rapport.
Sentie par les Commissaires Académiciens.
Aveu des Commissaires Médecins.
Aveu de la Faculté en Corps.
Expériences relatives.
Défense de la Médecine contre les Commissaires.
Doctrines de la Médecine pendant 22 siècles.
Nécessité de cette Doctrine.

CRISES.

- suivant Hypocrate.
- d'Accouchement.
- de la Vie.
- en état de santé.
- en état de maladie.
- leur Doctrine.
- suivant Gallien.
- suivant la Société Royale de Médecine.
- Magnétiques.
- à Convulsions.

Rapprochement d'Hypocrate & de M. Mesmer.
Attendre l'Expérience sur les Crises à Convulsions.
Ce qu'est le Magnétisme suivant le Rapport.
Suivant M. Mesmer.

ATTOUchement.

- Sa définition, suivant le Rapport.
- Première Expérience accordée.
- Seconde Expérience accordée.
- Aveu contradictoire des Commissaires.
- Les Commissaires condamnés par l'Usage.
- par Hypocrate.
- par toute la Médecine.

Vices de leur définition.

Expérience relative.

Incrédulité en Magnétisme.

- Première Classe.
- Deuxième Classe.
- Troisième Classe.
- Quatrième Classe.
- Première Expérience.
- Deuxième.
- Troisième.
- Quatrième.
- Cinquième.

Suite de l'Attochement.
Comment opère le Magnétisme.

vijj *Sommaire de la seconde Partie.*

Simplicité de cette Cause.

Ses difficultés.

Indication du siège du mal.

Comment le Fluide pénètre les Corps.

Expérience fautive.

Pôles.

Vertu opposée.

IMITATION.

En Métaphysique.

En Physique.

Dans les Traitemens Magnétiques.

Dangers des maux de Nerfs.

Leur utilité.

Expérience relative.

IMAGINATION.

Ame.

Volonté.

Son action sur le Fluide.

Fluide soumis à la Volonté.

Comment.

Mécanisme du Fluide.

Preuve par Analogie.

Marche de M. Mesmer.

Pouvoir & bornes de l'Imagination.

Nuit & peut être utile au Magnétisme.

Applications de ces principes au Rapport.

Expériences contraires à celles du Rapport.

Première.

Deuxième.

Troisième.

Quatrième.

Conclusions des Commissaires.

La mienne.

LETTRE

LETTRE

SUR

LE MAGNÉTISME

ANIMAL.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous avez été, Monsieur, l'un des Commissaires nommés par le Roi pour l'examen du Magnétisme Animal. On n'ignore pas dans Paris que vous avez dressé leur Rapport; vous ne le niez pas; &, quand vous chercheriez à vous en défendre, personne ne s'y méprendroit. L'ordre & la méthode qui y régnerent, la clarté des idées, leur enchaînement, la sagesse & la décence des expressions, certains coups de maître dans la disposition du style, tout décèle l'Auteur de l'Histoire de l'Astronomie Ancienne & Moderne.

Effet du
Rapport dans
le Public.

Sous de pareils auspices, avec des avantages aussi marqués, le Rapport de MM. les Commissaires, entièrement défavorable au Magnétisme Animal, devoit ôter aux bons esprits toute croyance dans le Magnétisme Animal; cependant cela n'est pas arrivé. N'est-ce pas, Monsieur, une forte présomption que le mé-

rite de l'Ouvrage est dans la forme & qu'il pêche par le fonds? C'est mon sentiment : c'est l'objet de la discussion que je présente à notre Juge commun ; le Public.

Sans doute qu'au moment où l'Ouvrage a paru, les personnes déjà contraires au Magnétisme Animal, ont fait trophée d'une production conforme à leurs idées. On l'a élevée en signe de ralliement & pour gage du salut commun ; mais je n'ai pas vu qu'elle ait ébranlé la confiance de ceux qui croyoient au Magnétisme Animal ; &, ce qui est plus concluant, j'ai rencontré de tous côtés des gens indifférens à la chose, dont le résumé remarquable a été, dès le premier moment : » Il est évident » qu'on n'a pas voulu voir ». Et, en effet, j'espère prouver que MM. les Commissaires n'ont pas voulu voir ; qu'ils se sont mal placés pour envisager la question ; qu'ils l'ont mal examinée, & conséquemment mal jugée.

Style de
cette Lettre.

Qu'on ne s'attende pas cependant à me voir discuter ces divers points en suivant votre marche pas à pas. Je fais trop ce que je perdrais à faciliter ainsi la comparaison de mon style avec le vôtre ; & je vous avoue naturellement que je n'ai pas une assez grande provision de modestie pour courir de propos délibéré les dangers d'une pareille concurrence. D'ailleurs mon but est de persuader ; le secret infailible de le manquer, seroit de me traîner lourdement après vous ; j'ennuierois dès les premières pages. Ainsi donc, Monsieur, trouvez bon que je converse familièrement ; je quitterai peu ce ton ; & j'espère assez en lui pour me flatter que mes

lecteurs ne feront ni rebutés ni fatigués de passages assez sérieux ou abstraits.

Il est naturel qu'on me demande pourquoi je m'adresse particulièrement à vous, tandis que votre ouvrage est commun à vos Collègues. En premier lieu, cette tournure est plus coulante, plus facile, moins monotone; & , pourvû que je revienne de tems en tems à MM. les Commissaires, on ne pourra pas me taxer de les négliger. En second lieu, je ne me dissimule pas combien la question qui nous agite roule sur des mots. Vous n'avez eu qu'à établir des idées résumées. Pour y répondre je serai quelquefois obligé d'épiloguer; genre fâcheux d'écrire, en ce qu'il donne l'air d'humeur, & que quelquefois il en inspire, au moment que l'on s'en doute le moins. Dans cette position épineuse, il est avantageux de se rappeler souvent que l'on est en regard d'un Savant également poli & profond, d'un homme du monde, vraiment aimable, d'une personne connue dans la Société par l'aménité de ses mœurs & la solidité de ses attachemens. Pouvois-je mieux choisir que vous, vous dont mon cœur & mon esprit sont si fort accoutumés à chérir & la personne & les talens? Enfin, Monsieur, je vous ai une obligation dont vous ne vous doutez pas, & c'est le moment de la reconnoître. Vous avez été mon premier maître en Magnétisme Animal. C'est vous, qui, le premier, m'en avez fait pressentir la possibilité. Si vous ne m'entendez pas je vais m'expliquer, d'autant plus volontiers, que ce développement me fera entrer en matière.

Pourquoi
adressée à
M. Bailly.

Rapprochement général des opinions de MM. Bailly & Mesmer.

J'avois lu, Monsieur, en province, quelques extraits de votre Astronomie ancienne, & de vos premières Lettres sur l'Atlantide de Platon. Leur éloge & leur critique ne pouvoient que m'intéresser ; & l'un de mes premiers soins, à mon arrivée à Paris, fut de me procurer vos Ouvrages. Le hazard voulut qu'au même moment, je fisse connoissance avec M. Mesmer. Ainsi je me trouvai naturellement placé entre vos opinions & les siennes. La singularité de ses procédés magnétiques, seule chose que j'apperçusse alors, n'étoit nullement de mon goût. L'intérêt même d'un véritable ami qui s'étoit livré à ses soins, ne pouvoit affoiblir ma répugnance pour des impositions de mains, un doigt en l'air, & une baguette magique. Cependant il se portoit mieux cet ami, & j'en convenois. Mais pouvois-je manquer de raisons pour attribuer son nouvel état à des causes absolument étrangères au Magnétisme Animal ? Le repos, les bains, le régime, n'étoient-ils pas suffisans pour opérer ce changement ? Ne pouvois-je pas dire comme MM. les Commissaires dans leur rapport ? » Ces effets que » l'on attribue au Magnétisme Animal, ap- » partienent tous à des causes naturelles & » connues (1) ». Néanmoins je ne me vanterai pas d'avoir raisonné alors aussi doctement qu'ils l'ont fait depuis ; mais je puis me flatter d'avoir, dès ce tems-là, employé le mot d'*Imagination*.

(1) Rapport des Commissaires de l'Académie des Sciences & de la Faculté de Médecine de Paris ; pag. 10.

Je ne fais combien de tems auroit duré une répugnance que je croyois invincible, si je n'avois pas eu le bonheur de vous lire. Les idées de M. Mesmer, en opposition à tout ce que je savois, heurtoient mon esprit de front; elles me choquoient: les vôtres, plus rapprochées de moi, prenoient mon esprit de biais; elles me plaisoient: par momens, la conformité des unes & des autres m'ébranloit. Je revenois à lui. J'écartois, il est vrai, comme un enfant, mes lèvres du vase dans lequel il me présentoit sa Médecine, mais j'y retournois un instant après; & comment aurois-je pu résister? Je vous avois toujours à mes côtés, m'encourageant par des raisons, & me subjuguant par un style enchanteur.

Il faut voir dans vos propres Ouvrages, Monsieur, avec quelle sagacité, avec quelle profondeur, avec quelle agréable érudition, vous éclaircissez, & vous fixez, pour ainsi dire, une des plus intéressantes époques de l'Histoire des Sciences; je veux parler de votre système sur l'existence nécessaire d'une ou plusieurs Nations antérieures à toutes les Nations dont l'Histoire nous ait transmis le souvenir. Après avoir examiné l'état de l'Astronomie chez les peuples que nous appellons Anciens, mais qui ne le sont que relativement à notre moderne existence; après vous être convaincu qu'ils n'avoient possédé que les débris d'une science mieux connue avant eux; après vous être mis en état de prouver qu'ils en ignoroient l'origine & les premiers éléments, combien votre conclusion ne devient-elle pas simple? Si la Science existoit, elle avoit certaine-

Peuple primitif.

nement eu des Inventeurs. Si les peuples qui nous ont précédé n'ont saisi que des résultats; si ces résultats supposent nécessairement des principes très-complicqués, & que cependant ces mêmes peuples aient ignoré ces principes; s'ils n'ont pas su perfectionner les instrumens qu'ils avoient en main; si même ils n'ont pu lier deux vérités isolées, en les rapprochant d'une vérité primitive qui leur étoit inconnue; il s'ensuit indispensablement qu'ils n'étoient pas les inventeurs de la science, qu'ils n'en avoient hérité que par parcelles, & qu'ils la tenoient de quelqu'un plus instruit. Ce quelqu'un ne peut être qu'une Nation très-ancienne, antérieure à tout ce que nous connoissons, & qui vraisemblablement a disparu de ce monde, de manière à ne laisser de son savoir que des traces insolites, sans connéxité apparente entre elles, & tellement éparfés dans tous les coins de notre Univers, qu'il a fallu remuer & fouiller à fond les Archives du monde pour opérer leur rapprochement; rapprochement, qui, seul, a posé les fondemens des lumières actuelles. Vous avez eu, Monsieur, la gloire de travailler à ce dépouillement, de manière à établir & constater invinciblement les faits sur lesquels vous appuyez la vérité la plus authentiquement démontrée; & cette gloire, si légitimement acquise, vous a placé de plein vol, & de plein droit, au rang de nos Savans les plus justement considérés. (1)

(1) L'Hypothèse de M. Bailly a trouvé, parmi les Savans, plus d'indifférence que de proneurs. M. de Condorcet, dans son Dis.

Qu'on me pardonne une excursion qui par-
 roît hors de place ; je l'ai cru nécessaire pour
 amener une de vos propositions qui a plus
 directement trait à ma cause. Vous avez pen-
 sé, Monsieur, comme chose hors de doute,
 que le Peuple qui tenoit la clef de la véritable
 Astronomie, devoit avoir un ensemble de
 connoissances dont plusieurs pouvoient être
 perdues pour nous, qu'il étoit possible de re-
 trouver, & auxquelles on peut appliquer ce
 que vous dites de l'Astronomie. « En cher-
 » chant le premier pas de l'esprit humain,
 » nous n'apercevons que des débris ; nous ne
 » rencontrons que des vestiges d'une science
 » détruite, d'une institution primitive. Sans
 » doute ces débris se tenoient par une chaîne,
 » aujourd'hui brisée & perdue, ou du moins,
 » cachée dans l'obscurité des tems (1) ».

Pourquoi, Monsieur, le Magnétisme Ani-
 mal ne seroit-il pas une de ces chaînes bri-
 sées & perdues de tradition, qu'on cesseroit
 d'avilir par des superstitions bizarres, si l'on
 découvroit la vérité primitive qui leur sert de
 base ? Cette opinion, vous & M. Mesmer l'a-
 vez exprimée avec profondeur. Voici vos ex-
 pressions :

cours à l'Académie Française, pour la réception de M. Bailly, a
 même cru pouvoir la mettre au rang des Romains ingénieusement
 écrits. Il seroit curieux de voir comment M. de Condorcet, ou
 toute autre personne de poids dans les Sciences, s'y prendroit
 pour refuter M. Bailly sur le fonds de la question ; car la recherche
 du lieu qu'a pu habiter un Peuple primitif, & celle du tems où il a
 existé, M. Bailly lui-même n'y attribue d'autre mérite que celui de
 conjectures hasardées plus ou moins heureusement. A-t-il ou n'a-t-il
 pas existé un Peuple éclairé, antérieur aux Peuples connus que nous
 nommons Anciens ? Voilà l'unique question.

(1) Astronomie moderne, tom. I, pag. 1.

§ MAGNÉTISME ANIMAL.

» Il seroit aisé de faire voir que toutes les
» erreurs vulgaires, les préjugés du peuple,
» naissent des idées Philosophiques mal en-
» tendues, dénaturées par la tradition orale ». (1)
Voici maintenant comment M. Mesmer
présente la même idée. « On pourroit avancer
» que, parmi les opinions vulgaires de tous les
» tems, qui n'ont pas leurs principes dans le
» cœur humain, il en est peu, qui, quelques
» ridicules & même extravagantes qu'elles pa-
» roissent, ne puissent être considérées comme
» le reste d'une vérité primitivement recon-
» nue ». (2)

Combien cette hypothèse n'acquiert-elle pas de force, quand on jette un coup d'œil sérieux sur l'Histoire des divers Peuples, les mœurs de l'Antiquité, ses opinions, ses nombreuses Religions, ses superstitions, &c? Par quel préjugé la Médecine a-t-elle été long-tems pratiquée par divination, par incantation, par impositions des mains? On menoit le pauvre à la porte du Temple pour que le Prêtre le touchât en passant. Le riche, tout comme à présent, étoit introduit sous les Parvis, sans doute, pour y être traité avec plus de soin. L'habitude de *masser*, s'est conservée dans l'Inde; l'habileté des Brames à soulager & même guérir les malades par attouchement paroît avérée. Leurs procédés sont analogues à ceux de M. Mesmer, soit qu'ils agissent par tradition & sans principes, soit que les Européens, ce qui est aussi vraisemblable, n'ayent

(1) Astronomie ancienne, tom. I, pag. 273.

(2) Mémoire sur la découverte du Magnétisme Animal, pag. 6.

pas eu l'adresse ou le discernement de leur dérober une science importante. Cette médecine est commune aux Hordes Sauvages. Nos Bergers des montagnes ont la réputation de faire des choses extraordinaires. Dans nos campagnes, le Jardinier, le Laboureur partagent leur tems & dirigent leurs travaux, à l'aide d'observations que nous disons superstitieuses, mais dont nous ne parvenons pas à les faire départir. Le Matelot ne marche pas sans consulter la Lune. Descendons jusqu'au Peuple des Villes. C'est la classe d'hommes dont l'avilissement déshonore le plus l'humanité. Qu'y trouvons-nous ? Des opinions trop répandues dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Nos livres disent qu'on ne croit plus aux Sorciers. C'est bien dit ; mais, les diseurs de bonne aventure ne manquent pas d'occupation. Qu'on en laisse quelqu'un exercer ouvertement son métier dans Paris, & bientôt vous verrez tous les carrosses d'un monde éclairé passer à sa porte.

Qu'induire, Monsieur, de ce cri universel des Nations ? Il sort de tous les rangs & de tous les états. Est-ce une raison pour le mépriser que de ne sçavoir pas y répondre ? Les absurdités, les supercheres, les abominations, dont il n'est que trop souvent accompagné, ne sont-ce pas autant de raisons prépondérantes qui nous pressent d'y trouver une réponse assez simple, assez frappante, pour éclairer les esprits, & les dégager des chaînes humiliantes sous lesquelles ils gémissent ? Une exemple donnera à ma pensée une extension utile. Personne n'ose citer sérieusement cet exemple,

de peur du ridicule; mais moi, qui ne crains pas le ridicule, je le citerai.

Convulsions. Je veux parler des convulsions, phénomène qu'on n'a pas encore examiné avec assez d'attention; d'abord, parce que la Religion y étoit mêlée, & ensuite, à cause des plaisanteries d'une Secte qu'on a décorée, je ne fais pourquoi, du nom de Philosophes. Les miracles qu'on citoit, Monsieur, n'étoient pas des miracles; mais, à quelques exagérations près, fort difficiles à démêler; les guérisons présentées au Roi par M. Carré de Mongeron étoient réelles. (1) Elles sont au nombre de huit; & je ne parle pas des friponneries, des rêveries, ni même des faits vrais, qui peuvent avoir eu lieu depuis. Mais, quant aux huit guérisons dont je parle, j'en ai vu opérer d'analogues par le Magnétisme Animal. Nous ne ferons pas sitôt d'accord vous & moi. Mais, en attendant, transportons-nous à cette époque fâcheuse. Représentons-nous, s'il se peut, l'échauffement des esprits, l'embarras du Gouvernement. Il falloit prendre un parti, arrêter & contenir le Peuple, & surtout les gens persuadés, & malheureusement

(1) Par des directions particulières & dues au hasard, le tombeau de S. Médard faisoit *Baquet Magnétique*. D'abord, les effets étoient légers; mais plus il s'assembloit de monde autour du *Baquet*, plus il acquit d'activité. Telle est la solution de ce fameux problème. Aujourd'hui que les causes sont connues, on doit comprendre comment la vérité des faits a pu être attestée par les personnes du plus grand poids; au nombre desquelles il faut distinguer, en Médecine, Gendron, l'Oracle des Oculistes François, Sylva, autre Oracle de ce tems-là, Linguet, Cofnier, Lecointre, Reneaume, Chomel, Bailly, Costard, Fabris, Gaulard, de l'Epine, & Hecquet, lui-même, qui a fait un livre tant cité pour prouver qu'il n'y avoit en tout cela que de l'Imagination: en Chirurgiens, Demanteville, Souchai, Boudou, Ledran, Raimond, Galland, &c.

trop zélés , qui en imposoient par un caractère respectable , par un savoir réel , par une consistance quelconque. On prit le parti de la rigueur , parti extrême , mais qui , dans le moment , avoit ses côtés excusables. Cependant , que d'emprisonnemens ! que d'exils ! que de pleurs ! que de familles désolées , & privées de leurs chefs , ou de ce qu'elles avoient de plus cher ! Combien auroit été précieux alors l'homme de Génie qui , pénétrant jusqu'aux barrières dont la Majesté du Trône est environnée , auroit élevé la voix pour dire à un Roi , vraiment doux par caractère , tel que Louis XV. » Sire , il est aisé d'appaîser les » troubles qui désolent votre cœur & votre » Royaume. Les phénomènes qui ont lieu ne » sont ni surnaturels , ni dus à l'imposture , » ce sont des effets physiques , auxquels on » peut donner en tout tems une direction salutaire ; si vous daignez consentir à ce qu'il » soit établi des appareils fort simples dans » vos hôpitaux , j'y opérerai des effets , des » soulagemens , & des guérisons du même » genre que ceux qu'on vous cite ; je ferai » plus , j'instruirai vos Médecins de ma doctrine ». Si la proposition avoit été acceptée , il est à présûmer que le Peuple , voyant ses prétendus miracles changés en une science hospitalière , & maniée par des Médecins à qui sa confiance étoit déjà dévolue , il est à présûmer , dis-je , que le Peuple auroit de lui-même quitté le lieu de la scène pour les hôpitaux , où tout autre lieu qu'on lui auroit indiqué ; & alors la Capitale & les Provinces

auroient respiré en paix. Alors plus d'emprisonnemens, plus d'exils, plus de pleurs, plus de familles désolées.

Mais l'idée du bonheur de nos Pères ne m'entraîne-t-elle pas au-delà des bornes ? Je ne songe pas qu'il se feroit peut-être trouvé auprès du Trône quelqu'un pour répondre : « Sire , gardez - vous bien d'écouter cet » homme : Il touchera le *Colon* de vos Sujets. » C'est un mouvement très-dangereux ; car la » Nature semble indiquer , comme par in- » stinct, cette manœuvre aux hypocondriaques . » En excitant l'irritabilité du *Colon* , il se » gonfle plus ou moins. Il prend quelquefois » un volume considérable. Alors il commu- » nique au Diaphragme une telle irritation que » cet organe entre plus ou moins en convul- » sion. Si vous n'y avisez , on appellera im- » proprement cet état *crise*. Ce spectacle sera » dangereux à cause de l'imitation dont la » nature semble nous avoir fait une loi. Les » convulsions pourront devenir habituelles & » nuisibles. Elles pourront se répandre en épi- » démie , & peut-être s'étendre aux généra- » tions futures (1) ».

Et moi , encore tout étonné d'entendre des assertions aussi extraordinaires , que j'emprunte de MM. les Commissaires , je prétends , que , si M. Mesmer n'avoit trouvé , pour tout moyen , qu'une manœuvre indiquée par la Nature , & comme par instinct aux hypocondriaques , encore auroit-il rendu un grand service à la tran-

(1) Rapport de l'Académie, pag. 48, 49, 7, 64 & 66.

quillité des états. Car enfin qui nous assure que le fait des convulsions n'arrivera plus ? Il faut bien peu connoître le Peuple & les Provinces pour ignorer que de pareils événemens, quoique moins éclatans, ne sont pas rares. N'a-t-on pas vû, il n'y a que dix ans, le Curé Gassner, homme simple & vraisemblablement très-borné, porter le trouble & le désordre dans toute l'étendue de l'Electorat de Bavière ? S'il suffit de toucher le *Colon* pour appaiser de pareils troubles à l'avenir, qu'elle obligation n'aura-t-on pas à M. Mesmer ?

M. Mesmer ! Ce sera un grand nom dans la postérité que celui de M. Mesmer. Pourquoi n'oserois-je pas le dire ? Seroit-ce par ce que, jusqu'au titre banal de *Monsieur*, on le lui refuse dans la plûpart des écrits du jour ? Les recherches, qui naguère, auroient été traitées de puérides, deviennent de la plus haute importance, aujourd'hui qu'il s'agit de déprimer son mérite. Eh ! que m'importe à moi, qu'importe à la postérité que quelques idées de M. Mesmer ayent été jettées dans le Monde avant lui, si elles ont resté sans utilité ? Quelle est la vérité qui n'ait pas été dite avant nous ? A quoi se réduiroient les talens des plus grands génies, s'ils n'avoient su profiter des lumières de leurs Prédécesseurs. Notre éducation, qu'est-elle au fonds, sinon un recueil des idées d'autrui ? La Matière subtile de Descartes, l'Attraction de Newton étoient-elles des idées nouvelles ? Le mérite de ces hommes justement célèbres, n'est-il pas dans les conséquences, le renouvellement & la liaison de principes déjà connus ? Oui, Monsieur, pour me servir

M. Mesmer,
Inventeur.

de vos expressions : « (1) C'est ainsi que marche l'esprit humain ; il semble que les idées s'effayent avant de se montrer au grand jour. Plusieurs têtes les conçoivent, mais proportionnellement à leur capacité. Qu'on n'en infère rien contre les Inventeurs ; leur gloire n'est point affoiblie par cette préparation des idées. C'est le terroir qui donne à un germe son entier développement. Dans le travail de la Nature, le seul but est la production. On ne compte point les germes avortés, la terre les cache dans son sein, & ne se pare que de ceux qui portent du fruit ». Cependant, Monsieur, je n'entends pas faire l'apologie des torts de M. Mesmer. Transplanté trop tard dans un monde nouveau pour lui, il heurte sans cesse les usages de la Société, parce qu'il en est froissé à chaque instant. Trop près de la Nature, il se voit trop souvent lui-même, & ne voit pas assez les autres. Je lui ai reproché les fausses mesures qu'il a adoptées pour la propagation de sa doctrine, & ne suis pas prêt à me rétracter ; mais, si je blâme hautement les écarts du Génie, lorsque l'utilité commune semble le demander ; aussi-tôt que ce pénible office est rempli, je lui rends justice. Est-il donc si difficile d'être impartial ?

Doctrines
de l'influence
des Astres.

Reprenons à présent le fil d'un discours dont je parois m'être écarté ; je conclus de tout ce que j'ai dit, qu'il faut sçavoir gré à M. Mesmer, « D'avoir recherché dans une science avilie par l'ignorance, ce qu'elle pou-

(1) Astronomie moderne, tom. II, pag. 71 & 72.

» voit avoir d'utile & de vrai. (1) » Après bien des recherches, après bien des réflexions, après bien des observations sur la doctrine de l'influence des Astres, M. Mesmer s'est cru fondé à avancer, « Qu'il existe une influence » mutuelle, entre les Corps célestes, la Terre » & les Corps animés (2) ».

De toutes les idées qui ont occupé l'esprit de l'homme, la doctrine de l'influence des Astres est celle qui a le plus tourmenté les Savans de tous les tems & de tous les lieux. Souvent prônée, souvent décréditée, tantôt reprise, tantôt abandonnée, elle a jetté en certains tems le plus grand éclat. En d'autres, elle est tombée dans le plus grand mépris ; & nous ne connoissons pas les siècles où vraisemblablement elle fut assez approfondie pour être étudiée & professée sans préjugés. Le moment où M. Mesmer entreprend de la renouveler, n'est pas favorable. Qui fait lire ou écrire une misérable ligne, n'oseroit prononcer son nom avec quelque assurance. Pour les gens qui ont l'honneur d'être imprimés, c'est avec le dédain & le souris moqueur, qu'ils te saluent, pauvre Doctrine ! Cependant, Monsieur, il me semble que dans vos principes & ceux de M. Mesmer, qui sont devenus les miens, la constante réclamation des siècles dit quelque chose en sa faveur.

En effet, Monsieur, comment l'entendons-nous ? Lorsque le Soleil nous éclaire, nous vivifie, nous chauffe, nous brûle & nous

Influence
du Soleil.

(1) Mémoire sur le Magnétisme Animal, pag. 5 & 6.

(2) *Ibid*, pag. 74.

16. MAGNÉTISME ANIMAL.

fait haleter dans les recoins les plus écartés de nos appartemens, il me semble que ce Corps céleste a bien quelque influence sur nous, à moins qu'on ne donne à ce mot une signification que je n'entends pas, & qu'on ne trouve dans aucun Dictionnaire.

+ De la Lune. On ne peut guères recuser la grande puissance de la Lune. Je fais que, dans ce siècle de Géométrie, où tout s'explique par des calculs, on lui a dénié son influence dans les faits, qui, par le calcul, s'accordent le mieux avec celui de sa marche; mais enfin on lui laisse unanimement le pouvoir de faire baisser & de soulever deux fois par jour les flots de l'immense Océan. Est-il donc déraisonnable de penser que si elle a la force de remuer les eaux jusques dans leurs plus sombres profondeurs, elle doit causer quelque ébranlement dans l'Atmosphère, qu'elle est nécessairement obligée de traverser pour arriver jusqu'à la Mer, & avoir quelque action sur nous, chérives & mobiles créatures, bien plus faciles à émouvoir assurément que l'Océan tout entier.

Vous nous dites, Monsieur, que, doué du sens intime de la Géométrie, (1) Newton a démontré, par ses profonds calculs, que l'Attraction de la Terre sur la Lune a procuré à cette dernière une petite bosse qui s'étend vers nous jusques à la concurrence juste de 186 pieds. J'admets la bosse; mais à condition que, de votre côté, vous voudrez bien admettre avec moi, que s'il existe sur une Planète glacée, telle que vous nous représen-

(1) Astronomie moderne, tom. III, pag. 14.

sentez la Lune, quelque être assez misérable pour y pouvoir subsister, il doit se ressentir d'une Attraction aussi violente que celle dont vous supposez l'existence; sa tête doit s'allonger en raison du tiraillement continuel qu'elle éprouve; & c'est beaucoup, s'il peut la conserver en forme de fuseau ou de pointe d'aiguille. Si ce n'est pas là une Influence, je ne m'y connois pas.

Ce que nous disons du Soleil & de la Lune Des Planètes. est applicable aux Planettes. L'Astronomie calcule encore tous les jours les effets & les inégalités de leurs Attractions réciproques. Or, s'il y a Attraction entre elles, il y a nécessairement Influence entre elles. Les Anciens pensoient que, lorsque deux de ces Astres réunissoient leurs forces contre la Terre en ligne directe, c'est-à-dire, lorsqu'ils étoient en Conjonction, ils occasionnoient quelquefois des ébranlemens considérables sur notre Globe; & le cas où cela peut nous être arrivé n'est pas bien éloigné. Lorsque Vénus & la Lune ont du se trouver en Conjonction, M. de Lalande nous a prédit que nous en serions quittes pour quelques brouillards & quelques coups de tonnerre. J'ignore si la Calabre & les régions du Nord, ravagées à la suite de cette époque, ont été de son avis.

Enfin, Monsieur, la plus éloignée des Des Etoiles. Etoiles a nécessairement action sur nous, par cela seul qu'elle nous presse de sa Lumière. Nous avons l'habitude de ne considérer l'action de la Lumière que par l'impression qu'elle fait sur nos yeux; mais c'est là une des erreurs que dissipé la moindre réflexion. Et comment

un Corps actif, qui fait ses trente-trois millions de lieues en demi-quart-d'heure, n'auroit-il pas une force prodigieuse? Si nous n'en sommes pas affectés défagréablement, c'est que nous sommes entourés de pareilles forces, qui se contre-balancent, & que d'ailleurs nous avons été créés avec toutes les modifications nécessaires pour n'en être pas ébranlés. Telle est notre Nature; mais l'action physique n'en existe pas moins. Elle heurte nécessairement, plus ou moins, toutes & chacune des parties de notre corps que nous plaçons en conspect avec elle. Si nous-nous transportons plus loin par le regard de la pensée, nous reconnoissons que toute Etoile visible est toujours aperçue de la moitié du Globe; d'où il suit que chaque point de cette vaste superficie, quelque petit que nous le supposons, est néanmoins atteint par l'action de cette Etoile; d'où il suit encore, que lorsque, nous-nous trouvons en certains aspects avec des Constellations formées d'un grand nombre d'Astres, nous devons recevoir des impressions plus remarquables; & je ne serois pas éloigné de penser que c'est delà qu'Hypocrate, le judicieux Hypocrate, guidé par des observations qui nous manquent, est parti pour recommander fortement d'avoir égard, dans la pratique de la Médecine, au lever & au coucher d'Arcturus, des Pléyades & du Chien.

Nature de
la lumière.

Ce seroit peut-être ici le lieu de dire quelque chose sur la nature de la Lumière. Elle n'est très-certainement qu'une modification visible de la substance invisible qui la forme, & l'Influence des Astres les uns sur les autres,

s'opère dans les ténèbres, comme par la clarté; mais ceci demanderoit un traité particulier qui surpasseroit mes forces, & qui me mèneroit fort au-delà des bornes que je me suis prescrites. Néanmoins, si je trouve, dans la suite de cet écrit, l'occasion de jeter quelques idées relatives, je m'en réserve la faculté.

On peut m'objecter que M. Mesmer ne se contente pas d'admettre que les Corps célestes influent sur nous. Il veut encore que notre Influence sur eux soit réciproque; mais cela ne peut pas faire une question entre vous & moi. Dès que les Savans de l'Europe s'accordent à reconnoître qu'il n'y a nulle-part action sans ré-action, & que la seconde est toujours égale à la première, nous sommes d'accord, quand bien même la proposition ne seroit pas exacte.

Réciprocté
de notre iné
fluence.

Nous voilà donc réduits, s'il faut écouter M. Mesmer, à croire à l'Astrologie. Pourquoi pas, Monsieur? C'est bien votre avis. » L'idée » du retour périodique des Comètes, dites- » vous (1), s'étoit conservée chez les Chal- » déens, comme s'est conservé chez nous » l'idée de l'Influence de la Lune sur les in- » tempéries des saisons, sur les productions » de la terre, & sur l'économie animale; » idée long-temps abandonnée au Peuple, & » que les Philosophes examineront un jour. » Croit-on que cette idée soit le fruit des » remarques de nos ancêtres ignorans? Non: » nous l'avons dit, le Peuple, vain dans son » imbécilité, ne se soumet point aux Astres.

Astrologie
avouée par
M. Bailly.

(1) Astronomie moderne, tome I, pag. 132 & 133.

» Il croit qu'ils ont été créés pour l'éclairer.
 » Ces vieilles croyances sont, parmi nous-
 » mêmes, les débris des connoissances an-
 » ciennes. Ce sont les restes de l'Astrologie
 » naturelle, cultivée & fondée en Asie sur des
 » siècles d'observations. Les principes en ont été
 » recueillis par les Arabes, & apportés par
 » eux en Europe. Quelques-uns de nos Sa-
 » vans, qui commencent à admettre l'action
 » de la Lune sur l'Atmosphère, & même sur
 » le corps humain, ont traité long-temps cette
 » opinion comme Hyarque traita celle de la
 » durée & du retour des Comètes ».

Qu'on ne me taxe pas de ne chercher qu'à vous attribuer des opinions absurdes; à Dieu ne plaise, ce n'est pas sur un homme de votre ordre que j'aimerois à verser aucune espèce de ridicule. On voit, en lisant votre Discours sur l'origine de l'Astrologie (1), discours plein de sagesse, quoique parsemé d'erreurs, que vous savez fort bien distinguer l'Astrologie naturelle, de l'Astrologie judiciaire. La première est observation, la seconde est système, ou pour mieux dire, égarement de la raison. L'une se propose de prévoir & d'annoncer les changemens des saisons, les pluies, les vents, le froid, le chaud, l'abondance, la stérilité, les maladies, &c. au moyen de la connoissance des causes qui agissent sur la Terre & son Atmosphère. La tâche est difficile. C'est l'ouvrage des siècles; mais on ne blâmera pas, sans doute, le soin que prend la Faculté de Médecine de Paris, de se faire rapporter,

Par la Fa-
culté de Mé-
decine de Pa-
ris.

(2) Astronomie ancienne.

à certaines époques de l'année, l'état des variations, qui, pendant les mois précédens, ont agité l'Atmosphère dans les environs de la Capitale, & de le consigner sur ses registres. On blamera encore moins la suite que l'Académie de Padoue a mise dans l'observation des phases de la Lune, observation qui constate que, sur 168 nouvelles Lunes péri-gées, il n'y en a eu que cinq qui n'ayent pas changé la constitution du tems. Je ne doute pas que la Société Royale de Médecine n'ait aussi ses Correspondans pour savoir s'il pleut ou s'il ne pleut pas. Enfin, il n'y a pas jusqu'au Journal de Paris qui ne se fasse un devoir de nous apprendre chaque matin quel tems il a fait la veille. Ces travaux sont in-grats; mais, dans les Sciences, ainsi que dans les Arts, les manœuvres ne sont pas les moins utiles des Artistes; &, parce que vous & moi nous rendrons à leurs peines la justice qui leur est due, on ne nous soupçonnera pas vraisemblablement de croire à toutes les billevesées qui constituent les folies qu'on a désignées sous le nom d'Astrologie judiciaire, & sur laquelle il seroit inutile de s'appesantir.

Pour des esprits justes, la raison & votre autorité devroient suffire à faire comprendre combien il importe de ne pas condamner légèrement les opinions de M. Mesmer. Mais il y a des passions dans le monde. Il en cou-teroit bien moins de vous confondre dans l'Anathème, que de vous entendre. D'un autre côté, je tomberois dans l'inconvénient de faire un volume énorme, si j'entreprendois de citer tous les hommages involontaires que

Par l'Académie de Padoue.

Par la Société Royale de Médecine.

Par le Journal de Paris.

les Ecrivains modernes , les plus estimés , rendent chaque jour à la vérité que nous examinons. Je croirai donc avoir donné satisfaction au Public, en lui présentant l'un des Antagonistes les plus rigoureux du Magnétisme Animal , au nombre des Partisans des influences de la Lune. Ce n'est rien moins que ~~par~~ M. de Lalande. Il est, comme vous, auteur d'une Astronomie ; & c'est dans la Préface de ce livre , que , voulant faire connoître à ses Lecteurs l'importance de la Science qu'il professe , il a jetté quelques regards sur son utilité en Médecine. Le morceau est un peu long , mais il est précieux.

Par M. de
Lalande.

» La Météorologie , la connoissance des
 » changemens de l'air , des vents , des pluies ,
 » des sécheresses , des mouvemens du Ther-
 » momètre & du Baromètre , a certaine-
 » ment un rapport bien essentiel , & bien
 » immédiat avec la santé du corps humain.
 » Il est très-probable que l'Astronomie y seroit
 » d'une utilité sensible , si l'on étoit parvenu ,
 » à force d'observations , à trouver les in-
 » fluences Physiques du Soleil & de la Lune
 » sur l'Atmosphère & les révolutions qui en
 » résultent. Hypocrate conseille l'observation
 » des levers & des couchers des Etoiles. Gal-
 » lien avertit les malades de ne pas se mettre
 » entre les mains des Médecins qui ne con-
 » noissent point le cours des Astres , parce
 » que les médicamens donnés hors des tems
 » convenables sont inutiles ou nuisibles. Je
 » ne doute pas qu'il ne voulut parler des prin-
 » cipes de l'Astrologie judiciaire & des in-
 » fluences qu'on imaginoit alors d'après une

» ignorante superstition ; mais, en réduisant
 » tout à sa juste valeur, il paroît que les
 » Attractions qui soulèvent deux fois le jour
 » les eaux de l'Océan, peuvent bien influencer
 » sur l'état de l'Atmosphère. On peut con-
 » sulter à ce sujet M. Hoffman & M. Méad qui
 » en ont parlé assez au long, & le mot *crise*
 » dans l'Encyclopédie. Je voudrois que les
 » Médecins consultaient au moins l'expé-
 » rience à cet égard, & qu'ils examinassent si
 » les crises & les paroxismes des maladies
 » n'ont pas quelques correspondances avec les
 » situations de la Lune, par rapport à l'Equa-
 » teur, aux sisygies & aux apsidés ; plusieurs
 » Médecins habiles m'en ont paru persua-
 » dés (1) ».

Vous voilà donc trois Savans du premier ordre, Vous, M. Mesmer, & M. de Lalande d'accord sur un point aussi important. Mais je ne dois pas oublier que le Commissariat pour l'examen du Magnétisme Animal, a été primitivement confié à des Médecins. (2) Il leur faut des autorités prises dans leur ordre ; mais n'est-ce pas assez de leur citer Hypocrate qui refusoit le titre de Médecin à ceux qui n'étoient pas versés dans l'Astronomie ou qui la négligeoient ; Gallien qu'ils ont adoré silong-tems, qu'ils respectent encore, & qui a fait un traité exprès sur cette matière ; parmi les Modernes, Bordeu, le Docteur Méad, & ses deux Disciples Goad & Kook, qui se sont illustrés par des recherches de cette nature ;

Par Hypo-
crate, &c.

(1) Astronomie de M. de Lalande, tome I, Préface.

(2) Rapport de l'Académie & de la Faculté, pag. 1.

parmi les vivans enfin , les Médecins habiles qui ont paru persuadés aux yeux de M. de Lalande qu'il étoit essentiel d'examiner si les crises & les paroxismes des maladies, n'ont pas quelque correspondance avec l'Equateur, les sizygies & les absides de la Lune. C'est pour abréger que l'énumération est aussi courte.

D'où vient
l'opposition
des Savans à
cette Doctri-
ne.

Plus on réfléchit à l'espèce d'obstination avec laquelle les Physiciens du siècle se refusent à l'étude de principes qu'ils avouent , plus on se persuade que ce n'est pas des principes , mais des conséquences qu'ils sont allarmés. Ils ont leur provision de science ; ils ont l'Attraction ; & malheureusement l'Attraction, telle qu'ils la prônent, est incompatible avec la doctrine de l'Influence des Astres. Les Partisans de l'Attraction veulent , à toute force, que tout se touche sans se toucher aucunement. Ceux de la doctrine de l'Influence des Astres, prétendent, que, pour que les Corps se touchent, il faut qu'ils se touchent réellement, soit immédiatement, soit par l'interposition d'un intermédiaire quelconque. On ne peut, en apparence, être plus éloignés les uns des autres, & cependant si l'on vouloit s'entendre, il est possible qu'on se rapprochât beaucoup plus qu'on ne pense. Autant qu'il m'est permis d'appercevoir les conséquences des systèmes Physiques de M. Mesmer, il me semble que ses idées peuvent donner une grande extension à la Science, sans lui faire perdre autre chose que quelques mots, & quelques résultats trop hazardés. En attendant qu'on s'accorde, voyons ce qu'est cette terrible

Attraction qu'on n'ose attaquer. Et vous, Lecteur, ne vous effrayez pas du mot ; je ne fais pas favant ; je n'ai que du sens commun ; vous en avez aussi : nous nous entendrons.

L'Attraction est une vertu occulte, une propriété inhérente, on ne fait comment, à la Matière, en vertu de laquelle les Corps s'attirent-réciproquement. Considérée relativement à la Terre, ce n'est que la Pesanteur. En d'autres termes, c'est la tendance des Corps de la superficie au centre du globe. Relativement aux Corps célestes, c'est la loi par laquelle ils s'affectent réciproquement en *pesant* les uns sur les autres.

Attraction.

Cela bien entendu, il faut sçavoir qu'on est d'accord sur le fonds. Tout le monde convient que les corps célestes s'affectent mutuellement. Il n'y a de difficulté que dans le mot *peser*, & il faut convenir qu'il présente d'étranges conséquences. Par exemple, « Newton » a trouvé, (1) par des principes démontrés, » par des calculs rigoureux, qu'un Corps, qui, » placé à une distance de la Terre, peseroit » une livre, porté à la même distance du centre » du soleil, peseroit 307, 83 1 livres. » Vous en croirez, Lecteur, ce qu'il vous plaira ; moi, je n'en crois rien.

Pesanteur.

Si le mot *peser* est embarrassant, l'explication qu'on en donne est bien autrement intelligible. Chaque partie de Matière, est, dit-on, douée par la volonté du Créateur, d'une faculté attractive en raison de sa masse. Or, il est évident que lorsque la Matière est ré-

(1) Astronomie moderne, tom. II, pag. 495.

duite en parties aussi petites qu'il est possible de l'imaginer, toutes ces parties deviennent égales, & ont conséquemment la même masse, la même force d'Attraction. A présent représentez-vous toutes ces parties, chacune tirillant ses voisines, & étant tirillées par elles de tous côtés; & vous concevrez, si vous pouvez, que de tous ces mouvemens contraires, il doit résulter une tendance générale & uniforme vers le même but.

Pour vous faire concevoir la chose par une comparaison grossière, supposez-vous un moment allant de Paris à Versailles. L'usage commun est de prendre une voiture attelée de chevaux qui tirent également, & de leur mieux, vers le séjour de nos Rois. Mauvais usage, qui contredit visiblement toutes les loix de l'Attraction. Pour bien faire, il faut atteler, autour de la voiture, des chevaux qui tirent tous bien également chacun de leur côté. Si vous ne bougez de place, que ce ne soit pas une raison pour vous allarmer. Vous n'en arriverez que plus sûrement & plus vite; car, c'est ainsi que va le Monde, depuis que la Géométrie se mêle exclusivement de le faire marcher.

Vuide.

« Eclairé par un profond travail sur la résistance des milieux, & sur les mouvemens qui s'y exécutent, Newton a établi que les Planettes se mouvoient dans le Vuide. » (1)
Or, Lecteur, il faut sçavoir que c'est précisément la supposition du vuide qui entraîne rigoureusement la conséquence, que, dans la

(1) Astronomie moderne, tom. II, pag. 501.

Nature, aucun Corps ne se touche ; & c'est assurément une belle chose que de se toucher sans se toucher. Enigme, qui n'iroit pas mal dans le Mercure, à côté du Logogryphe.

Voltaire, avec le ton d'assurance qui lui appartenoit, ne m'a-t-il pas persuadé pendant quelques tems, qu'on faisoit dire à Newton ce qu'il n'avoit pas dit ; qu'il avoit seulement avancé que les Corps célestes se mouvoient dans des espaces sans résistance sensible ; je n'ai plus cru Voltaire quand j'ai eu connoissance de cette phrase de Newton. *Omnino necesse est ut spatia cœlestia sint vacua omni materiâ* : ce qui veut dire en bon François. *Il est tout à fait nécessaire que les espaces célestes soient vuides de toute matière ;* & ce n'est pas ici une phrase échappée sans réflexion ; « car » si l'on rapprochoit, dit encore Newton, » toute la Matière qui existe dans l'Univers, » en excluant le Vuide qui en sépare les parties, on n'est pas bien assuré qu'elle occupât » un pouce d'étendue ». Quand un principe conduit rigoureusement à des conséquences aussi déraisonnables, que dire du principe ? Ne seroit-il pas mieux de l'abandonner, ainsi que Newton en a témoigné l'envie plusieurs fois.

Et, lorsque, pour nous expliquer ce qui est inexplicable, Bouguer vient nous calculer que la Lumière de la Lune est trois-cens mille fois plus poreuse que celle du Soleil, & peut conséquemment être renfermée dans un espace trois-cent mille fois moindre, fait-il autre chose que d'ajouter des zéros à des zéros ? N'est-ce pas un abus sensible de mots que de donner

des Pores à la Lumière ? Les Pores ne sont que les interstices qui séparent des parties de matière solide ou en repos ? Ainsi je conçois fort bien que la table sur laquelle j'écris, composée de Matière solide, ou en repos, présente des interstices entre les parties qui la composent. Mais je ne puis concevoir des interstices entre les parties d'une Matière fluide, & dans un mouvement aussi rapide que la Lumière. Ses particules se chassent & se succèdent mutuellement avec une rapidité si prodigieuse, que l'imagination la plus ardente ne sauroit se faire aucune idée d'une interstice entre elles ; & en Physique, c'est se moquer de son Lecteur, que de lui donner pour des raisons des explications inconcevables.

Et, lorsque le Père Boscovich, en partant du principe que la Lumière qui est autour du Soleil, se renouvelle à une distance de trente-trois millions de lieues, environ à chaque demi-quart-d'heure, dit, que si l'on réunissoit cette Lumière ainsi renouvelée pendant un million d'années, cette effrayante multitude de parties lumineuses, rapprochées par la seule diminution des Pores, & sans aucune compensation, occuperoit un million de million moins de fois d'espace qu'un grain de sable ordinaire, ne sont-ce pas là de purs amusemens de l'esprit ? La savante doctrine, Lecteur, que celle du vuide ! La savante image que celle d'un grain de sable, un million de million de fois plus petit, qu'un grain de celui avec lequel on lave notre vaisselle !

On est vraiment étonné quand on songe
 Queue des Comètes. jusqu'ou peut se laisser entraîner un homme

de sens , quand il a un faux système en tête. S'il fût jamais quelqu'un de sage & de circonspect dans les sciences, ce fut Newton. Cependant comment s'y prend-il pour trouver dans la queue des Comètes une preuve que l'espace est sans résistance ? Un enfant de douze ans , pourvû que son esprit fut assez cultivé pour comprendre les distances, l'arrêteroit dans sa marche. Newton prétend que les Comètes , passant près du Soleil , s'y échauffent de manière que celle de 1680 , éprouva , calcul fait , une petite chaleur qui surpassoit seulement deux mille fois celle d'un fer rouge. On pense bien que les parties humides ne manquèrent pas de s'évaporer en fumée effroyable ; & cette fumée étoit la queue de la Comète. Quand on voit des gens raisonnables nous répéter avec emphase de pareils badinages , est-ce donc sortir des bornes , que de leur mettre en tête un enfant de douze ans. Voici mon colloque avec lui.

Mon petit ami , quand vous regardez en face un Soleil radieux , ne vous éblouit-il pas ? — Oui , Monsieur. — Quand un nuage épais passe entre lui & vous , n'est-il pas vrai que vous ne voyez plus le Soleil ? — Oui , Monsieur. — Concevez-vous , que si ce nuage étoit extrêmement loin de vous , par exemple , à trente millions de lieues , vous ne l'apercevriez pas. — Oui , Monsieur. — Mais , si vous l'aperceviez à cette distance , ne faudroit-il pas qu'il fut assez épais pour vous cacher encore la Lumière du Soleil ? — Oui , Monsieur. — Mais , si au lieu d'un nuage c'étoit une fumée assez considérable , pour être

aperçue d'ici, ne feroit-elle pas le même effet. — Oui, Monsieur. — Ainsi donc une fumée assez épaisse pour être vue distinctement de la Terre, vous empêcheroit de voir les Etoiles plus éloignées ? — Oui, Monsieur. — Et si vous voyiez les Etoiles à travers la fumée, n'est-il pas certain, que la fumée ne feroit pas assez épaisse pour être aperçue de trente millions de lieues. — Oui, Monsieur. — En sorte que, si je vous disois que la queue des Comètes est de la fumée assez épaisse pour frapper vos yeux, & en même-tems assez légère pour laisser appercevoir, à travers son opacité, de simples lueurs telles que celles des Etoiles, vous croiriez que je cherche à vous tromper ? — Oui, Monsieur. — Mais, si je vous disois, pour vous prouver la possibilité de la chose, que si vous voyez les Etoiles à travers la fumée, c'est parce qu'elle est éclairée par le soleil, vous penseriez, sans doute, que c'est un moyen de plus pour voir les Etoiles tout comme en plein midi ? — Oui, Monsieur. — Et, si j'ajoutois que c'est l'effet de la réfraction & de la subtilité du fluide, que répondriez-vous. — Que je ne vous comprends pas, Monsieur.

Résistance
de l'espace.

Telle est la base d'une des preuves que les Corps célestes se meuvent dans des espaces libres de résistance sensible ; prétention, on ne sauroit trop le répéter, contradictoire avec le système Newtonien lui-même.

Newton pose en principe, que le Soleil est de feu ; que cet Astre est placé à trente-trois millions de lieues de la Terre ; qu'il nous envoie ses flammes que nous appelons Lumiè-

re, en un demi-quart-d'heure; que ces mêmes flammes parcourent, avec une vitesse proportionnée, trois-cens millions de lieues pour atteindre Saturne, puis trois-cent autres millions de lieues pour rejaillir de Saturne jusques à nous, & enfin je ne fais combien d'autres millions de lieues pour aller de nous, je ne fais où. On convient, & il seroit effectivement difficile de ne pas en convenir, qu'une vitesse aussi excessive donnée à la Lumière une élasticité, ou une force excessive. Or je demande comment des Astres qui naviguent dans des espaces pleins de Lumière, & où ils ont conséquemment à lutter contre une résistance excessive, peuvent être supposés se mouvoir dans des espaces sans résistance? En vérité, Lecteur, il me semble que, même à votre avis, on peut se livrer sans crime à la recherche de principes qui soient un peu plus d'accord avec leurs conséquences.

De tous les rôles extraordinaires qu'on fait jouer aux Astres dans l'Attraction, celui du Soleil n'est pas le moins bizarre. Il faut se représenter une masse de Matière douze-cent mille fois plus grosse que toute la Terre, & sur-tout, se la représenter, dans un embrâsement & une agitation qui pénètrent, font bouillonner, & tourbillonner ses épouvantables profondeurs, depuis le commencement des siècles. Ses moindres charbons enflammés sont plus gros que les Monts Riphées, réunies aux Alpes & aux Pyrénées. Au beau milieu de tout cela est le Centre; ce qui n'est pas douteux. Ce Centre est doué de la force

Attraction
du Soleil &
des Centres.

que l'on nomme Attraction, & cette Attraction, venue-là, je ne fais comment, rient les masses les plus effroyables, sans se donner la moindre peine. Il s'en faut bien que ce soit tout. Le Centre, doué de la faculté d'attirer tout, a aussi la faculté de repousser tout : ce qu'on appelle la force *Centrifuge* ; & c'est fort heureux, car, sans cela, nous n'y verrions goutte. C'est, sans doute, à la force *Centrifuge*, que nous devons l'adresse avec laquelle le Soleil se défait en notre faveur de ses plus petites particules, qui, poussées vers nous en rayons, forment la Lumière ; en sorte que le pouvoir attractif, ce pouvoir si formidable, a bien la puissance de ramener à lui les masses les plus énormes, mais il n'a pas celle de retenir les plus légères : image imparfaite d'un homme qui s'amuseroit à pelotter avec les mains des boulets de cent livres de balle, & qui néanmoins n'auroit pas la force de soulever un brin de paille. Cependant qu'est-ce qu'un Centre ? C'est un point indivisible, un point Mathématique, comme on dit, en un mot, un point imaginaire. Lui attribuer une force qui souleve les Mondes, comme un grand levier, & les conduise, pour ainsi dire, à la baguette, c'est ce qu'un Newtonien seul peut comprendre. Pour moi, j'avoue mon insuffisance, & j'aime beaucoup mieux m'en tenir à des idées plus simples. En effet, si je ne conçois pas qu'un Centre, un point imaginaire, puisse avoir par lui-même aucune activité, je conçois fort bien, ou du moins je crois concevoir, qu'il peut être le point de réunion de plusieurs forces. Ainsi, lorsqu'un

lorsqu'un Corps est pressé par des forces extérieures, telles qu'un Fluide quelconque, ces forces ne peuvent y entrer & en pénétrer les interstices, qu'en se divisant en rayons ou filières, qui, se pressant latéralement dans leur marche, aboutissent infailliblement au Centre. Là, se balançant réciproquement, se croisant ou se contrariant, elles sont obligées, pour devenir quelque chose, de se détourner, de se réfléchir, & de ressortir avec vivacité par la circonférence; d'où naissent une explication très-satisfaisante de la force Centrifuge, & cet axiome de M. Mesmer, déjà connu dans quelques livres, & qui mieux cultivé, deviendra vraisemblablement une grande clef des Sciences. » Les filières du Fluide, » dit-il (1), en entrant dans un Corps, sont » convergentes; en sortant, elles sont divergentes ». Enfin, pour appliquer à ces principes un exemple fameux dans le moment actuel, je dis que je conçois fort bien, ou du moins je crois concevoir que, lorsque des personnes sont assises en nombre suffisant autour d'un *Baquet* Magnétique, le Fluide qui s'échappe de leurs Corps en rayons ou filières, doit nécessairement arriver au centre du *Baquet*, y prendre une nouvelle activité, delà retourner vers la circonférence, & pénétrer

(1) Je cite ici & citerai ailleurs les Cahiers de M. Mesmer, tels qu'ils ont été donnés à quelques-uns de ses Elèves. Comment me sont-ils parvenus à moi, qui ne suis pas un Elève? Je ne le dirai pas en ce moment. Quoiqu'il en soit, ces Cahiers sont très-informes: ce qui devoit être nécessairement, puisque celui qui avoit pensé la Doctrine ne l'a pas écrite, & que celui qui l'a écrite ne l'avoit pas assez pensée.

vivement à la sortie les nouveaux Corps qu'il rencontre.

Insuffisance
de l'Attrac-
tion.

Mais que penser enfin de cette fameuse Loi d'Attraction, cette Science des causes, Loi qui a dévoilé le mécanisme de l'Univers ; Loi qui a débrouillé le Chaos, qui a séparé la Lumière des ténèbres, dont le Livre renferme tout ce qu'on doit croire ; Loi qui constitue la foi astronomique ; Loi la plus universelle de la Nature (1) ? Elle assimile tout, dit-on ; elle explique tout. Cependant elle n'explique aucune de nos sensations, aucun de nos mouvemens : elle n'explique pas comment les particules d'Eau, qui tendent toujours à se rapprocher, tendent en même tems à se séparer. Elle n'explique pas comment le Feu, cet agent qui joue un si grand rôle dans le Monde, ne tend qu'à s'écarter : elle n'explique pas comment l'Air presse & s'échappe en tout sens ; elle n'explique la marche d'aucun Fluide, ni

(1) Ces expressions forcées sont très-communes dans M. Bailly ; elles sont même très-fatigantes dans ses deux premiers volumes de l'Astronomie moderne. Le Soleil y est toujours un *Roi*, un *Tiran* ; les Planètes, des *Sujets* ; leurs Sphères, des *Empires*, des *Provinces*, des *Domaines*, &c. Quand j'arrivai à la lecture de l'article de Newton, la continuité de ces défauts superficiels me força de la suspendre. Je les attribuai à ce que, par circonstance, le livre avoit été rédigé trop à la hâte. Il paroît que M. Bailly a besoin de battre son style à froid ; & tant mieux, car c'est le meilleur. Comme il a un fort bon esprit, la critique lui a été utile. Son troisième volume est plus châtié. Cependant on y trouve encore Newton comparé à Alexandre, & Chet d'une famille noble, dont MM. d'Alembert, Euler, &c. sont aussi des branches nobles. Mais il n'y a plus de traces de ce goût dans le Rapport sur le Magnétisme Animal. Le style en est vraiment pur. Au surplus, si je critique sévèrement M. Bailly, c'est que je l'estime sincèrement. Le tems n'est peut-être pas éloigné, où il fera, parmi nous, le seul Ecrivain de son ordre. Alors ses défauts pourroient être donnés pour modèles, & il ne seroit plus tems de les faire remarquer.

même, suivant M. Bailli (1), les Attraction Magnétiques & Electriques, encore moins leurs mouvemens d'Impulsion, mouvemens aussi naturels dans ces phénomènes que ceux d'Attraction. Il seroit bien plus court de dire ce dont elle rend raison, que ce dont elle n'en rend pas. Et la chose est simple : l'Attraction, si elle existe réellement, existe, non comme principe universel, mais comme cause secondaire. (2) Quelque grands que soient les phénomènes qui en dérivent, ce ne sont néanmoins que de légères branches du grand Arbre de la Nature; & c'est parce que l'on a pris ces branches pour la tige, que l'on est tombé dans les erreurs qu'un système, à peine ébauché, devoit nécessairement produire.

Je me crois donc bien habile, me dira-t-on, puisque je prétends en sçavoir plus que Newton & les Hommes d'un rare mérite qui lui ont succédé, & qui, en adoptant ses idées, ont cherché à les accroître, à les embellir de toute la fertilité, de toute la beauté de leur génie? Point du tout : je remarque les fautes de grands joueurs, quoique je n'aie assurément pas la capacité de jouer comme eux. Et, si mon Lecteur ne croyoit pas à la simplicité d'un aveu, qui n'a seulement pas le mérite de la modestie, je m'appuyerois, à mon ordinaire, du sentiment de M. Bailli (3) : « La lecture de

Si j'ai droit
d'avoir un
avis en pa-
reille matière.

(1) Astronomie moderne, tom. II, pag. 488.

(2) Je m'exprime ainsi parce que M. Mesmer, établissant une différence entre la *Gravité* & l'*Auraction*, pose en principe qu'il n'y a dans le monde que des Attraction apparentes : ce qui demande explication avant d'être adopté.

(3) Astronomie moderne, tom. I, pag. v. & vj.

» l'Histoire des Sciences, dit-il, ne demande
 » pas que l'on soit sçavant. Les idées se sont
 » successivement amassées, mutuellement en-
 » gendrées; l'une a conduit à l'autre. Il ne
 » s'agit donc que de retrouver cette succession,
 » *de commencer par les idées premières.* L'in-
 » dividu doit marcher, dans sa lecture de
 » quelques heures, comme l'Espèce a marché
 » dans une longue suite de siècles ». En effet
 il ne faut, pour comprendre tout cela, que du
 sens-commun, & une légère instruction : d'ail-
 leurs je ne puis guère m'égarer; Newton lui-
 même est de mon avis, comme je le dirai tout-
 à-l'heure.

Newtoniens.

Newton sentoit la foiblesse de ses principes,
 & l'avouoit; mais ses partisans, de quelque
 mérite qu'ils soient pourvus d'ailleurs, n'im-
 tent point sa retenue. Les motifs en sont aisés
 à saisir. On ne lit pas Newton : on l'étudie ;
 & , quand on l'a compris , on est déjà très-
 profond. On a une réputation de sçavoir, qu'on
 ne veut pas compromettre. Il en est de la
 science comme de la richesse, que trop sou-
 vent on cherche à accumuler, à tout prix,
 jamais à diminuer. On est sçavant; on ne veut
 pas redevenir écolier; & il est bien plus aisé
 de s'irriter contre les autres, ou de les dédai-
 gner, que de se juger sévèrement soi-même,
 que de se dépouiller, de se remettre à l'étude,
 dût-on y acquérir infiniment par la suite. A la
 vérité, quelques débutans dans les Sciences
 voudroient bien ébranler le système dominant;
 mais il ne leur est pas aisé de se faire écouter,
 & même il faut quelque courage pour l'entre-
 prendre. Les moyens de parvenir dans les

Sciences ne sont plus libres. Les Newtoniens tiennent le haut rang dans toute l'Europe sçavante : heurter l'opinion commune, c'est blesser l'amour-propre de chacun en particulier; & tout homme qui vise, dans les Sciences, à quelque réputation ou à quelque fortune, doit nécessairement suivre la route tracée. Il n'y a que des personnes dégagées, comme moi, de toutes ces sujétions, qui puissent impunément élever la voix; & long-tems, ce sera bien inutilement.

Mais, Newton, Newton lui-même, ne se repaissoit-il donc que de chimères? Je suis bien-loin de cette pensée. Si l'enthousiasme a trop célébré Newton, cet enthousiasme portoit avec lui son excuse. Je ne suis assurément pas en état de suivre cet Auteur dans ses étonnantes spéculations; mais il suffit, pour l'admirer, du simple sommaire des difficultés qu'il n'a pas crain de se proposer, qu'il a entrepris de résoudre, & qu'en général il a effectivement résolues. Il suffit, pour l'aimer, de voir avec quel sentiment de sa propre insuffisance, quel respect pour la grandeur de la Nature, quelle modération & quelle douceur, il hazardoit les propositions qui lui avoient coûté le plus de travaux & de tems! Si son génie étoit tout en profondeur, son caractère étoit tout en modestie. Celui, d'après qui l'on tranche si aisément aujourd'hui, n'étoit que méfiance de lui-même. Comment n'aimer pas un homme qui, au tems même où la Nation, dit M. Bailli, lui rendoit une espece de culte, qui, jusques dans son extrême vieillesse, ne cessoit de se plaindre, dans le

Caractère
& Génie de
Newton.

sein de l'Amitié, qu'on l'élevoit trop haut; confessoit n'avoir pas assez étendu ses vues, & craignoit qu'on ne bornât les connoissances humaines en s'attachant trop littéralement à lui? Aussi la marche des erreurs de Newton est-elle assez curieuse.

Son opposi-
tion à Des-
cartes.

On sçait que Newton connut son génie en lisant Descartes (1) : il y apperçut aisément des erreurs; mais, se trompant lui-même, dès les premiers pas, il ne songea pas assez que la vérité est presque toujours dans un juste milieu, & non dans les extrêmes; &, dès ce moment jusqu'au terme de ses travaux, tous ses calculs posèrent sur des bases diamétralement opposées aux opinions de Descartes. Ainsi, Descartes ayant donné l'Impulsion pour le premier mobile du mécanisme de l'Univers, Newton adopta l'Attraction. Descartes regardoit le Mouvement comme une substance distincte de la Matière; Newton en fit une de ses propriétés. Descartes faisoit tout dépendre des Formes; Newton des Masses. Descartes reconnoissoit, sous le nom de Matière subtile, un Fluide qui fait tomber les Graves & circuler les Planettes; Newton attribua ces effets à une force inconnue qui agissoit à travers les plus grands intervalles, sans aucun intermédiaire. Descartes vouloit que tout fut plein; Newton que tout fut vuide. Descartes partoît d'un premier principe indubitable, & cherchoit à composer les Elémens, en descendant de conséquences en conséquences; Newton s'attacha à décomposer les

(1) Astronomie moderne, tom. II, pag. 471.

Elémens, & à remonter des conséquences aux causes premières. Descartes croyoit la Lumière instantanée, & la composa de globules, en espece de chapelèt; dont la dernière frappe notre œil, en se détachant par la pression du Soleil; Newton calcula sa marche; &, se décidant pour son émission, il la fit lancer en rayons de cet Astre, à nous. Descartes se défioit des illusions de la Géométrie, & la quitta souvent; Newton ne reconnut de certitude que dans la Géométrie, & ne s'en départit jamais. Enfin l'on vante encore aujourd'hui Descartes, pour avoir joint l'Algèbre à la Géométrie; Newton, jusqu'à la fin de ses jours (1), déplora l'usage d'employer les calculs algébriques dans des sujets de pure Géométrie. Tout autre que Newton seroit soupçonné d'une basse jalousie. Ce seroit mal juger ce grand homme : son ame étoit si pure ! Mais quelles ne sont pas dans le Monde les suites d'une première erreur ! Newton en fit une à l'âge de vingt-quatre ans ; &, tout Newton qu'il étoit, il ne s'en releva jamais.

Il en avoit coûté à Descartes plus de la moitié de sa vie, pour établir des principes qui le satisfissent. On voit que ceux de Newton ne lui ont pas coûté la même peine : aussi n'en fût-il jamais bien content. Il a varié souvent; &, comme l'observe M. d'Alembert, (*Article Matière, dans l'Encyclopédie*) il ne s'est jamais expliqué bien franchement sur son Attraction & son Vuide. Entraîné par les conséquences de ses calculs, on le voit quelquefois ne plus

Ses incertitudes.

(1) Pemberton, Préface.

douter de ses principes ; & c'est sans doute dans un de ces momens d'enthousiasme qu'il s'est écrié : *Omnino necesse est ut spatia cœlestia sint vacua omni materiâ* : « Il est tout-à-fait » nécessaire que les espaces célestes soient » vuides de toute Matière ». D'autres fois, ne considérant plus que ces mêmes principes, & quelques-uns des résultats bizarres auxquels il s'étoit laissé aller, il regrettoit la Matière subtile, le Fluide universel de Descartes : alors il croyoit qu'un Fluide seul pouvoit expliquer la Nature, & que l'Attraction elle-même, ou, pour se servir d'un terme moins impropre, la *Gravité* n'étoit qu'une séquence de cette substance première.

Ne pourroit-on pas assimiler la conduite de Newton à celle d'un Avocat honnête, qui soutient une mauvaise cause ? Je causois un jour avec un Homme célèbre dans cet Ordre ; la conversation me conduisit à lui demander la solution de ce problème : Comment un honnête homme peut-il soutenir une cause injuste contre le sentiment de sa propre conscience ? « Rien en apparence, me répondit-il, » n'est plus choquant, & malheureusement » rien n'est plus dans la Nature. Un Plaideur » nous présente une cause que nous rejettons, » au premier abord, comme injuste ; mais, » s'il nous presse de l'examiner avec plus » d'attention, ce qui est de droit ; si nous » écrivons quelques lignes, si nous discutons » quelques raisons en sa faveur, eh ! qui n'en » a pas ? alors nous-nous attachons à la série » de nos idées ; ce n'est plus la cause du » Plaideur que nous voyons ; c'est celle de

» notre ouvrage, c'est celle de notre amour-
 » propre. Il nous aveugle au point que, de
 » la meilleure-foi du monde, nous finissons
 » par croire ce que nous disons : le tout nous
 » paroît sans réplique. Je ne vous dirai pas
 » si j'ai défendu, gagné ou perdu de pareilles
 » causes ; mais, ce que je puis vous assurer,
 » au cas que cela me soit arrivé, c'est que,
 » perte ou gain, j'ai blâmé ou loué mes Juges
 » d'aussi bonne-foi que j'en avois agi. Le tems
 » & le refroidissement de mon Imagination
 » ont pu seuls me désabuser, malheureuse-
 » ment lorsque le retour sur moi-même avoit
 » perdu sa plus grande utilité. »

N'est-ce pas de même que Newton, l'esprit ^{Avoue un} refroidi, en l'absence, pour ainsi dire, de sa ^{Fluide univer-} Géométrie, revenoit aux vrais principes, à ^{sel.} ceux de Descartes, à un Fluide universel, Fluide, ainsi qu'il l'exprime lui-même (1), dont l'Attraction ne doit être qu'un effet, Fluide, qui non-seulement environne les Corps dans tous les espaces de l'Univers, mais qui les pénètre & se cache dans leur substance. Laissons-le parler lui-même, ainsi que l'a fait M. Bailly : « C'est par la force & l'action de
 » cet Esprit, que les particules des Corps s'at-
 » tirent mutuellement aux plus petites di-
 » stances, & qu'elles cohèrent lorsqu'elles
 » sont contiguës ; c'est par lui que les Corps
 » Electriques agissent à de plus grandes di-
 » stances, tant pour attirer que pour repousser
 » les corpuscules voisins ; & c'est encore par
 » lui que la Lumière émane, se réfléchit, {s'in-

(1) Astronomie moderne, tom. II, pag. 557.

» fléchit, se réfracte & échauffe les Corps.
 » Toutes les sensations sont excitées, & les
 » membres des Animaux sont mus, quand
 » leur volonté l'ordonne, par les vibrations
 » de cette substance spiritueuse qui se propage
 » des organes extérieurs des sens par les filers
 » solides des nerfs, jusqu'au cerveau, & en-
 » suite du cerveau dans les muscles. Mais
 » ces choses ne peuvent s'expliquer en peu
 » de mots : on n'a pas fait encore un nombre
 » suffisant d'expériences, pour pouvoir déter-
 » miner exactement les loix selon lesquelles
 » agit cet Esprit universel (1). »

Ce passage si formel, Monsieur, car je re-
 viens à vous, ce passage se trouve à la fin du
 Livre des *Principes* de Newton, & je le prens
 dans vos Ouvrages. Mais le Docteur Pem-
 berton, qui a beaucoup connu Newton sur la
 fin de sa vie, qui a fait, sous ses yeux, un
 Traité de sa Doctrine, & qui, sous sa direc-
 tion, a revu l'édition de son Livre des *Prin-
 cipes*, Pemberton ajoute encore à la force de
 ce passage (2). Il rappelle que Newton confirme
 expressément cette façon de penser dans son
 Optique, ouvrage qui lui a coûté trente années
 d'expériences, & qui n'a été imprimé que dix-
 sept ans après le premier. Suivant Pemberton,
 Newton a déclaré qu'en employant le terme
 d'Attraction, il n'a jamais entendu donner une
 explication philosophique des Phénomènes
 relatifs, mais seulement indiquer une puissance
 dans la Nature qu'on n'avoit pas encore di-

(1) Astronomie moderne, tom. II, pag. 557.

(2) Pemberton, pag. 494 & 495.

finctement observée, & qui méritoit qu'on recherchât avec soin sa nature & sa manière d'agir. Croire avoir expliqué des Phénomènes, dit Pemberton, en affirmant, d'une façon générale, que ce sont des effets de l'Attraction, ce n'est pas étendre nos connoissances en Philosophie, mais plutôt les borner pour toujours.

Après ce dernier passage, que vous connoissez très-bien, Monsieur, puisque vous citez Pemberton, & que d'ailleurs ce même aveu se trouve dans vos écrits, on est assez étonné de vous entendre dire (1) que, « Si l'on ramenoit le Phénomène *obscur* de l'Attraction au phénomène *sensible* de l'Impulsion, on n'en feroit pas plus avancé. » Pour appuyer une allégation aussi gratuite, vous faites l'énumération des difficultés qu'on y rencontreroit. Eh! Monsieur, ce sont ces difficultés qu'il faut essayer de vaincre; & toutes les fois qu'il se présente devant nous une vérité qu'il est permis d'examiner, le devoir des Sçavans est de la chercher.

Opposition
de M. Bailly.

Pourrois-je, vous demander de quel droit, & d'après quelle autorité, vous prétendez (2) que Newton ne s'est autant avancé que pour se proportionner aux idées de son siècle, & que par complaisance pour des esprits timides? De grâce n'otons pas à Newton sa modestie, sa franchise, & son amour pour la vérité. Ce sont les plus belles portions de sa gloire.

Défenses de
Newton contre
M. Bailly.

Non, Monsieur, non; Newton n'a pas agi par complaisance. Il sentoit que ses principes

(1) Astronomie moderne, tom. II, pag. 558.

(2) *Ibid*, pag. 556 & 558.

étoient insuffisants , & il l'a avoué avec une candeur qui lui étoit naturelle. Il nous a indiqué le but de nos recherches , en nous montrant du bout du doigt le Fluide universel de Descartes , & de quelques Anciens ; mais , desirant qu'on s'appuyât sur des expériences qui n'étoient pas encore assez connues , il a tout bonnement avoué qu'il n'en savoit pas assez. Les idées de son siècle n'étoient plus en Angleterre que les siennes , quand il s'est exprimé ainsi dans son Livre d'Optique (1). A la vérité , Descartes avoit encore beaucoup de partisans en France , mais les idées Cartésiennes n'ont jamais dominé en Angleterre. Descartes étoit François. Une Nation rivale & jalouse rejettoit sa doctrine , comme elle s'est défendue de la réforme du Calendrier , parce que c'étoit l'ouvrage d'un Pape. Quoiqu'il en soit , voilà Descartes , Newton , Pemberton , & j'ose le croire , vous-même , Monsieur , d'accord avec M. Mesmer sur la possibilité , & presque sur la nécessité , d'un Fluide universel & moteur Physique de l'Univers.

Principes de
M. Mesmer
comparés à
ceux de Des-
cartes & New-
ton.

J'ai souvent rapproché les idées de Descartes & de Newton. Entre ces deux grands Hommes , plaçons M. Mesmer : Voyons s'il soutiendra la comparaison.

Impulsion
& Attraction.

(2) Au fonds , sa théorie est un système d'Impulsion ; mais l'Attraction ou , du moins , la Gravité , étant au premier rang des principes secondaires qui dérivent des siens , il se fert ,

(1) En 1704.

(2) Ce qui suit est tiré des Cahiers de M. Mesmer. Quelques rapprochemens seuls m'appartiennent ; & , s'ils gâtent quelques chose , la faute en sera à moi.

pour faire appercevoir le vrai point de la question, d'une de ces comparaisons qui lui sont si familières. Supposez, dit-il, un bateau qui descende de Paris à Saint-Cloud. Supposez, en même-tems des Spectateurs qui ne connoitroient pas un Phénomène aussi commun, & placez-les de manière qu'ils n'apperçoivent que le mât, & non le corps du bateau, ou la rivière. Voilà, dira le Partisan de l'Attraction, un mât que Saint-Cloud attire à lui. Point du tout, répondra le Partisan de l'Impulsion, c'est Paris qui le pousse. Tous deux feront également dans l'erreur ; & celui qui le premier connoîtra le courant de l'eau, donnera la véritable explication. De même, la marche des Corps célestes, ne peut être expliquée qu'en s'attachant à bien connoître celle du Fluide dans lequel ils sont entraînés.

Newton dit que le Mouvement est une propriété, un mode de la Matière ; Descartes en avoit fait une substance distincte, dont il existe dans l'Univers une somme déterminée & constante, qui n'augmente, ni ne diminue. M. Mesmer pense comme le dernier ; mais il ajoute que le Mouvement n'a pas été donné tout à la fois ; qu'il a été inégalement réparti, & qu'il est très-varié.

Ce n'est pas qu'il s'embarrasse de sçavoir qui des deux a été créé le premier ou le dernier ; mais il observe que, si la Matière avoit été créée avant le Mouvement, elle auroit été nécessairement un solide parfait, une masse en repos, puisqu'elle auroit été sans mouvement.

La Matière n'a pu être mue tout à la fois, car, alors, ses parties conservant entre elles

Mouvement.

+

les mêmes rapports, il n'auroit pu en résulter aucune forme ; elle auroit changé de lieu & non de relations : donc, le Mouvement n'a pas été donné tout à la fois.

Si le Mouvement étoit également réparti dans toutes & chacune des parties de la Matière, il y auroit dissolution des Etres : donc, le Mouvement a été inégalement réparti.

Sans Mouvement, point de déplacement des masses, point de développement ; &, sans développement, point de formes : donc, les formes étant très-variées, le Mouvement est très-varié.

Plein &
Vuide.

M. Mesmer a la sagesse de rejeter toutes les questions oiseuses. Quand une question a été agitée en tous sens, & que les efforts infructueux des plus grands Esprits ont bien prouvé qu'elle étoit insoluble, il faut la laisser là comme hors de notre portée. Au nombre de ces questions, M. Mesmer met celle du Plein & du Vuide, telle qu'on la traite depuis long-tems.

Si l'Univers étoit plein comme un œuf, plus plein qu'un œuf, c'est-à-dire, absolument plein, on ne pourroit y concevoir aucun mouvement, aucun développement, aucune forme ; donc le Plein absolu n'existe pas.

Si les intervalles entre les parties de Matière, étoient réellement vuides, vuides d'un Vuide absolu, aucun Corps ne se toucheroit : on ne pourroit concevoir comment le mouvement pourroit se transmettre des uns aux autres : donc le Vuide absolu n'existe pas.

Contiguïté
de la Matière.

Ces vaines discussions écartées, M. Mesmer s'arrête à la première des vérités que nous

puissions concevoir par le fait & le raisonnement, la *Contiguité* de la Matière.

On entend par *Contiguité* de la Matière une disposition, telle que les parties en soient placées si près les unes des autres, qu'elles se touchent. Les Corps solides, & même les liquides, en sont des exemples sensibles; mais les Fluides, proprement dits, suffisent à la démonstration; ainsi :

Lorsque nous sommes affectés par la Lumière de l'Etoile la plus éloignée, il existe, entr'elle & notre œil, une succession de particules de Matière si rapide, qu'elles se touchent successivement : ainsi l'Astre touche notre œil, & réciproquement notre œil touche l'Astre, comme l'on touche un objet avec le bâton qu'on a dans la main.

En portant cette considération d'Astre en Astre, de Corps à Corps, de Particules à Particules, il est évident que tout, dans l'Univers, se touche par *Contiguité*.

Newton a dit que la Matière est indifférente au Mouvement & au Repos. C'est une des propositions de M. Mesmer; mais la Matière est nécessairement en mouvement ou en repos. Repos & Co-
hézion.

Cependant tous les Corps, étant rapidement emportés dans l'Espace, on ne peut concevoir aucune partie de Matière dans un repos parfait : ainsi point de Repos absolu; seulement la Matière est plus ou moins mue.

Comme il faut s'entendre, M. Mesmer appelle, en Repos, la Matière la moins mue : en Mouvement, la Matière plus mue.

Descartes avoit dit qu'on ne peut imaginer aucun ciment plus propre à joindre les parties

des Corps durs, que leur propre Repos; & delà la *Cohésion*, ou adhérence des Corps. C'est la même opinion que celle de M. Mesmer.

Solidité &
Fluidité.

La Matière solide, ou la plus grossière, est donc en repos. La Matière fluide, ou déliée, est donc en mouvement.

Définition
du Fluide.

Ce sont les parties les plus déliées de la Matière, qui n'ont aucune aggrégation, & qui sont conséquemment les plus propres à recevoir, communiquer & propager le Mouvement que M. Mesmer appelle proprement *le Fluide*; mot qui, depuis quelque tems, cause tant de débats.

Tels sont, Monsieur, les premiers principes de M. Mesmer, autant que j'ai sçu les résumer. Simples, dégagés de toutes superfluités, tout le monde peut les entendre. Quand un homme s'annonce ainsi, dès les premiers pas, rien, à la vérité, n'assure qu'il ne se trompera pas dans la suite; mais il est de présomption que l'on peut s'instruire avec lui. En attendant qu'on en convienne généralement, comme la sagacité, en ces sortes de matières, a constitué jusqu'à présent ce qu'on appelle le Génie, je ne puis me départir d'une grande estime pour les talens de M. Mesmer; & je me plais à croire que, lorsque la Postérité parlera de Descartes, Newton & M. Mesmer, elle dira: Voilà trois grands hommes!

Fluide dans
l'espace.

A présent, Monsieur, que le *Fluide* est défini, il resteroit deux choses essentielles à faire: Prouver qu'il est de la saine Raison de croire qu'il occupe les Espaces que vous croyez vuides, & ensuite décrire sa marche & ses diverses modifications. L'une est plus aisée que

que l'autre : je me charge volontiers de la première, laissant à M. Mesmer le soin de la seconde.

Les Physiciens reconnoissent un grand nombre de Fluides : Fluide Aérien, Fluide Aqueux, Fluide Igné, Fluide Electrique, Fluide Magnétique, Fluide Nerveux, &c. &c. MM. les Commissaires veulent bien aussi nous accorder que nous sommes entourés *d'un Fluide qui nous appartient* (1). Ainsi nous ne manquons pas de Fluides. Par hazard, ne seroit-ce pas toujours le même qui se présente sous différentes formes ? C'est la question que j'établis.

Permettez-moi, Monsieur, de me transporter un moment dans votre chambre : je m'y suppose avec une machine Electrique, & quelques pièces d'Aimant. Que de Fluides renfermés dans une espace de vingt pieds en quarré ou environ ! La cheminée se fournit de Fluide Igné ; le pot-à-l'eau, de Fluide aqueux ; les Aimants, de Fluide Magnétique. Me plaît-il de faire aller votre machine Electrique ? Aussitôt le Fluide Electrique est à mon service. Quel admirable discernement dans chacun de ces Corps, pour s'attribuer uniquement le Fluide qui lui appartient, & pas d'autres ! Heureusement mes poumons en savent autant qu'eux. Ils happent précisément le Fluide Aérien ; & quel triste sort me seroit réservé, s'ils alloient se méprendre, s'ils se trompoient au point de prendre du Fluide du Feu pour du Fluide de l'Air ? Tout est bien ordonné, je vous assure ; car, pendant ce tems-là, mes nerfs ne s'oc-

(1) Rapport de l'Académie, pag. 60.

cupent que du Fluide Nerveux ; & la totalité de mon corps s'entoure *du Fluide qui lui appartient.*

Unité des principes.

MM. les Commissaires disent (1) qu'un des premiers principes, en Physique, est de ne point admettre de *nouvelles* causes sans nécessité absolue. Je suis entièrement de leur avis ; & même, je pense que l'on feroit fort bien d'en abandonner une infinité d'*anciennes*, que l'on s'obstine à prêter à la Nature, d'autant plus gratuitement, qu'elle n'en a que faire. Sa marche doit être simple, comme celui qui l'a créée ; & , quand nous-mêmes mêlons de la faire agir, ce doit être, autant qu'il est en nous, à sa manière, & non à la nôtre.

Vous-même avez dit quelque part, Monsieur (2), qu'il seroit absurde de supposer, dans le Globe solaire, une force particulière pour gouverner Saturne, une autre pour Mercure, & enfin autant de forces que de Planètes. Je laisse à MM. les Commissaires le soin de l'application.

La Théorie la plus simple des Fluides, & la plus digne de la grandeur de la Nature, c'est de n'en voir qu'un seul, susceptible de toutes les modifications possibles, en raison des formes qu'il rencontre, des directions qu'il prend, & de l'activité de Mouvement qui le constitue. Mais peut-être que ce terme de *Modifications* paroîtra encore trop sçavant à quelques Lecteurs : il faut leur montrer qu'ils ne sont étrangers qu'au mot.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 44.

(2) Astronomie moderne, tom. II, pag. 484.

Tout homme qui sçait allumer & éteindre une chandelle, connoît déjà deux modifications du Feu & de la Lumière. La chandelle allumée, sa flamme brule en forme de Feu, brille & s'étend en forme de Lumière. La chandelle éteinte, la Matière première du Feu & de la Lumière ne nous entoure pas moins, comme dit Descartes. Mais, ne passant plus par les mêmes formes, n'ayant plus la même direction, n'ayant plus le même Mouvement; elle est devenue Fluide obscur, de Fluide brûlant & lumineux qu'elle étoit. Suivons cette marche dans l'Electricité: elle y parle toute seule.

Modification
du Fluide.

Un Plateau de verre frotté contre une Peau d'Animal, c'est le fond d'une machine Electrique; ajoutons y un Tube de cuivre: voilà tout ce qu'il faut pour me faire entendre. Le Fluide, obscur dans l'Atmosphère, y est imperceptible à tous les sens. Il n'y a pas longtems qu'on l'y soupçonne; mais il y est. Donnez une forte action au Plateau, c'est-à-dire, faites le frotter vivement contre la Peau d'Animal, & le Fluide s'accumulera en flamme bleuâtre contre les Parois du verre, pour disparaître aussi-tôt. Qu'est-il devenu? Il a passé dans le Tube de cuivre. On ne peut l'y voir; mais, en approchant la main, il ressort avec violence en flamme bleuâtre, tel qu'il y est entré; & dans le même moment il se dissémine de nouveau dans l'Air d'où il est venu, & y reprend son existence obscure. Voilà, en un clin d'œil, & bien évidemment, cinq modifications ou changemens successifs du même Fluide. 1°. Dans l'Air, Fluide obscur

Dans l'Elec-
tricité.

32 MAGNÉTISME ANIMAL.

& imperceptible à tous les sens. 2°. Contre les Parois du verre, Fluide lumineux. 3°. Dans le Tube, Fluide obscur & imperceptible à tous les sens. 4°. Au sortir du Tube, Fluide lumineux. 5°. A sa rentrée dans l'Air, Fluide obscur & imperceptible à tous les sens. Cependant c'est toujours, & bien certainement, le même Fluide.

Dans la Lu-
mière. Ce n'est point un oubli, Monsieur, si tout-à-l'heure je n'ai point fait entrer le Fluide de la Lumière dans votre chambre; je l'ai réservé pour ce moment.

De quelque manière que la Lumière nous arrive, elle arrive; & il paroît qu'elle parcourt les intervalles les plus immenses, d'une extrémité à l'autre, sans changer de forme. Ainsi la Lumière court du Soleil à Jupiter, ou Saturne, se réfléchit contre eux, vient à nous, s'y réfléchit encore, va vers la Lune, &c. L'Immensité étant innombrablement semée d'Astres semblables, qui se repoussent tous la Lumière, le même Mécanisme s'exécute par-tout. Ainsi la Lumière est répandue dans toute l'Immensité de l'Espace. Ainsi l'Immensité de l'Espace est remplie de Fluide.

Dans ses courses multipliées, la Lumière a ses déperditions; & je penche à croire qu'elle fait aussi des acquisitions. Toutes les fois qu'elle entre dans un lieu obscur, qu'elle s'insinue dans les interstices des Corps, elle y quitte sa propriété de Lumière, & rien ne se perdant dans la Nature, elle y change seulement de forme. Je crois qu'elle acquiert à l'approche de certains Corps, tels que les Corps polis, & en réfléchissant contre eux,

Il est très-apparent qu'elle s'empare des parties Fluides qui glissent sur leur surface, & que, leur procurant aisément son Mouvement & sa direction, elle se renforce par cette jonction; d'où naîtroit une explication assez naturelle de l'éblouissante réverbération de ces Corps. Et pourquoi cela ne seroit-il pas ainsi? Quand la Lumière ne seroit que reprendre ce qu'elle a perdu, quand elle ne retrouveroit à son passage que ce qu'elle a laissé, n'avons-nous pas déjà vu qu'il n'en coûte pas davantage à ce Fluide pour reprendre sa première forme que pour la quitter? La merveilleuse facilité de ces Métamorphoses nous étonne; mais nous les exécutons, à chaque instant, avec la plus grande aisance. Rappelions-nous le grand art d'Allumer une Chandelle. Une Pierre, un Briquet, de l'Amadou, une Alumette! Qu'elle succession de modifications! Qu'elle fertilité de moyens!

Il est dans l'essence de tous les Corps de conserver leur première forme & leur premier Mouvement, tant qu'ils le peuvent; sans quoi ils cessent d'être les mêmes Corps. La Lumière suit cette loi commune. Lancée en ligne droite, elle est Lumière tant qu'elle s'épand en ligne droite. Si, par un obstacle quelconque, elle perd cette Direction essentielle, elle n'est plus Lumière. C'est un Fluide obscur & imperceptible. De nouveaux chocs lui rendent-ils son ancienne Direction? on voit le Fluide sourdir du sein des Ténèbres en Lumière, plus ou moins vive, plus ou moins pâle, plus ou moins active. Dans cet état, il se prête à tous les mouvemens qui ne sont

pas directement contraires à sa nouvelle nature. Avec qu'elle adresse & qu'elle souplesse inimaginables ne se défend-il pas, pour ainsi dire, contre sa mort? Il se détourne, il se réfracte, se plie & se replie, fléchit, s'infléchit, rebondit, s'incline, s'incurve, court d'angles en angles; se décompose, se recompose en Filets ou Globules déliés, qui ne font que paroître & disparoître. Quelquefois il semble onduler avec une espèce de douceur, lorsque, par exemple, il nous est renvoyé par la Lune. D'autres fois il scintille avec une espèce de fureur pour fuir les Etoiles. Tous ces mouvemens, si variés en apparence, sont néanmoins uniformes & même assez bornés.

Dans le Feu. Le Feu donne de la Lumière; cela n'est pas douteux; mais comme il est de la Lumière sans Feu, il est du Feu sans Lumière. Une barre de fer incandescente, mais qui n'est plus rouge, ne donne pas de Lumière; mais elle est en Feu, & malheur à qui la prend imprudemment dans la main. Il en est de même de l'Eau bouillante qui n'éclaire pas, mais qui brûle. D'un autre côté, la Lumière, dans l'Espace, n'est point de Feu; mais en s'approchant des Corps terrestres, elle chauffe plus ou moins; &, lorsqu'on la fait converger dans un verre ardent, c'est le Feu le plus violent que nous connoissons. L'Electricité, la Foudre, ne font pas du Feu; mais l'une allume les Corps les plus légèrement inflammables; & l'autre, comme pour se jouer de notre foible conception, brûle & fond quelquefois les Corps les plus durs, & d'autres fois, avec la même violence, elle écrase l'arbre qu'elle

rencontre, l'éparpille en petites éclisses, ou le réduit en poussière, ne laissant, d'ailleurs, aucune trace de ce que nous appellons Feu. Lorsque, par la nouvelle Lune, on écrit avec le bout du doigt, ou de sa canne, sur le sable mouillé que la Mer vient de délaïsser, c'est en lettres de Feu; & cependant ce n'est pas du Feu, car c'est de l'Eau. Le Feu Saint-Elme se place sur le visage du Matelot. Tout l'Equipage le voit & s'en réjouit; le Matelot ne sent aucune atteinte de Feu. Enfin, le dos du Ver luisant brille d'une Lumière étincelante; &, loin que ce dos soit en Feu, il est froid à glacer la main sur laquelle on le pose.

Toutes ces modifications, tous ces chan- Unité du
Fluide.gemens, toutes ces métamorphoses, tous ces rapprochemens, que je dois me contenter de jeter en avant, sans me permettre un Traité; tous ces rapprochemens, dis-je, ne démontrent-ils pas une seule & même Cause, une seule & même Action, une seule & même Loi, un seul & même Agent, un seul & même Elément, un seul & même Fluide? Dans les Espaces célestes, on le voit en forme de Lumière, se porter d'un Corps à un autre, se rencontrer en route, se pénétrer & se croiser en tous sens, sans se nuire. C'est la même chose parmi nous. Dans un Appartement, mille clartés aboutissent à nos yeux, après s'être pénétrées & croisées sans se nuire. Le Son partage la même propriété. Mille instrumens percent jusqu'à notre oreille, sans confusion, & notre oreille elle-même; quel admirable milieu de modifications & de croi-

semens infinis du Fluide ! En descendant par nuances du Feu le plus violent, jusqu'à la froideur éternelle qui attriste les Régions Polaires, ne passe-t-on point par une chaleur plus ou moins violente, par une chaleur plus ou moins douce, par une température plus ou moins agréable, par un froid plus ou moins pénétrant ? L'Eau n'est-elle pas plus ou moins fluide jusqu'à ce qu'elle soit métamorphosée en une Terre ou Corps dur que nous appelons *Glace* ? Tous ces Phénomènes particuliers, dont je pourrais étendre l'énumération à l'infini, ont-ils tous & chacun d'eux une cause particulière ? Non : c'est évidemment la même. Oui, Monsieur, évidemment la même. C'est le même Fluide : c'est lui qui pénètre tout, qui vivifie tout, qui change tout, qui dénature tout, qui procure la mort à tout. C'est sa marche, c'est sa Nature qu'il faut étudier. Descartes & Newton nous ont laissé & indiqué ce soin. M. Mesmer s'est appliqué à remplir leurs vues. Écoutons-le, après quoi nous le jugerons, comme de droit. MM. les Commissaires ne sont pas de cet avis ; ils croient ne devoir pas s'embarrasser d'où vient le Fluide (1). Je pense qu'ils ont tort.

Avouée par
les Commissaires.

Mais, quand ces Messieurs nous ont dit que, de tous les principes de Physique, le premier étoit de ne pas admettre de causes nouvelles sans nécessité absolue, ne déclamoient-ils pas dans la même Tribune, & pour la même cause que moi ? Sans doute,

& c'est très-bien dit ; admettre une infinité de causes fans une infinité de nécessités absolues , c'est choquer les principes de la saine Physique :

Et, quand on nous dira que ce n'est pas ainsi que se traitent les Sciences exactes ; qu'un Esprit rectifié par la Géométrie, ne se prête pas aisément aux idées les plus raisonnables , n'est-ce pas tant-pis pour les Sciences exactes & pour les Géomètres , s'ils n'entendent pas raison ? Enfin , quand on nous fera peur de l'Attraction , comme on fait peur aux enfans d'une Médecine , & aux voleurs , de la Maréchaussée , n'aurons-nous pas quelque droit de nous moquer de l'Attraction , de la Médecine & même de la Maréchaussée ? Nous avons MM. les Commissaires pour nous.

C'est un grand abus , Monsieur , dans les Sciences , que de toujours crier contre les Systèmes , comme s'il étoit une Science sans ^{Nécessité} Systême , comme si chacun , aujourd'hui , ne se croyoit pas en droit d'avoir son Systême à lui. En Géométrie , on n'est pas d'accord sur les premiers Elémens. Ils sont nécessairement systématiques. Dira-t-on qu'il ne faut pas croire à la Géométrie , & qu'elle n'est qu'un Systême ? Quoi ! toujours des mots ? ^{des Systèmes dans les Sciences.}

Dans le langage ordinaire , Monsieur , cette expression est extrêmement défigurée. Dans sa véritable acception , elle équivaut à celle de raisonnement. C'est l'ordre dans lequel on enchaîne des vérités reconnues , ou que l'on cherche à reconnoître.

Dans les hautes Sociétés , les intérêts sont si compliqués , qu'il ne suffit pas de voir la vérité pour voir raisonnablement. Il faut en-

core apprécier les circonstances où se trouvent foi & les autres. Il ne faut pas vouloir tout ce qui feroit bien ; il faut encore calculer ce qui est possible. En prenant pour exemple les Gouvernemens , il n'en est peut-être pas un qui n'offre des abus , des choses qui pourroient être mieux , des habitudes & des préjugés fâcheux. Celui qui entreprendroit de tout reconstruire , pourroit être fort déraisonnable , quand bien même il n'auroit pas une seule idée que n'avouât l'exacte raison. Enfin , les hommes sont faits de telle manière , qu'il est des principes qui , mauvais en eux-mêmes , doivent cependant être respectés. Celui qui ne fauroit pas ces choses , ou qui , les sachant , ne voudroit suivre que les mouvemens impétueux d'un Cœur droit , feroit ce que l'on appelle un homme à Systême , un homme très-dangereux ; & il seroit même absurde de répéter ces vérités communes , si l'on ne nous arrêtoit sans cesse avec un mot vuide de sens par l'application qu'on en fait à tous propos.

Dans la vie ordinaire , on doit avoir égard , & se conformer aux circonstances , dont nous ne sommes pas les maîtres & qui nous oppressent en tous sens ; aux opinions communes , aux usages reçus , & même trop souvent aux usages les plus bizarres ou les plus capricieux. Qui heurteroit tout en ce genre sans ménagement , ne seroit pas un homme à Systême : il seroit extravagant. Mais celui qui , dans une affaire compliquée , la dégage de toutes les superfluités dont on l'embarasse , écarte les faux principes , en met de plus

vrais en évidence, & les fait valoir par la force ou la sagacité de son raisonnement, celui-là n'est pas un homme à Système; c'est un homme de sens, qui, pour l'ordinaire, arrive à son but.

Il en est de même dans les Sciences. Raison n'y est pas Système, plus que pur Système n'y est raison. Mais elles ont cet avantage que, abstraction faite de quelques branches particulières, non-seulement la déraison, mais l'extravagance même n'y font tort à personne. Il faut cependant convenir que des gens, vraiment rares dans l'art de rêver, abusent de la permission, & c'est un mal; mais, prenez-y bien garde, Monsieur, ce n'est pas le grand mal. Le grand mal est, que le titre bien reconnu de rêveur, n'y fait un vrai tort, que lorsque l'on ne se place pas dans l'ordre des choses, qui seul mène à un but tout autre que celui de la vérité. Le mal est, qu'il faut nécessairement être d'un parti. Le mal est que, sans le talent de se faire prôner, il n'est plus de talent. Le mal est que, dans ce commun accord, chacun cependant fait bande à part. Le mal est, que l'on ne fait cas que de ses propres idées; & que, quelque soit l'intérêt du Public, on tienne moins à le contenter qu'à ne pas reviser ses premières opinions. Le mal est enfin, que parmi les Sçavans, on s'occupe infiniment de son propre mérite, pas assez de celui des autres. Il en est peu qui veuillent bien, je ne dis pas rendre justice aux idées d'autrui, mais seulement y regarder. Et ne croyez pas que

Infouciance
des Sçavans
les uns envers
les autres.

ce soit ici déclamation. Mes amis Descartes & Newton vont me servir d'exemple ; après quoi je vous citerai celui d'un homme de votre connoissance, trop récent pour que vous ne puissiez pas vous le rappeler avec facilité.

Exemple de Descartes & de Pascal. C'est avec raison, Monsieur, que vous avez blâmé Descartes (1), d'avoir long-tems séjourné en Allemagne sans chercher Képler, & d'être allé en Italie sans voir Galilée. On trouve dans Baillet, que Pascal & lui ne furent pas fort curieux l'un de l'autre. Cette indifférence ne peut, ce me semble, faire honneur à personne, & peut-être que Descartes auroit encore un plus beau nom, s'il avoit fait passer avec attention les idées de ses Contemporains par les filières de son Génie, sur-tout celles de Képler, qui pouvoient lui être infiniment utiles.

Exemple de Newton. Cette mercuriale à Descartes ne vous a pas coûté, parce que, dans vos opinions, vous deviez être porté à le juger sévèrement ; mais, sans faire tort à Newton, vous auriez pu dire de lui à-peu-près la même chose. Pemberton, son grand Admirateur, & presque son Elève, convient (1) que Newton, Mathématicien, avoit peu lu les Ecrits des Mathématiciens modernes. A la vérité, il ajoute que ce grand homme étoit doué d'un si prodigieux esprit d'invention, qu'il étoit en état de se passer de secours étrangers. Cela se peut ; mais il seroit également possible que Newton

(1) Astronomie moderne, tom. II, pag. 192.

(1) Pemberton, Préface.

eut beaucoup gagné à s'occuper des objections que l'on faisoit dès-lors contre quelques passages de ses Ecrits.

Ce qui étoit de mode du temps de Descartes & de Newton, l'est encore aujourd'hui. On juge les Ouvrages d'autrui : on ne les lit pas. J'en ai quelque assurance.

Exemple en
vers M. Bailly.

Vous avez, Monsieur, recherché assez longtemps une place à l'Académie Française, & vous aviez un Concurrent. Je ne m'avise pas de juger la prééminence de vos mérites; mais je reconnoissois alors que vos titres étoient plus en évidence que les siens. A cette occasion, je parlai de vos justes prétentions à un Académicien, dont la voix vous devenoit nécessaire, & je lui citois avec intérêt, votre Histoire de l'Astronomie, bien plus que vos Lettres sur l'Atlantide de Platon, dont cependant je fais cas. Il ne la connoissoit pas, & étoit fort surpris que je m'occupasse de Livres d'Astronomie. Je fus obligé de le détromper, de lui apprendre combien votre Ouvrage étoit, à cela près de quelques exceptions inévitables, à la portée de tout Lecteur instruit, & combien il étoit satisfaisant que l'intelligence d'une Science intéressante, mais dont le seul nom effraie, fut facilitée par un Ecrivain judicieux & élégant. Comme cet Académicien vous étoit favorable, je l'encourageai aisément à vous lire; du moins, il me le promit. Mais je vis ensuite un de ses Confrères qui, n'étant pas dans les mêmes dispositions, m'assura, non-seulement qu'il ne vous avoit pas lu, mais encore qu'il étoit dans la ferme résolution de ne le faire jamais. Ces deux aven-

tures excitèrent ma curiosité ; & , d'après les renseignemens que j'ai recueillis , il est devenu évident pour moi , qu'en cavant au plus fort , quatre de vos Confrères , tout au plus , connoissoient réellement votre mérite littéraire , quand ils vous ont associé au leur. Ainsi, Monsieur , si vous croyez leur devoir votre nomination , détrompez-vous : c'est la voix publique qui vous a nommé.

Conclusions
de la première
Partie.

Je vais me reposer un moment : après quoi j'examinerai plus particulièrement le Rapport que vous avez rédigé. Puissé-je être assez heureux pour y trouver souvent l'occasion de prouver au Lecteur que MM. les Commissaires ont suivi des principes opposés à ceux dont je viens de présenter un léger aperçu.

Fin de la première Partie.

LETTRE

SUR

LE MAGNÉTISME

ANIMAL.

SECONDE PARTIE.

LORS, Monsieur, qu'un Ouvrage annoncé Lecture des
Ouvrages nou-
veaux. sous un nom fameux, est attendu du Public, tout le monde veut le connoître à la fois. C'est à qui l'aura pour le lire au plus vite; bien ou mal, il n'importe; l'essentiel est de satisfaire sa première curiosité. Il en arrive que, si quelque esprit actif s'en saisit, il commence, même dans le repos du Cabinet, par le parcourir, avant de le lire avec assez d'attention, pour en apprécier & peser les détails. Je ne fais si l'on doit approuver cette méthode, mais j'en ai usé, lorsque le Rapport de MM. les Commissaires a paru; & je n'en suis point fâché, parce que j'y trouve l'avantage d'être, en même-tems, dans le cas de ceux de vos Lecteurs qui n'ont fait que vous parcourir, & de ceux qui vous ont lu avec l'attention que mérite tout ce qui sort de votre plume.

Je le demande à tous mes nombreux Com- Comment
j'ai lu le Rap-
port. pagnons dans l'art de lire à la hâte: N'est-il

64 MAGNÉTISME ANIMAL.

pas vrai que lorsqu'il leur tombe entre les mains un Livre qui leur est nouveau, ils courent, avant tout, à la conclusion ? J'ai fait de même avec le Rapport de MM. les Commissaires ; pour sçavoir ce qu'étoit le Magnétisme Animal. ATTOUchement, IMITATION, IMAGINATION ; c'est ce que j'ai trouvé : en sorte que moi, qui croyois bonnement croire au Magnétisme Animal, j'ai vu que je ne faisois que m'imaginer y croire. Je pensois avoir été sérieusement malade pendant six années ; c'est encore une imagination, je me suis toujours bien porté. Je me croyois guéri depuis deux ans ; point du tout : je suis toujours malade. Je prétendois n'avoir presque pas été touché chez M. Mesmer ; erreur, je l'ai été sans cesse, & même sur mon *Colon* que je croyois à-peu-près vierge. Enfin je ne me rappellois pas avoir imité personne au Magnétisme Animal, & cependant je n'y ai été guéri qu'en imitant machinalement ceux qui avoient été guéris comme moi. Que fais-je ? Peut-être ne suis-je jamais entré chez M. Mesmer. Peut-être n'ai-je jamais entendu parler de Magnétisme. Peut-être n'y a-t-il jamais eu de Commissaires nommés pour l'examen de cette prétendue Doctrine. Peut-être même, en ce moment, ne fais-je qu'imaginer que j'écris sur le Magnétisme Animal.

Ce retour sur moi-même avoit quelque chose de gai ; mais, comme par caractère, je passe aussi volontiers du plaisant au sérieux, que du sérieux au plaisant ; voici quelques réflexions sérieuses qui ont succédé rapidement à mes premières idées.

Nous

Nous vivons dans un siècle *Philosophe*, qui n'estime que les Sciences exactes, qui ne connoît de certitude que dans la Géométrie, où rien n'est prouvé s'il ne l'est mathématiquement; où l'on n'admet (1) en *Physique*, que des faits, que des expériences, que des résultats, desquels on puisse juger par le rapport des sens extérieurs; où l'on a banni pour toujours de cette Science, toute explication Métaphysique. Eh bien, pourra dire la Postérité, dans ce siècle *Philosophe*, dans ce siècle Géomètre, dans ce siècle exact, dans ce siècle dégagé en *Physique* d'illusions & d'applications Méthaphysiques, il a été nommé une Commission importante pour examiner un fait *Physique*: cette Commission a été confiée à des Sçavans du premier ordre, & ces Sçavans n'ont pas balancé à donner d'un fait purement *Physique*, deux explications purement Métaphysiques: IMITATION, IMAGINATION.

Ses Conclusions métaphysiques.

Qui peut avoir donné lieu à un résultat aussi opposé à tous les principes reçus? Je l'ai déjà dit; car j'ai consacré la première partie de ma Lettre, au développement de cette grande vérité, que les préjugés des Sciences étoient aux Sçavans, ce que les préjugés de l'enfance sont au reste du Monde. Il faut un grand effort pour s'en dégager; & malheureusement, dans l'occasion présente, cet effort n'a seulement pas été tenté.

Leurs causes;

Lorsqu'on nous fait voir un objet nouveau, de quelque nature qu'il soit, ne fut-ce qu'un meuble de commodité ou d'agrément, il est dans

Fausse marche & préventions.

(1) Rapport de la Société, pag. 4.

l'ordre d'écouter l'explication & la démonstration que celui qui a conçu l'ouvrage veut nous donner des usages ou de l'utilité qu'il lui attribue. Notre vérification, & les contradictions qu'elle peut entraîner, ne doivent arriver qu'après ce premier examen. A plus forte raison, dans celui d'une Science nouvelle, qui, nécessairement offre des principes abstraits, & des résultats compliqués, il est déplacé de s'écarter d'une marche aussi raisonnable; & celui qui se le permet, prouve, dès le premier pas, qu'il n'agit que par l'impulsion de préjugés bien difficiles à vaincre. Ainsi, lorsque M. d'Eslon a proposé deux manières de constater l'existence du Magnétisme Animal, (1) & que MM. les Commissaires les ont rejetées toutes deux, pour s'en tenir strictement à une troisième de leur création, ils ont laissé voir clairement qu'ils étoient conduits par des préjugés antérieurs, que le Magnétisme Animal étoit déjà jugé par eux peu digne de l'importance qu'on y mettoit, & conséquemment, que l'examen qu'ils en feroient, ne seroit ni profond ni impartial.

M. d'Eslon ayant offert de communiquer ses connoissances, (2) le premier devoir de MM. les Commissaires étoit sans doute, de lui prêter une attention sérieuse & suivie. Mais la simple lecture d'un Discours Préliminaire leur a suffi. Après quoi, ne s'occupant d'aucune espèce de Théorie, ils ont déclaré qu'ils ne s'embarassoient pas d'où venoit le *Fluide* (3) : ce

(1) Rapport de l'Académie & de la Faculté, pag. 3.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, pag. 9.

qui démontre évidemment que déjà la Doctrine du Magnétisme Animal, étoit dans leur Esprit au rang de ces futilités qui ne méritent pas d'attention.

Vous glissez légèrement, Monsieur, dans votre Rapport sur vos dispositions réelles ; mais MM. les Commissaires de la Société Royale de Médecine, suppléent à votre silence. Ils avouent (1) qu'ils n'ont étudié la Doctrine du Magnétisme Animal, que dans un précis du précis qui leur avoit été lu.

Mettons ces vérités dans tout leur jour par un exemple du plus grand poids, celui de M. Franklin. Ses incommodités l'empêchant de se transporter à Paris, il n'a seulement pas entendu, de votre propre aveu, la lecture dont je fais mention ; & il ne faut pas croire qu'il y ait suppléé par des conversations avec M. d'Eslon. Il n'en a pas existé une seule entre eux. Vous convenez (2) que M. Franklin n'a eu aucune part aux expériences faites à Paris ; & moi, j'ajoute qu'il n'a suivi que très-imparfaitement celles qui ont eu lieu chez lui. Notamment, il n'a pas assisté à celle que l'on a faite sur Mademoiselle B***. (3) à qui l'on faisoit accroire que M. d'Eslon la Magnétisoit, pas plus qu'à celle faite sur la Femme P*** (4) devant qui l'un des Commissaires jouoit le personnage supposé de M. d'Eslon : car MM. Franklin & d'Eslon étoient, au même instant, avec une partie des Commissaires, dans un Appartement

Non Examen
de M. Fran-
klin.

(1) Rapport de la Société, pag. 1.

(2) Rapport de l'Académie, pag. 22.

(3) *Ibid*, pag. 39.

(4) *Ibid*, pag. 38.

féparé à faire les expériences que vous citez pages 22 & 23, & d'autres que vous ne citez pas. Ainsi donc, il est démontré que la signature de M. Franklin, au bas de votre Rapport, n'est qu'un acte de déférence pour ses Collègues ; & cette circonstance est trop importante pour qu'on puisse taxer de minutieux les détails que je viens de donner.

Non Examen
des Commis-
saires.

Si l'avis de M. Franklin ne pose que sur des oui-dires, celui de MM. les Commissaires en diffère peu. Ils signent tous à la fois, mais ils n'ont pas vu tout à la fois. Les uns sont dans une chambre, les autres dans une autre ; quelques-uns vont de tems en tems faire des observations pour en rendre compte à l'Assemblée Générale. On essaye du Magnétisme une fois chaque semaine, & le plus grand effort est d'y aller trois jours de suite. (1) On sait que M. Poissonnier, qui a signé le Rapport de la Société Royale de Médecine, sur trois mois, au plus, qu'a duré l'examen, a passé six semaines à trente lieues de Paris, dans sa Terre de Pruslé, en Perche. L'on sait, enfin, que M. de Jussieu, qui s'étoit fait une loi de suivre avec exactitude les effets du Magnétisme Animal dans les Traitemens de M. d'Esnon, & dans sa pratique particulière, n'a pas signé le Rapport de sa Compagnie.

Quelle méthode
présentée
table.

Sans doute il étoit inévitable que le nombre des Commissaires n'occasionnât des absences, & il n'auroit pas été raisonnable que, pendant toute la durée d'un examen, trop important pour être bien *prompt*, ils eussent indéfiniment

(1) Rapport de l'Académie, pag. 8, 17 & 19.

perdu leur liberté, & les occasions de vaquer à leurs propres affaires; mais c'étoit-là, ce semble, une raison de plus pour s'attacher, de préférence, aux mesures qui pouvoient diminuer cet inconvénient. M. d'Esion vous avoit consacré une chambre séparée, & des Appareils magnétiques particuliers. Au lieu de s'y rendre *une fois chaque semaine* (1), ce pouvoit être un lieu de rendez-vous journalier. Rien de plus facile que d'y réunir des malades en quantité suffisante, & d'y faire toutes les expériences nécessaires; au lieu d'aller tantôt à Passy, tantôt chez M. Jumelin, & , le plus souvent, nulle part; car, à l'examen le plus léger, on s'apperçoit bien vite que tout votre travail, quelque éclat qu'il ait jetté, s'est néanmoins borné à vous assembler sept ou huit fois: & , lorsque MM. les Commissaires donnent à la Commission, dont ils ont été chargés, l'épithète d'*importante*, n'est-ce pas un aveu qu'ils devoient y mettre plus d'*importance*; & , lorsqu'ils ajoutent que, par *son objet & son importance*, elle demandoit des moyens *prompts*, n'est-on pas en droit de leur répondre qu'elle demandoit moins des moyens *prompts* que des moyens *surs* (2)?

Remarquez bien, s'il vous plaît, que l'exemple de MM. & de Mesdames de M**, de R**, de B**, de V**, prouve que M. d'Esion vous a laissé pleine liberté de mener, à votre Traitement particulier, tels malades qui vous conviendroient. Il étoit donc aisé à MM. les Com-

(1) Rapport de l'Académie, pag. 17.

(2) *Ibid*, pag. 15.

missaires de s'en procurer dans leurs connoissances, ou leurs malades, « qui ne pussent être » soupçonnés d'aucun intérêt; qui ne fussent » pas d'un rang assez distingué pour être » importunés par des questions; que le soin » de les observer n'eût pas gêné, à qui il » n'autoit pas déplu, & qui même n'eussent » pas gêné la discrétion de MM. les Com- » missaires (1) ». C'est assurément une belle chose que la modestie; mais, comme en tout, il n'y faut pas d'excès; & je crains peu d'être démenti, quand je dirai que MM. les Commissaires étoient d'un ordre trop choisi pour que leur honnêteté n'eût pas fait aimer leurs questions. On aime à parler de ses maux. Qui donc en entretenir avec plus de confiance, avec plus de sécurité, avec plus d'abandon, que des personnes que l'on estime? Je me rappelle, Monsieur, avoir eu l'honneur de vous présenter un jour à M. Mesmer. Dès que l'on scût, dans la chambre des Traitemens, que vous étiez dans le Sallon, nombre de malades oublièrent le soin de leur santé, & cherchèrent des prétextes pour passer à côté de vous. Le seul plaisir de voir un Homme célèbre, les fatistit. Qu'eût-ce donc été s'ils avoient pu se flatter de jouir librement de votre conversation?

Vous nous assurez, Monsieur, que l'assiduité de MM. les Commissaires n'étoit pas nécessaire aux Traitemens: moi, j'ai l'honneur de vous répondre qu'elle y étoit indispensable; & ce qui peut faire pencher la balance en ma faveur, c'est que telle étoit une des conditions que,

(1) Rapport de l'Académie, pag. 21 & 8.

M. d'Esnon avoit réglée, & sur laquelle » il a » insisté principalement & presque exclusive- » ment ». Ce sont vos termes (1).

Mais je vous accorde que cette assiduité n'étoit pas nécessaire. Vous ne refuserez pas sans doute de m'accorder, à votre tour, qu'elle pouvoit avoir un degré quelconque d'utilité, ou du moins ne nuire à rien. Il est très-certainement dans vos principes, que toute question doit être approfondie, & examinée en tout sens, avant d'être décidée. Quel inconvénient auroient trouvé MM. les Commissaires, à ce que, pendant trois mois que l'examen a paru durer, on se fût transporté non *une fois chaque semaine*, mais tous les jours, à des Traitemens dont les portes vous étoient constamment ouvertes ? Quel inconvénient auriez-vous trouvé à ce qu'ils y magnétifassent eux-mêmes, au lieu de se *promettre*, on ne sçait pourquoi, *de n'y magnétiser jamais* (2) ? Comment la continuité de ce travail, & la facilité de faire, à chaque instant, des observations, qu'une pratique assidue peut seule fournir, auroient-elles pu nuire à *la liberté de discuter* subséquemment ces mêmes observations dans *l'assemblée générale* ? Rien alors les auroit-il empêchés *d'être les seuls, ou du moins les premiers Juges de ce qu'ils auroient observé* (3) ?

Cependant, Monsieur, il pouvoit résulter un grand bien de cette scrupuleuse exactitude. Peut-être MM. les Commissaires, s'ils ne

(1) Rapport de l'Académie, pag. 11.

(2) *Ibid*, pag. 17.

(3) *Ibid*, pag. 17.

s'étoient pas convaincus eux-mêmes, auroient-ils trouvé des motifs moins humilians de notre crédulité, que ceux qu'ils ont adoptés. En mon particulier, j'aurois trouvé doux, que, connoissant, comme vous le faisiez, mon opinion, vous eussiez daigné condescendre à ma faiblesse, d'une manière moins tranchante que vous ne l'avez fait.

Enfin, Monsieur, je veux qu'il n'y ait, dans le Magnétisme Animal, qu'ATTOUCEMENT, qu'IMITATION, qu'IMAGINATION; quels moyens simples, quels moyens peu connus & peu définis (1) jusqu'à présent, de produire *l'étonnant spectacle, les accidens variés & répétés* (2) qui vous ont frappé; avec tant de raison, aux Traitemens par le Magnétisme Animal! Quelle fécondité de réflexions pour un Observateur éclairé! Si elles avoient été inutiles au Physique, elles ne pouvoient l'être au Moral; &, puisque *l'importance* de votre mission vous condamnoit au spectacle des souffrances, pourquoi ne pas en profiter pour y méditer profondément sur « la grande puissance qui, dans » le prétendu Magnétisme Animal, agite les » malades par des effets constans, qui les maîtrise, dont celui qui magnétise semble être » le dépositaire; qui tient l'un dans un repos » profond, l'autre dans l'agitation, qui établit » des sympathies entre des malades qu'on voit » se chercher exclusivement, & en se précipitant l'un vers l'autre, se sourire, se parler » avec affection, & adoucir mutuellement

(1) Exposé des Expériences de l'Académie, pag. 14.

(2) Rapport de l'Académie, pag. 7.

» leurs crises. Tous sont soumis à celui qui
 » magnétise : ils ont beau être dans un assou-
 » pissement *apparent*, sa voix, un regard, un
 » signe les en retire (1) ». Tel est l'étonnant
 spectacle dont, suivant vos propres expressions,
 on ne peut se faire une idée quand on ne l'a
 point vu (2). Tel est l'étonnant spectacle que
 négligent les Philosophes qui font des Livres
 de Philosophie, quoique le seul moyen d'en
 faire de bons, soit d'étudier les affections
 Physiques & Morales qui tourmentent l'hom-
 me, ou le rendent heureux.

Mais que parlez-vous, Monsieur, d'assou-
 pissement *apparent*? Je suppose que vous n'avez
 placé cet adjectif, dans la phrase, que pour
 lui donner la redondance dont est jalouse
 l'oreille de tout bon Ecrivain : s'il en étoit
 autrement, je serois obligé de vous dire que
 cette expression a choqué & du choquer des
 personnes qui, par leur esprit, par leur rang,
 par leurs richesses, par leur pauvreté, & sur-
 tout par le motif respectable de leur conser-
 vation qui les amène au Magnétisme Animal,
 méritoient sans doute un peu plus d'égards.
 Ces assoupissemens, Monsieur, ne sont pas
 seulement apparens; ils sont très-réels, &
 point simultanés. C'est une épreuve par la-
 quelle j'ai passé, & je vous prie de croire que
 je ne jouois pas un rôle dicté.

Je faisrai ce moment pour me débarrasser
 d'un reproche plus sérieux. La justice que se
 fait le Public, Monsieur, sur-tout le Public

Assoupisse-
mens.

Ovaires &
Uterus.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 7.

(2) *Ibid*, pag. 7.

offensé, est toujours rigoureuse, & tout le monde ne connoît pas, comme moi, la bonté de votre cœur & la beauté de votre Ame. On est encore à concevoir comment, dans un Ecrit imposant, dans un Ecrit que tout le Monde devoit lire, le sage & décent M. Bailly tenant la plume, on a pu se permettre de faire jouer un rôle inutile & faux aux *Ovaires* & à *l'Utérus* (1). C'est sans doute une distraction, & même une distraction, en quelque sorte, excusable dans des Médecins, qui parlent de ces sortes de choses avec l'indifférence & l'habitude de leur Art. Mais, quoi qu'il en soit, MM. les Commissaires n'ont jamais été témoins d'Attouchemens de cette nature aux Traitemens de M. d'Esion; &, si jamais quelqu'un dût être exempt d'une pareille attaque, c'est lui?

Vissées mé-
dicales.

Ici, comme dit M. de Buffon, la décence de l'expression doit servir de voile à la délicatesse du sujet. Jamais victime ingénue de l'Hymen ne ressentit, aux approches de l'Autel, plus d'effroi, ne versa plus de larmes, que l'attendrissant objet de souffrances cachées, à l'approche du moment où les voiles de sa rimide innocence vont tomber sous le regard immobile des Ministres de l'Art de guérir. Les exhortations imposantes d'un Père qui cache avec soin les émotions d'un cœur agité, les rendres sollicitudes d'une Mère moins maîtresse d'elle, les encouragemens même de l'Amitié sans expérience, sont autant de coups de poignard qui lui percent l'âme à coups pressés &

(1) Rapport de l'Académie, pag. 48 & 52.

redoublés. Le moindre bruit qu'elle entend couvre son corps d'une sueur froide : chaque mouvement nouveau lui cause un tressaillement nouveau. Elle croit, à tous momens, entendre les pas de celui dont elle craint la présence, à l'égal de la mort. Il arrive. Représentons-nous, s'il se peut, la scène qui va s'ouvrir. Quel art, quelle douceur, quelle connoissance du cœur humain, quelle patience ne doit pas avoir l'Homme chargé d'un ministère aussi délicat ! Que celui qui, dans ces momens redoutés, fit agir tous les ressorts d'un Esprit doux & liant, observa toutes les nuances d'une sensibilité comparissante, ne força qu'avec respect les derniers retranchemens de la pudeur aux abois, que celui-là reçoive, en récompense, l'hommage de tous les cœurs vraiment honnêtes ; qu'il soit aimé de tout ce qu'il aime : qu'il soit heureux. Mais, Monsieur, on ne peut se dissimuler que souvent l'habitude de ces sortes de scènes n'en fasse traiter les détails avec trop de légèreté ; & que le Peuple, trop livré parmi nous à de jeunes mains, ne soit quelquefois exposé à des manquemens encore plus essentiels.

Si quelque chose peut & doit faire chérir la Doctrine du Magnétisme Animal, c'est sans doute l'espérance qu'elle nous délivrera de ces sujétions, ou du moins qu'elle les rendra beaucoup plus rares. Loin que le Magnétisme Animal ne soit fondé que sur l'Atouchement, il rend inutile la plupart des Atouchemens. J'en parlerai plus expressément ailleurs : mais j'espère qu'en attendant, on me permettra de citer ici une expérience qui m'appartient, & que

Plus rares
par le Magné-
tisme.

j'ai faite avec assez d'attention pour affirmer, avec la plus grande sécurité, la certitude de ses détails : elle suffira pour le moment.

Expérience
relative.

J'arrivai, en Province, chez une Dame, le surlendemain de sa troisième couche. Dans la précédente, le lait avoit mal passé. Dix-huit mois entiers, son sein gauche avoit été couvert d'emplâtres ; & , pendant ce long intervalle , on avoit toujours craint d'être réduit à des opérations extrêmes. Son inquiétude sur les suites de sa nouvelle couche étoit & devoit être grande. Elle augmenta vivement lorsque l'on s'aperçut que le même sein s'engorgeoit , & que le lait se détournant des voies ordinaires, se portoit vers la tête. Les choses en étoient là quand j'arrivai ; c'étoit le soir : la Malade fit part à mon amitié de ses appréhensions , ignorant , d'ailleurs , que je me mêlasse de magnétiser. De mon côté , n'étant pas Médecin , je n'osois me livrer à une épreuve qui me paroissoit très-délicate ; & , dans cette incertitude , je laissai passer la soirée sans rien tenter. Mais , le lendemain matin , ayant bien résumé mes idées , m'étant bien convaincu que je ne pouvois faire aucun mal , j'entrai chez la Malade : & , ayant reconnu que son état s'étoit aggravé pendant la nuit , je ne balançai plus : je m'assis , avec l'air de l'indifférence , au pied de son lit ; & , l'entretenant d'objets divers , & de nature à détourner son attention de ce que je faisois , je plaçai nonchalamment mon bras sur son lit , de manière que , sans la toucher , mon pouce se trouva entre ses deux orteils. Pendant ce temps-là ; j'examinai tous ses mouve-

mens, avec une attention que je cachois sous d'autres dehors; & j'eus, un moment après, la satisfaction d'en remarquer sur son visage, d'assez déterminés pour lui en demander l'explication. C'étoient des mouvemens de surprise de ce que son lait avoit repris le cours désiré, au point de mouiller tous ses linges, & de l'obliger à changer. J'appellai sa Garde, & laissai la Malade libre, sans m'expliquer aucunement. Pendant la journée, les choses reprirent un mauvais cours; & moi, retournant le soir à ma situation du matin, j'en retirai le même avantage. Dans la nuit, la Malade se refroidit par imprudence. La suppression reparut, & même il s'y joignit un point de côté. Je recommençai le matin à opérer; & , ayant réussi comme la veille, je crus qu'il étoit temps de m'expliquer avec la Malade. Frappée de circonstances aussi prochaines, elle se livra à mes soins: je lui fis, sur le champ, passer son point de côté, & favorisai, d'ailleurs, la Nature dans tout le reste, avec le plus grand succès. Remarquez, s'il vous plaît, Monsieur, avec grande attention, que j'opérai sans Attouchement, que l'Imagination n'étoit pas avertie; & je ne conçois pas comment, en tout ceci, vous trouveriez de l'imitation.

Le seul à-propos a pu me porter à citer un fait, qui, pour toute personne accoutumée aux Phénomènes du Magnétisme Animal, n'a rien d'extraordinaire. Il est, dans cette Science, des Expériences infiniment plus délicates & même infiniment plus démonstratives de ce que peut le Magnétisme sans Attouchement. Mais je me défendrai de vous en parler, ne

devant pas oublier que MM. les Commissaires & moi avons une manière d'observer absolument différente.

Diversités
dans la ma-
nière d'obser-
ver.

Par exemple, ils ont observé (1), que des guérisons & des effets curatifs sont insuffisants pour prouver l'efficacité d'un Remède curatif. Moi, je pensois, avec le reste du Monde, que des guérisons & des effets curatifs pourroient seuls démontrer qu'un remède est curatif.

Lorsqu'ils ont été « très-curieux (2) de re-
» connoître, par leurs propres sensations, les
» effets annoncés du Magnétisme Animal,
» leur premier soin a été, & a du être, assu-
» rent-ils, de ne pas se rendre trop attentifs
» à ce qui se passoit en eux ». Pour moi,
j'avoue franchement que, pour démêler ce qui
se passe en moi, ma coutume est d'y faire
une véritable attention.

Lorsque MM. les Commissaires placent au Baquet (3) « des personnes d'une intelligence
» capable de discuter leurs propres sensations,
» & d'en rendre compte, ils les prient d'ob-
» server ce qu'elles sentiront, mais sans y
» apporter une attention suivie ». Moi,
quand je magnétise, ce qui m'arrive indispen-
sablement quelquefois, je prie les Malades
de ne me rendre compte de ce qu'ils sentent,
qu'après avoir porté une attention suivie à ce
qu'ils ont senti.

Chacun a sa méthode. MM. les Commis-

(1) Rapport de l'Académie, pag. 11, 12, 13 & 15.

(2) *Ibid*, pag. 15. 16.

(3) *Ibid*, pag. 21.

fares de l'Académie des Sciences ont la leur. J'ai la mienne. Pleine liberté, sans doute ; mais, en considérant l'importance des personnes, & la différence des Noms, je ne dois pas me flatter que la Balance penche en ma faveur ; &, c'est parce que je sens mon infériorité que, m'adressant aux quatre Commissaires Médecins, je me permets de leur demander comment il est possible qu'ayant les sensations de leurs Malades pour toute base de l'administration des Remèdes qu'ils leur répartissent chaque jour, comment, dis-je, est-il possible qu'ils n'osent porter un regard assuré sur leurs propres sensations, de manière à les pouvoir juger sans préjugé. Il me semble que c'est précisément là l'état d'un Médecin. Qui ne fait se juger soi-même, ne jugera jamais bien les autres ; &, certes, si l'Humanité étoit livrée à des Médecins qui ignorassent ou négligeassent ces choses, elle seroit encore plus malheureuse que je ne le croyois.

Jusqu'à présent, Monsieur, je n'ai fait, comme vous le voyez, que parcourir le Rapport de MM. les Commissaires. Un simple coup-d'œil, un simple aperçu, m'ont suffi ; mais, à une lecture plus sérieuse de l'Ouvrage, j'ai été singulièrement arrêté par vos onzième & douzième pages. Ne les ayant pas comprises, il faut l'avouer, une première fois, je les ai recommencées ; &, n'ayant pas été plus heureux, il m'a fallu procéder à une troisième lecture, que, pour surcroît de précaution, j'ai faite à haute voix. Cependant, même inintelligence, même défaut de conception. Un style coupé, me di-

Nullité de
la Médecine
suivant le
Rapport.

fois-je ; pas une phrase qui , prise à part , ne soit intelligible ; & je n'entends rien au tout. Relisons & décomposons : voyons si je réussirai mieux.

» Des Malades, attaqués de la même Maladie , guérissent en suivant des régimes » contraires ». J'entends cela fort bien ; & même, il n'y a qu'à écouter à la fois deux Médecins qui ne se communiquent pas , pour qu'il en puisse arriver autant à une seule & même personne.

« Des Malades attaqués , ce semble , de » la même Maladie , guérissent en prenant » des Remèdes entièrement différens ». J'entends encore cela. On est même d'accord que , sur mille Médecins , on auroit bien de la peine à en trouver deux qui suivissent exactement la même Méthode.

« La Nature est assez puissante pour entre- » tenir la Vie malgré le mauvais régime ». Voilà qui est clair , avéré & fort heureux ; sans quoi peu de Malades en réchapperoient.

« Elle est même assez puissante pour triom- » pher & du Mal & du Remède ». C'est évident. Si la Nature ne triomphoit pas aussi souvent du Mal , du Remède & même du Médecin , pauvres Humains, que deviendrions-nous ?

Puisque nous sommes en train , Monsieur ; vous ne trouverez pas déplacé que j'ajoute deux Histoires à celles que MM. les Commissaires nous feront bientôt eux-mêmes. Deux célèbres Médecins me sont garants de l'une & de l'autre.

Un jour, ayant rassemblé quarante-huit Malades pour faire une Expérience, on fournit à vingt-quatre d'entr'eux tous les secours de la Médecine; il en mourut trois. On abandonna les autres à la simple Nature, & il n'en mourut aucun.

Douze soldats attaqués d'une même Maladie, abordent un Hôpital. Six se livrent aux Médecins, & meurent tous. Six se jettent sur la paille, refusant tout autre secours qu'une Jarre d'eau, & tous les six sont sauvés.

Quoiqu'il en soit, Monsieur, vos phrases, telles que je viens de les citer, sont pleines de sens & de vérité; mais, quel rapport, s'il vous plaît, ont-elles avec la conclusion de MM. les Commissaires? « Comment s'assurer, demandent-ils, par le traitement des Maladies, de l'action d'un Agent, dont l'existence est contestée, lorsque l'on peut douter de l'effet des Médicamens, dont l'existence n'est pas un Problème »?

Certainement, Monsieur, personne ne doute qu'il n'existe de l'Emétique, de l'Opium, du Jalap, du Quinquina. C'est de leur danger que l'on est justement effrayé. C'est de leur utilité dont on doute très-légitimement.

Il en est de même du Magnétisme Animal. Quoique MM. les Commissaires ne s'embarassent pas d'où vient le Fluide, ils n'en reconnoissent pas moins *une grande puissance qui maîtrise les Malades*; (1) & c'est du danger, ou de l'utilité de *cette grande puissance*, qu'il s'agit; pas d'autre chose.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 7.

Jamais deux questions ne furent plus parfaitement égales ; & ce n'est qu'à l'aide d'un jeu de mots , que le sérieux de la chose ne sembloit pas comporter , que l'on a pu y trouver quelque différence ?

Il m'en a coûté une quatrième lecture de vos 11^e & 12^e pages pour deviner ce que vous vouliez dire ; mais , enfin , j'y suis parvenu ; & je dois cette explication aux Lecteurs qui n'ont fait que vous parcourir. Car , parmi les autres , je doute qu'ils s'en soit trouvé d'aussi peu pénétrants que moi.

Sentie par
les Commis-
saires Acadé-
miciens.

Rappelez-vous , à cet effet , Lecteur , que le Commissariat étoit composé de cinq Membres de l'Académie des Sciences , & de quatre Membres de la Faculté. MM. les Académiciens , ne croyant pas à la Médecine plus que moi , sçavent qu'il n'y a plus aujourd'hui rien de piquant à dire au Public , qu'elle n'est pas un besoin , mais une foiblesse. Rien même de plus fade que la plaisanterie en ce genre , depuis qu'elle se trouve dans la bouche de Gens qui se nourrissent de Drogues , comme dans la bouche de Gens qui n'en prennent jamais. Mais , il étoit nouveau , piquant , & même très-piquant de faire signer cette profession-de-foi à des Médecins respectables , & respectés , dans un écrit que l'Europe alloit juger , suivant l'expression de MM. les Commissaires Académiciens. (2) Ces Messieurs en ont trouvé l'occasion. Il ne l'ont pas laissée échapper ; & je crois qu'à leur place , j'en aurois fait autant.

Aveu des
Commissaires
Médecins.

Ce n'est donc pas , Lecteur , pour arriver à la conclusion , que MM. les Commissaires Aca-

(1) Exposé à l'Académie , pag. 1.

démiciens ont posé les Axiômes que j'ai cités tout-à-l'heure ; c'est pour faire passer les Axiômes qu'ils ont fait arriver la Conclusion. Grâce à eux , voilà quatre Médecins de la Faculté , bien expressément *choisis* pour la représenter , (1) qui ont reconnu authentiquement , & de manière à ne plus se rétracter , que la Médecine n'est rien. Comme les esprits se rapprochent au moment qu'on s'y attend le moins ! Je suis d'accord avec tous MM. les Commissaires.

Et pour qu'il ne manque rien à cet accord ; pour que la paix soit universelle , pour qu'elle soit à jamais scellée entre nous , voici la Faculté elle-même , voici la Faculté qui s'approche en Corps , & qui , son Décret du 24 Août 1784 dans la main , (2) « donne , d'une voix unanime & avec une vive satisfaction , les plus grands éloges au travail , à la sagacité & à la *Doctrina* de ses quatre Membres. Elle adopte leur Rapport avec d'autant plus d'empressement , qu'il développe d'une manière aussi lumineuse qu'énergique , une *Doctrina* qui fut toujours la sienne ; *Doctrina* qu'elle n'a cessé d'enseigner & de recommander ». Alons , Messieurs , la paix ! La paix ! Nous voilà tous d'accord ; nous voilà tous amis. Plus de Médecine.

Cependant , Lecteur , voyez comme MM. les Commissaires Académiciens filent adroitement la scène vraiment admirable qu'ils ont tracée. Veulent-ils nous guérir de la facilité

Aveu de la
Faculté
Corps.

Expériences
relatives.

(1) Rapport de l'Académie , pag. 1.

(2) Voyez ce Décret dans le Journal de Paris , du 5 Septembre 1784.

avec laquelle nous - nous faisons enlever de tems en tems les chairs ou les membres ? Ils font arriver une Demoiselle qui porte au sein deux Glandes , qui l'inquiètent. Elle consulte un Chirurgien qui lui prescrit un excellent fondant , & qui lui prédit que , suivant les apparences , on lui extirpera le sein un mois après , quoique dans le fait les Glandes fussent susceptibles de résolution. (1)

Veulent-ils nous peindre les Maîtres de l'Art revenus , par expérience , des préjugés de l'Ecole ? C'est encore la même Demoiselle qu'ils introduisent sur la scène avec MM. Bouvard & Sallin. Ces Messieurs promettent des remèdes à la Malade , mais , en attendant , ils lui conseillent de s'amuser de son mieux. (2)

Veulent-ils nous faire concevoir combien les plaisirs innocens sont plus avantageux à la santé que toutes les Drogues de la Pharmacie ? C'est toujours la même Demoiselle qu'ils mènent à l'Opéra ; & là , prise d'une toux violente , elle crache ses Glandes. (3)

Veulent-ils nous convaincre , par un retour de pitié sur nous-mêmes & sur nos semblables , que la simple Nature est au-dessus de l'Art des plus habiles Gens ? Ils nous présentent une Femme pauvre , attaquée au Gros-Caillou , d'une Fièvre-Maligne très-bien caractérisée , refusant constamment tout secours , tranquille sur la paille qui lui servoit de lit , buvant pour toute chose de l'eau , & passant ,

(1) Rapport de l'Académie, pag. 13 & 14.

(2) *Ibid.*, pag. 14.

(3) *Ibid.*, pag. 14.

ainsi, jusqu'à guérison complète, par tous les périodes d'une Maladie, qu'un Médecin secourable n'a pu aggraver par des conseils vraisemblablement plus altérans que ceux dont la Malade se contentoit. (1)

Veulent-ils, enfin, porter le dernier coup à la Médecine ? Veulent-ils lui dénier jusqu'à l'importance qu'elle attache à ses prétendues guérisons ? Ils lui font dire & signer à elle-même, que la guérison des Maladies ne prouve rien en faveur de l'efficacité des Remèdes. « Ces résultats sont toujours incertains, » souvent trompeurs, » (2) disent à leur voix MM. les Commissaires Médecins ; & la Faculté en Corps, reconnoît en cela sa *Doctrine*.

Lorsque le Génie du Comique François entreprit de nous faire rire aux dépens de la Médecine & des Médecins, il plaça tout simplement leurs propres discours dans la bouche de ses Acteurs ; mais il n'eut jamais le bonheur, ou le talent, de prendre pour Acteurs les Médecins eux-mêmes. MM. les Commissaires Académiciens y sont parvenus. A eux la palme.

Reprenons, Monsieur, notre sérieux. Convenons que, dans la plupart des disputes, on ne s'écarte autant du vrai, que parce que, chaque parti se jettant dans les extrêmes, la Vérité, sans appui, reste seule entre deux. Ainsi donc, ce seroit dépasser les bornes de toute sagesse, ce seroit se refuser à toute raison, que de nier opiniâtement l'existence absolue

Défense de
la Médecine
contre MM.
les Commis-
saires.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 13.

(2) *Ibid*, pag. 15.

de la Médecine. Elle existe, Monsieur : elle existe si bien, qu'elle existe Systématiquement. Non-seulement la Médecine est un système ; mais il y a plus : elle est un hydre de systèmes. Aidez-moi donc, Monsieur, à convertir, sur ce point, la Société Royale de Médecine qui porte la sévérité jusqu'à nous vouloir priver de tout ce qui nous reste en Médecine, en voulant bannir tout système de ce bel Art. (1)

Doctrines de
la Médecine
pendant 22
siècles.

« Eh ! s'il nous falloit passer par cette décision, que ferions-nous, je vous prie, des systèmes d'*Hypocrate*, sur la Coction & sur les jours Critiques : jours, tellement expliqués par *Gallien*, que, noyé dans ses Raisonnemens, & ne sachant plus où il en étoit, il s'écria de bonnet : Dieux immortels ! soyez-moi témoins que je ne sçais ce que je dis ? Que ferions-nous du système des *Dogmatiques*, qui prétendoient qu'en Médecine, le raisonnement étoit tout, & l'Expérience rien ? Que ferions-nous du système opposé des *Empyriques*, qui se tuoient de raisonner, pour prouver démonstrativement qu'il étoit inutile de raisonner en Médecine, & que l'Expérience y suffisoit. Que ferions-nous du système d'*Asclépiade*, qui, bannissant toutes les Drogues, trouvoit chaque jour une nouvelle promenade & un nouveau plaisir pour chacun de ses Malades ? Et de celui de *Themison* le Méthodique, qui, menant coucher les siens, tantôt au grenier, tantôt dans la cave, les faisoit éventer avec de grands soufflets ? Et de celui d'*Athénée*, qui, détruisant d'un coup de main, l'Empire de l'Eau, de

(1) Rapport de la Société, pag. 4.

l'Air, de la Terre & du Feu, n'admettoit qu'un Esprit qui nous faisoit souffrir quand il souffroit, & nous rendoit gais s'il l'étoit lui-même. Et des systêmes de *Gallien*, qui, ne pouvant souffrir le Doute, comme il le disoit lui-même, expliquoit tout, même l'explication qu'il venoit de donner ? Et des systêmes de *Celse*, qui, avec une sagesse incomparable, s'efforçoit de rapprocher des systêmes irraprochables ? Et des Systêmes des *Arabes* qui nous inondèrent de Manne, de Cassé, de Rhubarbe, de Séné, de Mirobolans, Confections, Conserve, Muscade, Macis, Cloux-de-Gérofle, Aromates, Syrops, Juleps, d'Alchimie, de Rougeole, de Livres, & de petite Vérole ? Et des Systêmes de *Paracelce*, Astrologue, Géomancien, Chiromancien, Cabaliste, Magicien, Grand Génie quoique fou, & qui guérissoit avec de l'Opium & du Mercure, quoi qu'il expliquât les Crises avec du Sel ? Et des Systêmes de *Van-helmont*, qui créa le grand *Archée*, changea la Nature en Chymiste, le Corps Humain en Laboratoire, & remplit les Malades, comme des Matras, d'Acides, d'Huiles essentielles, & d'Alcalis ? Et du Systême justement célébré de *Harvey*, sur la circulation du Sang, qui n'a pas néanmoins avancé la Médecine d'un pas ? Et du Systême de *Descartes*, après lequel nous ne fumes plus qu'un assemblage discordant de Leviers, de Coins, de Poulies, de Ressorts ? Et du Systême de *Sanctorius* sur la transpiration insensible, qu'on ne sçait rétablir quand elle est interceptée, mais dont, en revanche, on fait fort bien nous prier quand nous avons le bonheur de

la posséder ? Et des Systèmes de *Boërhave* le *Gallien* de son siècle , qui , embrassant tout , expliquant tout , embrouilloit tout ; qui Mécanicien , Anatomiste , Chymiste , Botaniste , Bibliothèque vivante , entreprit de concilier les Inconciliables Anciens & Modernes , faisoit précéder la Crise par la Coction , & démontra si clairement la Théorie des Maladies Chroniques , que , depuis lui , on a le bonheur d'y entendre tout comme auparavant. Et du Système de *Sthal* , qui donnoit la Fièvre à l'Âme , & lui adressoit Médecines & Lavemens ? Et des Systèmes de *Sydenham* , si respecté dans les Ecoles , & qui possédoit le secret , ignoré depuis , de tirer à son gré par la saignée toute l'Humeur Morbifique , qui , sans lui , auroit dû sortir par les Crachats ? Et des Systèmes de *Chirac* , qui , saignant , purgeant , faisant suer en tout tems & à tous propos , rendit la Médecine si claire , qu'on pouvoit y voir comme au fond d'une source d'eau Crystalline ; qui déclara que tous ses Prédécesseurs n'étoient que des Ignorans , que lui seul étoit un Grand homme , & qui a fini par être renvoyé , comme de raison , à ses Prédécesseurs ? Et des Systèmes *Physiologiques* qui ont été enfantés depuis *Pythagore* , *Alcmanon* , *Empédocle* , *Démocrite* , &c. jusqu'à *Astruc* , *Senac* , *Quesnai* , *Haller* , *Bordeu* , tant d'autres ; & dont le grand résumé a été que toute Physiologie n'est que vanité ; *Physiologia vanitas* ? Et des Systèmes d'*Hygiène* , *Pathologiques* , *Thérapeutiques* , *Anatomiques* , qui naissent , meurent , renaissent & meurent de nouveau chaque jour ? Et des Systèmes de Je m'arrê-

te, Monsieur : à peine ai-je effleuré très-légèrement la Matière, & cependant je m'aperçois que j'ai déjà l'air d'un Crieur de Lanterne Magique, qui fait voir des Systèmes.

Laiſſons, Monsieur, laiſſons dire à la Société Royale de Médecine (1) qu'elle « n'admet » en Physique & en Médecine, que des faits, des » expériences ; des résultats, desquels on puisse » juger par le Rapport des sens extérieurs ». Vous & moi ſçavons qu'il est aussi facile d'écrire ces choses-là, que difficile de les prouver ; d'ailleurs aidés de vos Collègues, & de la Faculté de Médecine, *légitimement aſſemblée* à cet effet, (2) nous avons, je crois, assez débattu & apprécié la valeur de cette prétention, pour qu'il ne soit plus nécessaire d'y revenir. Quant à moi, je l'avoue franchement ; j'ai le foible des Systèmes. Raisonner est ma manie ; & je ne crois pas qu'on puisse le trouver mauvais dans un siècle que par excellence on nomme le Raisonneur. Enfin, Monsieur, j'ai tellement besoin de Systèmes, que je vais m'attacher tout exprès à une de vos expressions isolées, pour en discuter un.

MM. les Commissaires avancent, (3) que « l'état de Convulsions, ou d'Assoupissement » en quelque sorte Léthargique, produit par » les procédés du Magnétisme Animal, est » improprement appelé *Crise* ». Le dire n'est rien. Le prouver eût été mieux.

Hypocrate, peu verbeux, n'a pas défini, Monsieur, le mot *crise*. Imaginant sans doute

Nécessité de
cette Doc-
trine.

CRISES

Suivant Hy-
pocrate.

(1) Rapport de la Société, pag. 4.

(2) Decret de la Faculté.

(3) Rapport de l'Académie, pag. 7.

§§ MAGNÉTISME ANIMAL.

qu'il étoit impossible de se tromper à la signification d'un terme aussi commun, il s'en est servi pour désigner indifféremment l'entier développement, le commencement, le milieu, la fin de toute révolution ou période, analogue à notre existence, à notre conservation, à notre guérison. Par exemple, l'opération de la Nature, qui nous donne la vie, commence au moment de la conception, & finit à la sortie de l'enfant du ventre de la Mère : ce qui constitue une *crise* parfaite, dont la durée, les tems & les intervalles sont assignés & connus. Cependant Hypocrate dit que le simple Accouchement est une *Crise*; &, en cela, il a eu raison, parce qu'il faut la *Crise*, ou révolution du moment, pour terminer la *Crise* entière. Qui d'ailleurs n'entendrait pas cette phrase? L'Accouchement est une *Crise* bien douloureuse.

D'Accouche-
ment.

De la vie.

C'est dans le même sens qu'on a dit, la *Crise* de la vie. En effet, la vie peut être considérée comme un composé d'époques, de périodes, de révolutions ou de *crises* marquées, telles que la Naissance, l'Enfance, l'Adolescence, la Jeunesse, la Virilité, la Vieillesse, la Mort. Qui n'entendrait encore ces phrases? La Jeunesse est une *Crise* bien dangereuse à passer : la Mort est une *Crise* qui termine tout.

En état de
santé.

En appliquant cette façon de parler à notre existence journalière, nous sommes, dans le fait, toujours en état de *Crise* : c'est-à-dire que les travaux continus de la Nature pour notre conservation, quoiqu'infiniment nuancés, offrent cependant des révolutions, ou périodes très-distinctes. Ainsi, par un premier

Travail, ou *Crise*, se prépare la digestion des Alimens; par un second, leur suc se convertit en Chyle; par un troisième, le Chyle se transforme en sang, &c. Tous ces Travaux, toutes ces *Crises* différentes, élaborent successivement nos humeurs, de manière à ce qu'elles puissent remplir leurs destinations différentes. Quand leurs résultats sont parfaits, la *Cœlion*, ou Elaboration de nos humeurs, est parfaite. Quand ils sont imparfaits, nos humeurs, faute de *Cœlion* ou d'Elaboration suffisante, restent en état de crudité ou en état d'élaboration imparfaite; d'où leur est venu le nom d'humeurs *Crues* ou de *Crudités*; & d'où l'on voit que Boërhave ne s'entendoit guère, quand il a dit que la *Cœlion* prépare la *Crise*. Elle en est le résultat.

Passons à l'état de Maladie, auquel le mot *Crise* est plus particulièrement affecté : toujours même signification. En état de maladie.

Notre Nature est assujettie à une marche constante, qui, si elle n'étoit jamais troublée, nous meneroit progressivement, c'est-à-dire en parfaite santé, du terme de la Naissance au terme de la Mort. Lorsque sa marche est troublée par quelque accident, ou quelque obstacle considérable, elle fait effort pour reprendre son premier cours; & cet effort s'appelle proprement *Crise*. Ainsi la *Crise*, proprement dite, n'est autre chose que le Travail, l'effort de la Nature, pour se dégager des embarras ou des obstacles qui la gênent, ou qui la détournent de son vrai cours. Ces efforts sont quelquefois violents, quelquefois doux; & leurs signes ou *symptômes* très-variés. Mais

qu'ils se manifestent par la Fièvre ardente, par le Délire, par la Toux, par les Hocquets, par les Pleurs, par les Ris, par l'Assoupissement, par le Sommeil ou autrement; l'effort de la Nature, son Travail, la *Crise* en un mot, n'en existent pas moins, & n'en sont pas moins nécessaires au rétablissement de la santé. Ce qui a fait dire à M. Mesmer, qu'il ne pouvoit y avoir de guérison sans *Crise*; axiôme vraiment simple, & tellement simple, que, pour le dénaturer, il a fallu interpréter le mot *Crise* par celui de *Convulsions*. Ne diroit-on pas que M. Mesmer, ou M. d'Esion, ont prétendu qu'on ne pouvoit être guéri d'aucune Maladie sans Convulsions? Ce seroit une absurdité évidemment en opposition à ce qui se passe à leurs Traitemens, où, quoi qu'on publie, il y a bien moins de Convulsions qu'on ne le croit communément.

Leur Doc-
trine.

De même qu'en état de santé, une Enfance bien saine présage une heureuse Adolescence, & qu'une heureuse Adolescence annonce une vigoureuse Jeunesse; de même Hypocrate remarqua qu'en état de maladie, la *Crise* d'un certain jour annonçoit la bonne ou mauvaise issue de la *Crise* d'un autre jour; celle-ci une troisième, &c. L'étude approfondie de ces Phénomènes lui apprit à prédire, avec quelque certitude, non-seulement les événemens qui ont lieu dans le cours de la maladie; mais le succès bon ou mauvais de la maladie même. Delà vint naturellement l'habitude de *juger*, à l'aide de l'Expérience, la Maladie, à la fin de chaque *crise*; & delà vint encore qu'Hypocrate; pour signifier que la *Crise* avoit été

favorable ou défavorable, se servit assez communément du mot *jugement*, pour dire que, d'après l'issue d'une *Crise*, il jugeoit la Maladie favorablement ou défavorablement. Telle est la base de la fameuse Doctrine d'Hypocrate sur les jours *critiques*; seule Doctrine qui ait encore existé en Médecine.

Mais ce système, tout admirable qu'il soit, est nécessairement imparfait, même en système. Dans la pratique, il ne peut être mis à exécution qu'à l'aide d'un jugement profond, d'un discernement exquis, d'une patience & d'une résignation dont bien peu d'hommes sont capables. Aussi la Doctrine d'Hypocrate fut-elle bientôt abandonnée, comme trop difficile à suivre. On trouva plus court & plus aisé de donner des Drogues, & de se perdre en vains raisonnemens, que de s'embarrasser de la Nature.

Gallien, qui vint environ six-cents ans après Hypocrate, trouva la Médecine dans la plus grande confusion. Doué d'un assez grand esprit, pour sentir qu'il falloit nécessairement revenir à Hypocrate, il entreprit de l'expliquer & de le commenter. Malheureusement il étoit aussi grand définisseur qu'Hypocrate l'étoit peu. *Crise*, dit-il, est un mot du Barreau, qui signifie en Grec *Jugement*. Ainsi, *Crise* ou *Jugement*, c'est la même chose.

Crises, sui-
vant Gallien.

Il ne se contenta pas de cette belle définition : il voulut peindre la *Crise*. Suivant lui, elle est précédée d'un dérangement dans les fonctions; la respiration devient difficile, les yeux étincelans : on souffre de l'estomach & du col, on pleure, on est altéré, on s'assoupit,

on dort, on saigne du nez, on vomit, on a des tumeurs, &c. &c. C'est ainsi que Gallien, à force de parler, ne disoit rien; car tous ces symptômes, & nombre d'autres, peuvent, chacun à part, être l'effet d'une crise, comme ils peuvent se réunir dans une seule. Mais rien de tout cela n'est la *Crise*; elle est la cause d'un, de plusieurs ou de tous ces effets: en un mot, elle n'est que le Travail de la Nature, que, suivant Hypocrate, on ne peut connoître que par des changemens, qui, dans la Maladie, paroissent différens des Phénomènes qui accompagnent la Santé.

Gallien fut un peu plus heureux, en comparant la *Crise* à un Combat entre la Nature & la Maladie, dans lequel la Nature peut vaincre ou succomber. Mais, au lieu de suivre son idée, il s'abandonna, à son ordinaire, à des distinctions futiles, & s'épuisa pour nous apprendre qu'il y a des *Crises* bonnes ou mauvaises, parfaites & imparfaites, des *Crises* assurées & non assurées, des *Crises* sensibles & insensibles, des *Crises* d'expectoration, de sueur, d'hémorragie, &c. &c.

Si, demandant à un Général, ce que c'est qu'une Bataille, il s'avisait de répondre qu'il faut distinguer, entre Victoire & Défaite, qu'il y a des Batailles sur Terrain avantageux & sur Terrain défavantageux, qu'à la suite d'une Bataille on peut conquérir une Ville, ou perdre tel Pays conquis; ce Général pourroit dire des choses très-sçavantes, & même être un très-bon Général; mais certainement il n'auroit pas dit ce qu'est une Bataille plus que Gallien n'a dit ce qu'est la *Crise*.

Faites passer, Lecteur, par le Jargon de l'Ecole, tout le Bavardage de Gallien, joint ^{Suivant} ^{la Société} ^{Royale de} ^{Médecine.} au Bavardage d'Aristote mal interprété; & alors vous aurez peut-être une légère idée des malheurs que le seul mot *Crise* doit avoir coûté à l'Humanité: & , si vous croyez que nous soyons débarrassés de tous ces abus de mots, ouvrez, je vous prie, le Rapport de MM. les Commissaires de la Société Royale de Médecine, page 26; vous y trouverez les mots *Crise*, *Jugement*, *Combat*, à-peu-près employés comme dans Gallien: vous y trouverez même que, dans le sens littéral, *Crise* est synonyme de *Combat*, quoique Gallien, natif de Pergame, où l'on ne parloit que Grec, nous ait assuré qu'il étoit synonyme de *Jugement*. Cependant je laisse cette importante discussion à de plus habiles que moi: je ne sçais pas le Grec.

Concluons: la *Crise*, avons-nous dit, est le Travail de la Nature, pour se dégager des ^{Crises Magnétiques.} embarras ou des obstacles qui la gênent, ou qui la détournent de son vrai cours. MM. les Commissaires pourroient-ils nous dire d'après quelle autorité ils ont décidé que les Effets Magnétiques n'étoient pas des Efforts de la Nature pour reprendre son vrai cours? Ils n'ont suivi aucun Traitement curatif: ils ne se sont pas placés pour sçavoir ce qui en est; ainsi donc, ils ont préjugé, & non examiné la question.

Cependant ils ont adopté l'expression *Crise* ^{Crises de Convulsions.} pour désigner l'état de Convulsions, ou d'assoupissement en quelque sorte léthargique, produits par les procédés du Magnétisme Ani-

mal (1). Peut-on leur demander encore d'après quelle autorité ils ont rayé du nombre des Crises, les *repos profonds*, les accès de Froid, de Chaleur, de Sueurs, les Expectorations faciles & abondantes, les Agitations intérieures & extérieures non convulsives, &c. &c. (2)? N'ont-ils pas encore préjugé la question, au lieu de l'examiner?

Je sçais que, dans le Public, on ne désigne communément, par *Crise Magnétique*, que les grands mouvemens de certains Malades. Mais des Sçavans, des Médecins, des Commissaires, n'étoient-ils pas en droit d'analyser les opinions du Vulgaire?

Cependant leur Rapport ne parle que de Convulsions, comme le Vulgaire : on dirait que nous ne sommes que des Convulsionnaires. Peut-être devons-nous nous attendre que des Personnages aussi graves, loin d'accréditer ou de confirmer cette opinion dans le Public, auroient cherché à la détruire; & certainement ils s'en seroient fait un plaisir & un devoir, s'ils avoient suivi avec attention les Traitemens de M. d'Ésson. En comparant le nombre des Malades à Convulsions à celui des Malades qui n'en ont pas, la première espèce est très-rare. Seulement la nature de leurs maux les met plus & plus long-tems en évidence. Comme ces maux tiennent à des principes anciens, invétérés, compliqués, quelquefois même héréditaires, leurs causes exigent, pour

(1) Rapport de l'Académie, pag. 7.

(2) *Ibid*; pag. 5 & 6.

être déracinées, de longs efforts; & conséquemment les Malades ne peuvent être guéris, s'ils peuvent l'être, qu'après beaucoup de tems : & c'est ainsi que, les mêmes personnes reparoissant toujours, on croit, au premier aspect, que le nombre en est très-considérable.

Mais ces Convulsions elles-mêmes, pourquoi ne sont-elles pas des Crises? J'ai long-tems douté de leurs bons effets; mais enfin j'ai vu des Guérisons procurées par ce moyen, & ne me rappelle pas en avoir vu des Effets fâcheux. Cependant la longueur de ces Maladies auroit été, il faut en convenir, un grand inconvénient, si, dans l'Examen du Magnétisme Animal, on n'avoit voulu admettre en preuve que des Guérisons achevées. En quoi M. d'Esion me paroît avoir raisonné sagement, lorsqu'il a insisté sur la nécessité de s'attacher *presqu'exclusivement* à l'Examen des Traitemens curatifs. En effet, si le Malade qui arrive aux Traitemens du Magnétisme Animal, avec plusieurs causes graves de maux, a le bonheur d'en voir successivement disparoître plusieurs, il devient de présomption bien forte, que les mouvemens violens, qu'on lui a procurés, lui ont été avantageux. Vous sçavez, Monsieur, que c'est en rassemblant & accumulant les présomptions, que l'on parvient à établir l'existence de certaines Vérités. Vous n'avez pas d'autre certitude que la Terre tourne sur elle-même & autour du Soleil; & cependant vous ne doutez pas, le moins du monde, que la Terre ne tourne sur elle-même & autour du Soleil. Enfin, Monsieur, si le

Malade, exposé à de fortes commotions, au lieu de s'affoiblir, en voyant disparaître ses maux, reprend des forces & de la vie ; si, pour ainsi dire, il se sent régénérer, il y a démonstration complète que ces mêmes mouvemens ne lui ont pas été dangereux.

Rapprochement d'Hypocrate & de M. Mesmer.

J'ai placé quelques idées de M. Mesmer à côté de celles de Descartes & Newton : plaçons-le à présent auprès d'Hypocrate.

Rappelons-nous, à cet effet, qu'Hypocrate a trouvé & décrit la marche des *Crises* dans les Maladies aiguës, & qu'il s'est arrêté là. Dans ces Maladies, dit-il, la Nature seule guérit. Elle a de la force ; elle fait elle-même la plus grande partie de l'ouvrage : il n'y a qu'à l'aider. Mais, dans les Maladies Chroniques, ce grand Homme ne vit que les bornes de son Art. En effet, les retours périodiques y sont trop variés & trop incertains pour être saisis, trop longs & trop compliqués pour être étudiés, trop foibles pour être aperçus. Tandis que la Nature ne fait que des efforts insuffisans pour retourner à la Vie, elle ajoute, chaque jour, un autre pas à ceux qu'elle a déjà faits vers la Mort. Toujours trainans, toujours languissans, nous nous voyons mourir, sans sçavoir comment nous mourons. Aussi, dans ces cas malheureux & trop fréquens, Hypocrate défendoit-il expressément les Remèdes, & ne prescrivoit-il que Régime, Exercice, Bains, Frictions & Patience. Depuis sa mort, rien n'a été ajouté à la Médecine.

Arrive enfin M. Mesmer : a-t-il découvert un Agent qui, renforçant la Nature, accélère

& redouble ses efforts ? C'est la question : car, si les efforts de la Nature renforcée sont accélérés, elle ne peut, suivant l'impulsion première qu'elle a reçue, faire autre chose que retourner vers la Vie; c'est-à-dire, car il faut se bien entendre, qu'elle doit nécessairement reprendre la marche progressive par laquelle, dès le moment de notre Naissance, elle nous mène progressivement de la Vie à la Mort; marche qui seule constitue la Vie & la Santé. Ainsi donc, si M. Mesmer n'est pas dans l'erreur, il aura porté le Systême des *Crises* dans le champ des Maladies Chroniques; ce dont Hypocrate avoit désespéré : alors il seroit le vrai, le seul Successeur de ce grand Homme; &, par la suite, on compteroit, en Médecine, HYPOCRATE, M. MESMER; &, dans l'immense intervalle de vingt-deux Siècles, qui sépara leur existence, RIEN.

Le Magnétisme Animal est, à présent, en beaucoup de mains; & l'on compte au nombre de ceux qui l'administrent, des Personnes très éclairées. Aucune d'elles ne doute de la nécessité des *Crises*; mais il y a deux voix sur celles qui déterminent les Convulsions. On les craint; on juge possible & essentiel de les détourner. D'un autre côté, ce qui effraie le plus, n'est pas toujours, comme on sçait, le plus dangereux. M. Mesmer croit ces *Crises* nécessaires; & sa voix est ici du plus grand poids. Cependant, c'est à l'Expérience à décider : mais elle n'y parviendra, avec sagesse, qu'en des tems moins agités. Puisse-t-on porter, dans cette discussion, plutôt l'amour du Vrai, que le desir de briller par l'Esprit!

Attendre
l'Expérience,
sur les *Crises*
& Convul-
sions.

Ce qu'est
le Magné-
tisme, sui-
vant le Rap-
port.

Les espérances flatteuses que nous avons conçues de M. Mesmer, MM. les Commissaires les détruisent en trois mots : ATTOUchement, IMITATION, IMAGINATION. Le dernier, surtout, leur est extrêmement cher : C'est, disent-ils (1), l'Imagination que l'on observe les jours de Bataille, ainsi que les Tambours, le Canon & la Mousqueterie. C'est elle qui encourage le Soldat à charger ; c'est elle qui le détermine à fuir ; c'est elle qui fait naître les Révoltes ; c'est elle qui enfanta les Trembleurs des Cévennes ; c'est elle qui commanda tous les prodiges de l'Art Militaire, sous les noms d'Alexandre, du Roi de Prusse & du Prince Henri (2). MM. les Commissaires auroient pu épargner tout ce bruit à Gens dont ils croient la tête un peu fêlée.

Suivant M.
Mesmer.

Permettez-moi, Monsieur, de vous détromper. Mes connoissances en Magnétisme Animal, ne sont pas des plus étendues ; mais j'en fais assez pour vous assurer qu'il n'est ni Bataille, ni Tambour, ni Canon, ni Trembleur des Cevennes, ni Soldat, ni un Alexandre, ni tout autre Héros de ce Siècle. Il est possible que M. Mesmer se trompe ; mais, enfin, il s'éloigne moins de la vraisemblance, quand il dit que le Magnétisme Animal est la propriété que l'Homme a d'être soumis à l'Influence des Corps célestes. C'est par l'intermédiaire d'un Fluide universellement répandu, que cette action se transmet d'un Corps à un autre, ainsi que j'en ai suffisamment démontré la possibilité & même la né-

(1) Rapport de l'Académie, pag. 53 & 54.

(2) Exposé à l'Académie, pag. 13.

cessité dans ma première Partie, en m'aidassent de Descartes, de Newton & de M. Mesmer.

Mais, comment ce Fluide peut-il agir dans ce que vous désignez par le mot **ATTOUCHEMENT**? J'aime cette cause, Monsieur. Purement Physique, elle est plus à ma portée que les hautes spéculations de votre brillante Imagination. Je me plais à aller terre à terre; & vous ne trouverez pas mauvais, sans doute, que je vous ramène un moment à cette humble allure.

Suivant MM. les Commissaires (1), « l'At-
 » touchement Magnétique se porte aux Hypo-
 » condres, au creux de l'estomach, & sur le
 » Colon, intestin immédiatement placé sous
 » les Tégumens, très-sensible & très-irritable.
 » Le mouvement seul répété sur ces parties,
 » sans autre Agent, excite l'action musculaire
 » du Colon, & alors il se gonfle plus ou moins,
 » & prend quelquefois un volume considéra-
 » ble. Alors il communique au Diaphragme
 » une telle irritation, que cet Organe entre
 » plus ou moins en convulsion. Il en est de
 » même de l'Estomach: les Mains, les Doigts,
 » pressant, plus ou moins, ces différentes ré-
 » gions, il en résulte les accidens nerveux
 » dont on vient de parler. Enfin, la pratique
 » du Magnétisme Animal n'est pas autre chose
 » que cette manœuvre; & cette manœuvre,
 » la Nature semble l'indiquer comme par instinct
 » aux Hypochondriaques ».

Il n'est pas douteux, Monsieur, que l'ex-
 cessive irritabilité d'Organes sensibles ne puisse

ATTOUCHE-
MENT.

Sa défini-
tion, suivant
le Rapport.

Première
Expérience ac-
cordée.

(1) Rapport de l'Accadémie, pag. 48, 49 & 50.

produire les effets que vous dépeignez ; & même, ces accidens ne sont pas particuliers au seul Estomach, au seul Colon. Un Panaris au bout du doigt peut les occasionner. Ainsi donc, j'accorde, sans peine, qu'un des Commissaires ait vu (1) une femme dont le Diaphragme & le Colon étoient si sensibles, que le plus léger attouchement sur ces Parties, la simple commotion de l'air, un bruit imprévu, la faisoient tomber en convulsion. Je serois même étonné que, parmi MM. les Commissaires, il en fût un seul qui n'eût pas été quelquefois témoin de Phénomènes malheureusement aussi communs.

Seconde. J'accorde encore, mais uniquement pour abréger, que ce qu'éprouva la Femme Magnétisée chez M. Jumelin (2), étoit du à de pareilles causes. Je dis, pour abréger, car il me seroit aisé de prouver, d'après votre récit même, que cela n'est, ni n'a du être.

Aveu contradictoire des Commissaires, Mais, que conclure de ces cas particuliers ? Vous leur opposez vous-même une règle générale qui détruit tous vos raisonnemens. *La Nature, dites-vous, semble indiquer cette manœuvre comme par instinct aux Hypochondriaques.* Si la Nature, dans sa simplicité, ordonne cette manœuvre, cette manœuvre ne peut être réputée dangereuse. Et, quoiqu'il en soit, il ne doit pas manquer, dans Paris, de gens qui l'ayent exécutée. Qu'on leur demande s'ils sont tombés, pour cela, en convulsion ?

Les Commissaires condamnés par l'Usage. Par les conseils du Médecin, par goût de propreté, uniquement par satisfaction, Paris

(1) Rapport de l'Académie, pag. 49.

(2) *Ibid*, pag. 3, 28, 29, 30 & 50.

est également rempli de personnes qui se font, chaque jour, brosse, ou frotter avec des étoffes de laine. Tombent-elles en convulsion ?

Dans les Maladies Chroniques, où le sage Hypocrate, ne connoissant aucun Remède, prescrivait les frictions, dira-t-on qu'il prescrivait des convulsions ? Par Hypocrate.

Les Médecins suivent encore la même Méthode. En ordonnant des frictions, ont-ils pour coutume de prescrire le soin de s'épargner l'Estomach & le Colon ; ou bien, prescrivent-ils des Convulsions ? Par toute la Médecine.

Ce seroit abuser de la patience du Lecteur, même de celles de MM. les Commissaires, que de réfuter plus longuement une proposition qui ne laisse à l'Esprit d'autre impression que l'étonnement de l'avoir lue dans un Ouvrage tel que leur Rapport.

Aussi, Monsieur, pour donner quelque valeur à cette proposition vraiment extraordinaire, il a fallu dénaturer les Faits. Où MM. les Commissaires ont-ils vu qu'on procédât au Magnétisme Animal par des *pressions plus ou moins fortes, par des compressions fortes & continuées, en comprimant l'Estomach* ? Rien de plus léger & de plus doux que les Attouchemens Magnétiques ; à moins, cependant, de quelques exceptions, qui rentrent dans l'ordre des frictions usitées dans la Médecine ordinaire. L'Exemple d'un de vos Collègues prouvera, Monsieur, combien cette Thèse étoit difficile à soutenir. Vices de leur définition.

« Aucun des Commissaires, est-il dit (1), n'a Expérience relative.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 17 & 18.

» rien senti, mais l'un d'eux a éprouvé une
 » légère douleur au creux de l'Estomac, à la
 » suite de la *forte pression* qu'on y avoit exer-
 » cée. Cette douleur a subsisté tout le jour &
 » le lendemain, & elle a été accompagnée d'un
 » sentiment de *fatigue & de malaise*. Certaine-
 ment, une douleur qui procure pendant deux
 jours un sentiment de *fatigue & de malaise*, ou
 n'est pas légère; ou, si elle est *légère*, n'a pas
 été occasionnée par une *pression forte*. Dans la
 vérité du fait, ce Commissaire, quoique lé-
 gèrement touché, comme le reste du Monde,
 a éprouvé un dérangement marqué. Il a de-
 mandé grâce au même moment, a répété cette
 prière, même quand on n'a plus fait que lui
 présenter le Doigt de loin; & M. d'Esion,
 toujours honnête, s'est arrêté.

Incrédulité en Magné- J'ai connu, Monsieur, beaucoup d'Incré-
 tisme. dules en Magnétisme Animal.

Première Les uns y arrivant sans y croire, & n'y sen-
 Classe, tant rien, s'en retournoient sans y croire;
 c'est dans l'Ordre. Dans cette Classe, on peut
 ranger la Dame que vous citez, page 22; &
 qui, suivant votre observation, s'est mise aux
 Traitemens avec une grande incréduité, &
 n'y a rien senti.

Deuxième. J'en ai vu qui éprouvoient des effets sen-
 sibles, les avouoient, & néanmoins se reti-
 roient en disant: Il faut voir. C'est dans cette
 irrésolution que j'ai passé dix-huit mois de
 ma vie; mais il faut observer que je n'étois
 chargé d'aucun examen, & que l'on ne m'a-
 voit confié aucun Principe Magnétique.

Troisième. J'en ai vu d'autres, faire tous leurs efforts
 pour cacher ce qu'ils sentoient, & qui, forcés

par la douleur à des aveux positifs, ne s'en retiroient pas moins, dans la résolution de maintenir à tout jamais qu'ils n'avoient rien éprouvé. Sur cet article, Monsieur, point d'application.

J'en ai vu enfin, qui, ne pouvant se refuser à l'évidence des faits, en cherchoient des causes hors du prétendu Magnétisme Animal, & qui, doués du jugement le plus sain, se contentoient néanmoins des raisons les plus frivoles, pourvu qu'elles ne fussent pas prises dans un ordre de choses qui leur fût inconnu jusqu'alors. Vous me permettrez, Monsieur, de vous placer dans cette Classe avec MM. les Commissaires; ce que je ne ferai cependant pas, sans ajouter l'Exemple à la Proposition: Exemple que je prendrai soigneusement & uniquement dans le Rapport même.

Quatrième.

PREMIER EXEMPLE. (1) M. M***. à une tumeur froide sur toute l'articulation du Genou qui lui occasionne des douleurs à la Rotule. On proméne devant le Genou malade un Doigt Magnétique, & alors le Malade *croit* sentir une légère chaleur à l'endroit de ses douleurs habituelles.—Voilà le fait: voici l'explication qu'en donnent MM. les Commissaires. « La chaleur que M. M***. a senti » à la Rotule, est un effet léger & *fugitif*. On » peut *soupponner* qu'il vient de trop d'atten- » tion à s'observer ». — A présent, ôtons l'explication & le *souppon*; il restera en fait, que M. M***. a senti sans qu'on le touchât. Car

Première
expérience.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 21 & 24.

croire sentit un mouvement *fugitif*, c'est sentir.

Deuxième.

SECOND EXEMPLE. (1) Madame de V***. a été plusieurs fois sur le point de *s'endormir* pendant qu'on la Magnétisoit. Magnétisée pendant une heure dix-neuf minutes, sans interruption, & le plus souvent, par l'application des mains, elle a éprouvé *seulement de l'agitation & du malaise*. — Voilà le fait : voici l'explication qu'en donnent MM. les Commissaires. « » L'assoupissement éprouvé par Madame de » V***. vient, *sans doute*, de la constance & » de l'ennui de la même situation. Si elle a eu » quelques mouvemens *vaporeux*, on fait que le » propre des affections de Nerfs est de tenir » beaucoup à l'attention qu'on y fait ; il suffit » d'y penser, ou d'en entendre parler pour les » faire renaître. On peut juger de ce qui doit » arriver à une Femme dont les Nerfs sont très- » mobiles, & qui, Magnétisée pendant une » heure dix-neuf minutes, n'a pendant ce tems » d'autre pensée que celle des maux qui lui » sont habituels ». — A présent, ôtons l'explication & le *sans doute*, il restera en fait que Madame de V***. s'est assoupie, a eu des agitations, des malaises, des mouvemens vaporeux : ce qui s'appelle sentir, & même d'une manière assez variée.

Troisième.

TROISIÈME EXEMPLE. (2) François Grenet, a les yeux malades, particulièrement l'œil droit. Quand on a Magnétisé l'œil gauche, en agi-

(1) Rapport de l'Académie, pag. 8, 21, 24 & 25.

(2) *Ibid*, pag. 19, 20 & 25.

tant le pouce de près, & assez long-tems, il a éprouvé de la douleur dans le Globe de l'œil, & l'œil a larmoyé. Quand on a Magnétisé l'œil droit, il a senti la même douleur à l'œil gauche. — Voilà le fait : voici l'explication qu'en donnent MM. les Commissaires. « *Sans doute*, François Grenet a éprouvé de la douleur à l'œil, & un larmoïement, parce que l'on a approché le pouce trop près de l'œil ». — A présent, ôtons l'explication & le *sans doute*, il restera en fait, que Grenet a éprouvé à la simple approche du doigt, & sans qu'on le touchât, de la douleur dans le Globe de l'œil, & que son œil a larmoyé ; ce qui s'appelle sentir.

QUATRIÈME EXEMPLE. (1). La Femme Charpentier, a deux Descentes & le ventre d'une susceptibilité si grande, qu'elle ne peut supporter les cordons de la ceinture de ses jupes. La pression des Doigts lui a été douloureuse. *En dirigeant* le Doigt sur la Descente, elle s'est plainte de douleur de Tête. Le Doigt étant placé devant le Visage, elle a dit qu'elle perdoit la respiration. Au mouvement réitéré du Doigt du *haut en bas*, elle avoit des mouvemens précipités de la Tête & des Epaules, comme on en a d'une surprise mêlée de frayeur, & semblables à ceux d'une personne à qui l'on jetteroit quelques gouttes d'eau froide sur le Visage. *Il a semblé* qu'elle éprouvoit les mêmes mouvemens, ayant les yeux fermés. On lui a porté les Doigts sous le nez, en lui faisant fermer les yeux ; elle a dit qu'elle se

Quatrième.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 20, 21, 25 & 26.

trouveroit mal, si on continuoit.—Voilà le fait: voici l'explication qu'en donnent MM. les Commissaires ». La Femme Charpentier s'est
 » plainte qu'en touchant à l'*Estomach*, la pres-
 » sion répondoit à sa Descente, & cette pres-
 » sion *peut* avoir produit une partie des effets
 » que la Femme a éprouvé; mais les Commis-
 » saires ont *souçonné* que ces effets avoient été
 » augmentés par des circonstances morales. Qu'on
 » se représente la position d'une Personne du Peu-
 » ple; *par conséquent ignorante*, attaquée d'une
 » Maladie, & désirant de guérir, amenée avec
 » appareil devant une grande Assemblée, com-
 » posée en partie de Médecins, où on lui ad-
 » ministre un Traitement tout-à-fait nouveau
 » pour elle, & dont elle se persuade d'avance
 » qu'elle va éprouver des prodiges. Ajoutons que
 » *sa complaisance est payée*, & qu'elle croit nous
 » satisfaire davantage, en disant qu'elle éprouve
 » des effets, & nous aurons des Causes Naturel-
 » les pour expliquer ces effets. Nous aurons *du*
 » *moins* des raisons légitimes *de douter* que leur
 » vraie cause soit le Magnétisme ». — A présent,
 ôtons l'explication, les *il a semblé*, les *on a*
souçonné, *la complaisance payée*, il restera que
 la Femme Charpentier a senti l'impossible à la
 simple direction du Doigt, quand le Doigt a
 passé de haut en bas sans la toucher, quand
 on le lui a placé sous le nez, les yeux
 fermés.

Cinquième. CINQUIÈME EXEMPLE. (1) Joseph Ennuié,
 a senti des effets du même genre que la Fem-
 me Charpentier, mais beaucoup moins mar-

(1) Rapport de l'Académie, pag. 21 & 25.

qués. A la suite de cette Expérience, MM. les Commissaires ne donnent aucune explication; mais, Joseph Ennuié a senti des effets marqués du même genre que la Femme Charpentier, & l'on peut éprouver beaucoup, sans éprouver autant qu'elle.

MM. les Commissaires paroissent fort étonnés (1) que les personnes choisies dans la classe *ignorante* du Peuple, conséquemment hors d'état d'inventer ce qui tient à la Science, soient les seuls qui ayent senti quelque chose, tandis que *ceux d'une classe plus élevée & doués de plus de lumières, n'ont rien éprouvé*. Pour lever cette difficulté, ces Messieurs jugent à propos de recourir à l'Imagination. (2) Nous les suivrons bientôt. Il suffit pour le moment d'observer qu'il n'est pas exact de dire que la classe élevée n'a rien senti, puisque le mouvement *fugitif* de M. M***. les Assoupissemens, les Agitations, les mal-aïses de Madame de V***. prouvent le contraire.

En rapportant, Monsieur, les effets de la simple approche ou de la simple direction du Doigt, vous venez de prouver vous-même que l'Attouchement n'est pas nécessaire dans le Magnétisme Animal. En effet, c'est un secours, même un secours utile, mais ce n'est pas le fonds de la Science.

On fait que l'Aiguille aimantée tourne vers le Pôle sans aucune espèce de contact. On fait que lorsqu'un Aimant n'est pas doué d'une action assez forte pour affecter sensiblement une

Suite de
l'Attouchement.

Comment
opère le Magnétisme.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 25.

(2) *Ibid*, pag. 27.

aiguille placée, par exemple, à un pouce de distance, il peut cependant l'enlever si on place entre deux une seconde aiguille, qui, lui servant de conducteur, facilite la communication. On fait que, lorsque l'on touche une barre de fer avec un Aimant vigoureux, la communication entre ces deux Corps est telle qu'il y a adhérence, & qu'il s'enlèvent réciproquement. On fait que le jeu de ces Phénomènes est encore plus actif entre deux pièces aimantées. On fait, enfin, que l'Électricité offre des effets analogues, & se communique, au moyen de conducteurs, à des distances très-considérables; & sans conducteur, à des distances remarquables.

Il en est de même, Monsieur, dans le Magnétisme Animal. Il opère par le contact immédiat, à l'aide de conducteurs, sans intermédiaire; & il y a de plus, l'action incommensurable de la volonté de l'Être pensant.

Simplicité de
cette Cause.

Il sembleroit au premier aspect, que, pour des Personnes accoutumées aux Phénomènes Électriques, Magnétiques, Chymiques, &c. il n'y a qu'un pas à faire pour en conclure que, d'homme à homme, il doit exister des affinités semblables ou analogues. Point : ce sont ces mêmes Personnes qui ont l'éloignement le plus décidé pour une conséquence aussi raisonnable. Qu'une Pierre brute, qu'un morceau de Verre frotté, de la Résine, des Métaux, des Liqueurs jouissent de ces propriétés, c'est dans l'ordre; mais que l'Homme, Corps organique & organisé, Corps vivant, Corps agissant, & conséquemment Corps le plus susceptible qui existe; que l'Homme, dis-je, jouisse

de facultés pareilles, cela paroît hors de vraisemblance aux Sçavans. C'est un étrange paradoxe que celui de M. Thourer dans ses *Doutes & Recherches sur le Magnétisme Animal*. Il prétend que ce que nous sentons nous-mêmes, & en nous-mêmes, est, de toutes les démonstrations, la moins concluante. (1) Suivant lui, il vaut mieux s'en rapporter à un morceau de Métal qu'à notre propre sentiment, qu'à notre perception immédiate. Que répondre à de pareilles assertions, quand on voit MM. les Commissaires prétendre que, pour juger de la bonté d'un Remède curatif, il faut avant tout rejeter l'examen de ses effets curatifs ? Le besoin de raisonner peut encore se faire sentir, mais la force manque.

Ce n'est pas que le Magnétisme Animal Ses difficultés. n'offre des difficultés très-raisonnables à l'Esprit. Une des premières est son inaction apparente sur les Personnes en fanté. Voici, à-peu-près, la raison que M. Mesmer donne de ce Phénomène. (2)

Lorsque notre Corps est en parfaite harmonie dans toutes ses Parties, il est nécessairement en ~~de~~ harmonie avec la cause uniforme & générale qui entretient sa Vie ; ainsi, il doit être insensible au Magnétisme animal, s'il est vrai que le Magnétisme Animal ne soit lui-même que la direction de cette cause. Une action uniforme & générale, dit M. Mesmer, ajoutée à un Corps en harmonie avec elle, ne

(1) Recherche des doutes sur le Magnétisme Animal, pag. 235, 36, 237, 238, 239 & 240.

(2) Cahiers de M. Mesmer.

doit y causer aucune variation ; du moins , ce me semble , aucune variation sensible. Quelques Lecteurs pouvant trouver cette explication abstraite , je les prie de se rappeler que , lorsque , à la campagne , par un tems pur & serein , on sort , vers le soir , d'un Appartement bien aéré & bien ouvert , pour se promener au dehors , on sent néanmoins à l'air libre , une certaine expansion dans les organes , presque insensible , mais qui a un attrait plus ou moins marqué. C'est un aperçu de ce que peut sentir quelquefois une Personne qui , se portant bien , se fait Magnétiser. Les Nuances qu'observe la Nature sont si délicates , que lorsque l'on veut en raisonner , on ne sauroit y apporter une attention trop délicate.

Quant aux Malades qui ne sentent rien , il faut considérer que le Magnétisme Animal ne peut agir sensiblement que sur leurs Parties , en dés-harmonie. Ces Parties sont souvent tellement inactives , qu'on ne parvient quelquefois à les énouvoir qu'après des travaux opiniâtres. D'autres fois , elles peuvent être cachées sous d'autres Parties , qui , par leur activité , détournent , dans les premiers momens , le Fluide ajouté , en l'entraînant dans des courans déjà établis. Elles peuvent exister aussi dans des lieux insensibles , tels , par exemple , que les Organes du Mézentère , qui sont insensibles en comparaison de l'Estomach & du *Colon* , dont il a été tant parlé. Enfin , il peut y avoir de l'inadvertence , de la négligence , ou de la mal-adresse dans le Magnétiseur.

Si MM. les Commissaires se fussent prêtés à ces observations , ou à d'autres semblables ,

il est possible qu'ils eussent cité moins de Personnes qui n'ont rien senti, ou sur lesquelles il y a deux voix.

C'est encore, faute d'observations assez suivies, que MM. les Commissaires ont rejeté le Magnétisme Animal, comme indicateur de l'espèce & du siège du mal. (1) Il n'est pas exact de dire que l'action du Fluide doit y porter *inmanquablement* de la douleur. Cela arrive quelquefois; mais, généralement, le Magnétiseur juge mieux, à cet égard, d'après ses propres sensations: ce qui demande des connoissances, des dispositions & une habitude de Pratique que MM. les Commissaires ne me paroissent pas s'être assez constamment occupés d'acquérir. Et, encore, si ce Moyen, absolument ignoré jusqu'à ce jour, n'étoit pas inmanquable; s'il étoit sujet, comme toutes nos autres connoissances à quelques incertitudes, il seroit néanmoins infiniment précieux. Au surplus, il faut attendre que les Expériences, qui se multiplient, ayent prononcé définitivement sur l'étendue & les bornes d'indications aussi intéressantes pour l'humanité.

Ne pourroit-on pas aussi, sans amertume, reprocher à MM. les Commissaires, de s'être occupés, moins d'étudier la Nature, que de la trouver en contradiction; moins de suivre sa marche & ses vues, que de lui donner des loix? Lorsqu'ils ont magnétisé une Ouvrière, à travers un double châlis de papier (1), s'étoient-ils assez appliqués d'avance à ces sortes d'Expé-

(1) Rapport de l'Académie, pag. 23.

(2) *Ibid*, pag. 45, 46, 47 & 48.

riences ? S'y étoient-ils assez disposés ? Sans doute le Fluide traverse & pénètre tous les Corps. Un double papier ne peut arrêter sa marche ; mais encore , faut-il le diriger avec sagacité , avec précaution , & que le Magnétiseur possède les dispositions nécessaires à cet effet , soit qu'il les doive plus particulièrement à la Nature , soit qu'il les ait perfectionnées par une Etude suivie ; & , ce qui est encore plus essentiel , il faut qu'il y ait en lui une volonté déterminée de tirer de son Art le fruit qu'on peut en recueillir. Toutes ces conditions se trouvoient-elles réunies chez MM. les Commissaires ? On le demande. Quant à moi , je leur accorderai plus qu'ils ne désirent. Non-seulement , leur dirai-je , le Fluide agit à travers les Corps intermédiaires , mais même l'interposition d'un Corps intermédiaire favorise & augmente son action. Cependant qu'on y prenne bien garde ; c'est ici une règle dont il faut connoître les applications. La sagacité de l'Art n'est pas sa mal-adresse ou son ignorance. Un fait bien connu peut être cité en exemple. Lorsque le Soleil darde ses Rayons brulans , il nous échauffe & nous brûle vivement , sans altérer d'ailleurs notre Santé : mais , s'il s'interpose entre lui & nous un nuage , quelquefois léger , quelquefois assez épais , ses Rayons , rassemblés en un seul foyer , nous occasionnent ce que l'on appelle un Coup-de-Soleil , & quelquefois la Mort. Ne seroit-ce pas évidemment mal conclure , si l'on en prétendoit que l'action du Soleil n'est jamais tempérée par les nuages qui le font pâlir , l'obscurcissent , le dérobent à nos yeux , &

même à tous nos sens? Quoi qu'il en soit, je conclus de l'Expérience citée, tout au contraire de MM. les Commissaires. Ils n'y ont vu que de l'Imagination : moi, j'y vois une Crise, préparée de loin, à travers un double chassis de papier, pendant une demi-heure, & déterminée, en trois minutes, par la seule approche du Magnétiseur à un pied & demi de distance.

La question des Pôles me mèneroit trop loin. Les Physiciens agissent en Physique, comme Gallien en Médecine: il peignoit la Crise, & ne la définissoit pas : de même les Physiciens montrent les Pôles de l'Aimant, & ne disent pas ce qu'est un Pôle d'Aimant. Peut-être, lorsque l'on sera d'accord sur les mots, le principe de l'Action sera-t-il moins obscur, & la manière de le diriger uniforme. Il faut attendre.

Pôles:

M. Mesmer avance, dans une de ses Propositions (1), que certains Corps ont une propriété si opposée au Magnétisme Animal, que leur présence détruit tous ses effets dans les autres Corps. Je conviens naturellement que je ne conçois rien à cette Proposition; &, si je n'étois pas accoutumé à respecter les idées que M. Mesmer présente aussi affirmativement que celle-ci, je la rejetterois, sans difficulté, comme contradictoire à ses autres Principes. Mais, en fait de Science, M. Mesmer n'est pas un homme qu'il faille condamner avant de bien l'entendre. Quoi qu'il en soit, on a

Verru op^a
posée.

(1) Mémoire sur la Découverte du Magnétisme Animal, pag. 78 & 79.

voulu, dans quelques Ecrits, présenter cette Proposition comme une ressource qu'il se conservoit pour cacher son ignorance en certains cas, ou comme une ruse grossière pour faire valoir un Systême qui n'existoit pas. Rien de tout cela. M. Mesmer convient, & a déclaré plusieurs fois, n'avoir trouvé dans sa vie que trois occasions d'étudier cette partie de ses connoissances. Autant que je puis me le rappeler, c'est seulement dans une Femme, un Cheval & un Chien, qu'il a rencontré cette Vertu extraordinaire : jamais en France.

IMITATION. Lorsqu'on lit le Résumé énergique de MM. les Commissaires, ATTOUchement, IMITATION, IMAGINATION, on s'attend à trouver sur la seconde, quelques détails Physiques, tout au moins sa définition. Cependant, ce qu'on en dit, se réduit à la peindre (1) comme « une action machinale, qui nous » porte, malgré nous; à répéter ce qui frappe » nos sens, & dont la Nature semble nous » faire une loi. » Dans tout le reste, les opérations sont tellement entre-mêlées avec celles de l'Imagination, qu'il est difficile, sinon impossible, de les distinguer. Trouvez bon, Monsieur, que, venant après vous, je sépare ce qui doit être séparé.

En Méta-
physique.

L'Imitation, lorsqu'elle n'est qu'un jeu, ou un effort de l'esprit, est un Être Métaphysique, dont il ne peut être question ici. J'éloignerai sans cesse, avec soin, toute idée que vous ayez pu vouloir blesser aucun de nous. L'Imitation machinale, au contraire, celle

(1) Rapport de l'Académie, pag. 64.

dont la Nature nous a vraiment fait une Loi, est purement Physique; ce qui la distingue essentiellement de l'Imagination, substance intellectuelle.

L'Imitation est à l'homme ce que le Ton est aux instrumens; & nos nerfs sont, on en convient généralement, les cordes de l'espèce d'instrument que nous appellons notre Corps. En Physique.

Lorsqu'un Violon, posé sur une table, est monté à l'unisson de celui qu'on tient dans la main, si l'on fait vibrer une des cordes de celui-ci, la corde correspondante du Violon posé sur la table, répétera le même son; & elle se taira, si le *Ton* n'est pas le même. Cela vient de ce que la corde vibrée modifie, au même *Ton* qu'elle, le Fluide qui l'environne, & de ce que cette modification *Tonique* du Fluide ne peut se communiquer qu'à un Corps également *Tonique*, ou au même *Ton*.

Il en est de même dans l'Homme. Si les nerfs de deux individus se trouvent au même *Ton*, dès que l'un agit, l'autre doit nécessairement répéter le même geste; & il le feroit avec la ressemblance la plus exacte, si la conformation des organes plus grossiers, qui couvrent les nerfs, le permettoit.

Delà vient que chez les Peuples qui vivent en société, l'Influence du Climat, les mêmes institutions, les mêmes habitudes, les mêmes goûts propagés par l'exemple, montant insensiblement tout le monde à un *Ton* uniforme, chaque Nation a son visage particulier, aux yeux de l'Observateur, comme la Nature en donne un particulier à chaque individu. C'est par l'Imitation que l'on se familiarise avec les

usages, que les langues se transmettent aux enfans, que la prononciation, modification si déliée & si compliquée, devient uniforme; en un mot, c'est par l'Imitation, par la communication du *Ton*, que se propagent, se conservent, se polissent, parmi les Hommes; toutes les modifications habituelles & purement physiques. Dès que l'Esprit s'en mêle, c'est une opération différente.

Si, dans un Orchestre nombreux & parfaitement d'accord, il se trouve deux instrumens montés à un même *Ton*, & en même tems, plus haut que celui du reste de l'Orchestre, ces deux instrumens s'accorderont & correspondront exclusivement entr'eux, de manière qu'une oreille délicate & exercée pourra suivre leurs modulations, indépendamment des sons nombreux & plus forts, sous lesquels ils sembleroient devoir être étouffés, & avec lesquels il est néanmoins impossible qu'ils se confondent.

Dans les
Traitemens
Magnétiques.

De même, Monsieur, vous avez remarqué, dans les Traitemens publics du Magnétisme Animal (1), qu'il s'établit quelquefois des sympathies entre des Malades, qui se cherchent exclusivement, & qui, en se précipitant l'un vers l'autre, se sourient, se parlent avec affection, & adoucissent mutuellement leurs Crises. Si vous aviez porté à leurs actions une attention plus suivie, vous vous seriez bientôt aperçu que, n'existant alors exclusivement que pour eux, ils s'entendent merveilleusement entr'eux, pendant qu'indifférens à tout le reste, ils ne voient & n'entendent

(1) Rapport de l'Académie, pag. 7.

rien de ce qui se passe à l'entour, à moins qu'on ne les contrarie directement, ou que, soit par la parole, soit par le geste, on ne fixe, avec l'intelligence du moment, leur attention sur des objets qui les concernent uniquement. En un mot, ils font un Monde à part. Ils sont seuls dans leur Univers; & il ne faut pas croire qu'ils en aient moins d'intelligence: ils portent au plus haut degré celles dont ils ont besoin.

Tout cela, Monsieur, est ainsi, parce qu'ils sont seuls au même *Ton*, & que ce *Ton* ne peut se mêler avec aucun autre.

Mais ce n'est pas tout: deux Malades peuvent bien différer de *Ton* avec tout ce qui les environne, & conséquemment se convenir réciproquement & exclusivement. Mais il arrive souvent qu'ils ne jouissent pas d'une même somme de Mouvement: alors ils doivent s'approcher pour se mettre en équilibre, & le Malade, le moins chargé, reçoit de l'autre le surplus de son Mouvement. Cet effet s'opère quelquefois à des distances considérables, comme on en a des exemples sensibles dans l'Electricité, quelquefois assez doucement, quelquefois par explosion, telle que l'un des Malades, ou tous les deux, tombent à la renverse dans le fauteuil qu'on leur présente, ou les bras qu'on leur tend pour les recevoir.

Si, dans ces momens, un instrument se fait entendre, qu'il joue des airs variés ou trop prompts, qu'il passe rapidement d'un *Ton* à un autre, qu'il soit discord, le Malade, qui se trouve en dissonance, est inquieté, tourmenté, fatigué: souvent il se met en fureur, jusqu'à ce que, par des modulations plus douces, il

se sente agréablement affecté ; & alors il s'apaise. Cependant, comme vous l'avez fort bien observé, ces accidens sont variés. Tel Malade tombe en crise, parce que l'instrument change brusquement de *Ton* : tel autre en sort par la même cause. Ce n'est point là l'étude d'un moment. Quand les Grands Maîtres ne jugeront pas indigne d'eux de s'y appliquer, il est à présumer que nous gagnerons infiniment à les entendre. En attendant, nous bégayons.

Mais à quoi bon tous ces effets ? « Les Maladies de Nerfs, lorsqu'elles sont naturelles, sont le désespoir des Médecins. *Ce n'est pas à l'Art à les produire* », disent MM. les Commissaires (1).

Dangers
des maux de
nerfs.

Cela s'appelle, Monsieur, poser en Principe ce qui est en Question. Je ne veux pas retomber dans une discussion sur les *Crises* ; mais, s'il est vrai que, lorsque la Nature est troublée dans la marche progressive qui constitue la Vie de l'homme ; s'il est vrai qu'alors elle fasse effort pour y revenir, pourquoi les symptômes, que nous appellons Maux de Nerfs, seroient-ils autre chose que les symptômes ou signes de ces efforts ? Jusqu'à présent, disent MM. les Commissaires, la Médecine ne s'est occupée qu'à les calmer, qu'à les arrêter. Qu'en est-il arrivé, de leur propre aveu ? Que toujours ces maux *sont le désespoir des Médecins*.

Quel triste résultat, Monsieur ? Et si les maux de Nerfs n'étoient que des Crises insuffisantes de Maladies Chroniques : si, au lieu

(1) Rapport de l'Académie, pag. 63.

de les calmer, de les arrêter, il falloit les favoriser, les accélérer, même les susciter : quelle question intéressante à traiter devant une Génération énervée !

Comme je ne m'en sens pas la force, j'aime mieux, si MM. les Commissaires le trouvent bon, me mettre, comme eux, à mon aise, en posant en Principe ce qui est en Question. Leur utilité.

Oui, Monsieur; lorsqu'une jeune personne est attraquée de Maux de Nerfs, ou qu'elle en laisse appercevoir les dispositions, il faut se hâter de favoriser ces Crises, avant que le développement de la Puberté ne fasse les ravages dont il n'est que trop souvent accompagné. Lorsque les Maux de Nerfs succèdent à ce développement, il faut encore favoriser ces Crises, & profiter des forces de la Jeunesse pour préserver l'âge mûr de la Foiblesse, la Maladie & la Mort. Si le mal se déclare à cette importante époque de la vie, il faut aussi user des derniers momens de l'ascension de notre Nature, pour qu'elle ne nous accable pas d'infirmités dans sa décroissance. Dans ce dernier tems, les Crises de Nerfs sont rares : la raison en est simple. La Nature ne monte plus vers le Mouvement : elle descend vers le dernier Repos. Alors, ses moyens de nous maintenir en santé, sont analogues aux précédens; & ces moyens, réduits en art, c'est toujours le Magnétisme Animal.

MM. les Commissaires citent un exemple qui vient ici fort à propos (1). Un jour de première Communion à S. Roch, à la rentrée Expérience relative.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 63.

de la Procession dans l'Eglise, une jeune Fille tombe en convulsion, & aussitôt cinquante ou soixante jeunes Personnes, du même âge, éprouvent des accès pareils. MM. les Commissaires pensent que cette Maladie convulsive étoit Epidémique. Mais le mot Epidémie, non défini, est un mot sans signification. Dans la vérité, toutes ces jeunes Filles étoient plus ou moins incommodées : elles avoient toutes, plus ou moins, besoin d'être vivement agitées : occupées d'un Acte très-sérieux, leurs tendres organes étoient montés au même *Ton* : elles subirent la Loi que *la Nature nous a fait de l'Imitation* ; tandis que les nombreux Assistans, n'étant pas au même *Ton*, ne furent aucunement atteints de la prétendue Epidémie. J'ai oui dire, sans pouvoir citer mes Auteurs, que, quelques mois après, il étoit mort misérablement plusieurs de ces jeunes Personnes. Si le fait est vrai, ce fut uniquement parce que l'on ne trouva d'autre remède que de les séparer. Il falloit au contraire profiter de l'indication de la Nature, les réunir, favoriser les *Crises*, en attendant que l'on pût décider s'il est réellement des moyens de les adoucir dans un Traitement suivi, sans contrarier le vœu de la Nature ; ce que je me suis contenté de mettre en question en parlant de ces *Crises*.

IMAGINATION.

MM. les Commissaires ont peint les effets de l'Imagination, & ne l'ont pas définie. Elle est la faculté qu'a notre Ame de percevoir, avec promptitude & vivacité, les objets les plus près & les plus éloignés. C'est une portion de notre Ame ; c'est notre Ame elle-même : car notre Ame, Etre simple, est indivisible.

L'Ame commande impérieusement le Corps; Ame.
 mais, à son tour, elle est dans sa dépendance.
 Prisonnière & exilée, c'est à cette condition
 seule qu'elle peut s'unir un jour à Celui qui la
 créa.

Son action spontanée sur le Corps, a lieu Volonté.
 par une de ses facultés que nous avons nom-
 mée Volonté; & nous ne pouvons pas douter
 que ce ne soit par l'intermédiaire d'organes
 intérieurs, que cette action se transmet au
 dehors. Nous sçavons que les Nerfs sont les
 agents de toutes nos sensations: nous sçavons
 enfin que les Nerfs sont eux-mêmes mis en
 action par le Fluide Nerveux. Je dis Nerveux;
 car, dans ce moment, le nom ne me fait rien.

Donc, l'action de notre Volonté frappe im- Son action
sur le Fluide.
 médiatement le Fluide Nerveux; &, lorsqu'elle
 est frappée elle-même par les objets exté-
 rieurs, elle l'est immédiatement par ce Fluide.
 Comment d'ailleurs cette action & réaction
 s'opèrent-elles? Vous & moi, Monsieur,
 l'ignorons toujours: là sont les bornes de la
 Physique.

Nous connoissons l'extrême facilité avec la-
 quelle l'Ame se transporte, par la Pensée,
 d'une des extrémités de l'Univers à l'autre;
 mais nous ignorons comment cela se fait.

Nous venons de reconnoître que, par l'acte Fluide sou-
mis à la vo-
lonté.
 seul de sa Volonté, l'Ame frappe & chasse
 devant elle le Fluide qui vivifie nos organes.
 A présent, Monsieur, j'ai l'honneur de vous
 demander s'il est raisonnable de penser que
 ce Fluide pénétrant s'arrête précisément au
 bout de nos doigts, sans pouvoir absolument
 aller plus loin; & s'il n'est pas plus naturel

de croire que dans un Milieu, aussi perméable que l'Air, l'action de notre Volonté peut le porter, le diriger, le commander, à une distance, par exemple, de vingt pieds? Mais, avant de me répondre, daignez, je vous prie, réfléchir à la force incommensurable de la Volonté, & à l'excessive activité dont le Fluide Nerveux doit être susceptible, à l'instar de tous les autres Fluides; de la Lumière, par exemple.

Comment.

Aussi, Monsieur, est-ce par la Volonté que l'on dirige principalement le Fluide Magnétique, que l'on parvient à se faire une habitude presque machinale de cette direction, que l'on peut Magnétiser à des distances plus ou moins éloignées, & dont les bornes ne sont pas encore exactement assignées par l'Expérience, enfin, que l'on peut atteindre l'objet même que l'on ne voit pas, en le visant intellectuellement, & en conduisant sa Volonté par les filières intérieures de son propre Corps, comme l'on vise plus grossièrement, mais non plus mécaniquement, la Perdrix qui s'échappe dans les airs, en faisant passer l'action de sa Volonté par les organes déliés de l'œil & la visière d'un fusil.

Mécanisme
du Fluide.

Cependant la portion de Fluide que chasse notre Volonté, rencontre la portion de Fluide que chasse également la Volonté de la Personne que nous cherchons à affecter. Alors ces deux portions, communiquant ensemble, elles le font de toute nécessité, conformément aux Loix mécaniques des Fluides; &, je ne suppose pas que MM. les Commissaires, tous Physiciens, me veuillent nier cette der-

nière proposition. Ils reconnoissent un *Fluide*. Qu'il soit Universel, qu'il soit Nerveux, qu'il soit, suivant leur expression, un Fluide *qui nous appartient*; dès qu'il est *Fluide*, il doit indispensablement être assujetti aux Loix quelconques des *Fluides*.

Depuis quelque temps, les Expériences d'Aimant & d'Electricité nous ont familiarisés avec partie de ces Loix. Par l'Essai de leur application au Corps humain, la Médecine nous a éclairés sur quelques-unes de nos Propriétés relatives. Nous avons vu, étudié, suivi, comparé la marche de ces Phénomènes. Ce premier pas fait, il s'agissoit de savoir si nous n'étions pas nous-mêmes mis en action par quelqu'Agent analogue. Tout le dit : on en convient. On convient d'un Fluide Nerveux, d'un Fluide *qui nous appartient*; mais, on n'ose aller jusqu'à dire que ce Fluide quelconque doit avoir une marche quelconque à étudier, comme s'il étoit possible que cela fût autrement. M. Mesmer, au contraire, Preuves par analogie; moins pusillanime, a généralisé ses idées. De ce qu'il existe nécessairement un Fluide dans l'Animal, il a conclu que l'on pouvoit s'emparer de lui, puisque l'on s'empare des autres. Or, comme l'Eau entraîne l'Eau, que le Feu conduit le Feu, que l'Aimant s'empare de l'Aimant, &c. M. Mesmer a encore conclu que le Fluide d'un Homme pouvoit entraîner, conduire, s'emparer du Fluide de son semblable, se lier avec lui, agir & réagir sur lui, produire enfin les mêmes Phénomènes, ou des Phénomènes analogues à ceux de tous les Agents analogues. Et marche de M. Mesmer. Envisageant de plus,

que l'Homme est un Etre organisé, vivant, actif, pensant; il n'a pu se dissimuler que, de tous les Etres, il devoit être le plus fécond en modifications, que des Etres purement passifs ne peuvent partager au même degré. Parvenu à ce point, il a senti que l'Agent qu'il cherchoit à reconnoître ne devoit être, dans l'Homme, qu'une disposition naturelle, & constituant son existence; &, alors, rapprochant ses connoissances Physiques, Médicales, Anatomiques & autres, il est parvenu à créer une Science entièrement nouvelle, aussi simple dans ses Principes, que compliquée dans ses résultats: Science qui absorbera, dans la suite, toutes les facultés de l'Homme sçavant & appliqué; & qu'en attendant, MM. les Commissaires traitent d'imaginaire.

Pouvoir &
bornes de l'
imagination.

J'ai éloigné le mot IMAGINATION de ce que je viens de dire. Il est temps d'y revenir. L'IMAGINATION, considérée comme une faculté isolée de notre Ame, agit au-dehors avec une incompréhensible rapidité; &, alors, s'étendant au loin, & en tous sens, elle rassemble tout ce qu'elle rencontre, & y joint même ce qui n'existe pas; mais, si les objets extérieurs, en réagissant sur elle, sont les plus puissans, ils la contiennent, l'amortissent, l'anéantissent, pour ainsi dire, comme on le voit, dans les momens de stupéfaction. Ainsi donc, de quelqu'étendue que soit la Sphère qu'elle embrasse, cette Sphère a ses bornes. Si l'on veut s'entendre, il faut la bannir de toutes les opérations de l'Esprit, qui tiennent à une Volonté calme & continue; &, certainement,

elle n'a aucun Rapport direct avec les mouvemens purement machinaux de nos Organes ; mouvemens qui s'exécutent par circulation d'humeurs, en raison de l'impulsion que celles-ci ont antérieurement reçues.

D'où il suit que, si le Magnétisme Animal, dans sa marche mécanique, secondée de la Volonté du Magnétiseur, est maîtrisé par l'Imagination du Magnétisé, celle-ci peut nuire infiniment à l'action du Magnétisme Animal. Si, au contraire, l'action Mécanique du Magnétisme, secondée de la volonté du Magnétiseur, est la plus forte ; si elle parvient à maîtriser l'Imagination du Magnétisé, celle-ci devient nulle, peut même être utile. D'où il suit encore que, dans les momens de Volonté calme, ou dans ceux de pur Mécanisme de part & d'autre, l'Imagination n'est & ne doit être considérée pour rien.

Nuit & peut être utile dans le Magnétisme.

Ces principes posés, j'accorde à MM. les Commissaires que la Volonté ou l'IMAGINATION, puisqu'on veut la nommer ainsi, étant essentielle pour bien Magnétiser, toutes les fois que ces Messieurs ont fait des Expériences, sans la Volonté déterminée d'y réussir, leur Imagination peut avoir fait manquer les Expériences ; & , conséquemment, que toutes ces Expériences peuvent avoir été mal-faites.

Application de ces Principes au Rapport.

Je leur accorde qu'en s'armant d'un doute *Philosophique*, en détournant expressément leur *attention*, ils ont pu opposer l'Imagination à la Volonté, & nuire ainsi à quelques effets particuliers du Magnétisme ; mais je prendrai la liberté de nier que ce Moyen soit infallible, & puisse réussir long-temps ; sur-tout, si l'on est sérieusement incommodé.

Idem.

Idem. Je leur accorde que, dans les Expériences sur des Sujets très-mobiles, ou dans un état habituel de Crise, l'appareil de leur bander les yeux, de les tenir dans des Niches, de leur faire accroire qu'on les Magnétisoit (1), a pu influer, en frappant l'Imagination, sur la promptitude avec laquelle certaines crises se sont déclarées, & même en faire commencer de toutes prêtes à éclore. En conséquence, je leur accorde encore que toutes ces Expériences ont été faites dans un esprit diamétralement opposé à celui de reconnoître s'il existe, ou non, dans la Nature, un Mécanisme inconnu, par lequel elle travaille Physiquement à notre conservation.

Idem. Je leur accorde qu'un jour de Bataille, l'Imagination de quelques Braves doit être très-vivement en action; mais je nie que cette cause agisse aussi généralement qu'on le prétend sur la multitude. Le bruit des Armées, & surtout, celui du Canon, amortissent l'Imagination, loin de la vivifier. Mais le mouvement général & uniforme montant les organes au même *Ton*, celui d'Imitation se communique par-tout à la fois; & dans cet état, qui tient certainement bien plus à celui de stupéfaction, ou de la Brute, qu'à celui d'Imagination, le Soldat va au feu, marche, serre les rangs, remplace son camarade mort, conserve la discipline au milieu de la confusion & du carnage, & Tue son semblable si machinalement, que presque jamais il ne le vise.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 36, 38, 45 & autres.

Je leur accorde que , dans les déroutes , c'est souvent la Peur , ou l'Imagination de quelques-uns , qui donne le signal de la fuite à tous les autres ; mais je nie que ce sentiment soit toujours celui de la multitude. Elle fuit par Imitation. Cela est si vrai que , quelquefois , sans songer à mort ou à ennemi , la gaieté s'en mêle. Il n'est pas rare qu'un plaisant , qui fuit comme les autres , fasse rire ses Camarades , & que la conversation , de rang en rang , soit assez enjouée.

Idem.

Je leur accorde que ces distinctions Métaphysiques sont peut-être trop subtiles , & qu'il est très-difficile d'établir en ce genre , une ligne de démarcation bien exacte ; mais je nie que ce soit le cas de les omettre , dans un moment , où , pour juger une question Physique , on n'a parlé que Métaphysique.

Idem.

Je leur accorde que , lorsqu'une personne tombe en crise , d'autres personnes montées à un *Ton* relatif , y tombent successivement , en vertu de l'*Imitation dont la Nature nous a fait une Loi* ; mais je nie que le secours de l'Imagination , ni même le consentement de la Volonté , y soient nécessaires , puisque cette communication , purement Physique , peut avoir & a souvent lieu , par la Propagation du Mouvement *tonique* d'un appartement à un autre , sans que l'on sache , dans le second , ce qui se passe dans le premier.

Idem.

Je leur accorde que l'on ne sent ses maux que lorsque l'on y pense ; mais je nie qu'il faille toujours sentir ses maux pour qu'ils existent. Écoutons M. Mesmer : « Une Loi » des Sensations , dit-il , est que de toutes

Idem.

» les impressions qui se font sur nos organes ,
 » celle-là devient plus sensible , qui est la plus
 » forte , & que la plus forte sensation efface
 » la plus foible (1) «. Ainsi , lorsque nous
 sommes affectés dans quelques parties de notre Corps , de maux plus ou moins légers , ou plus ou moins forts , si notre Ame reçoit d'un autre côté , des impressions plus vives de peine ou de plaisir , nous ne sentons pas nos maux ; mais ils n'existent pas moins. Ils sont là qui attendent , pour nous faire souffrir , l'instant où cessera notre distraction précaire.

C'est ainsi que , dans une violente fièvre maligne , où nous n'avons pas une seule partie de notre Corps qui ne soit en état de vive souffrance , nous ne sentons néanmoins que le Point de côté qui nous affecte plus spécialement. Nous ne soupçons qu'après ce soulagement. Arrive-t-il ? les autres souffrances paroissent à leur tour : effet vraiment Physique , quoique notre Ame soit nécessairement de la partie.

Idem.

J'accorde donc que M. B*** ait ressenti dans les Lombes (2) une chaleur telle que celle d'un Poêle , pendant qu'il croyoit être Magnétisé. Mais je nie que ce fût un effet de pure Imagination. La chaleur existoit dans les Lombes , & il est possible que la position dans laquelle on le tenoit avec appareil , ait hâté le développement de cette douleur ; comme il est possible que des Magnétiseurs , peu instruits

(1) Cahiers de M. Mesmer.

(2) Rapport de l'Académie , pag. 32.

en Magnétisme, le Magnétifassent sans s'en douter.

J'accorde que M. Sigault (1) a opéré de grands effets sur une Dame, en faisant semblant de la Magnétiser; mais je nie qu'il soit décidé qu'il ne la Magnétisât pas. *Idem.*

J'accorde que le même M. Sigault a fait peur du Magnétisme à une Dame, en faisant semblant de la Magnétiser à travers la grille d'un Couvent: car, cette Dame, alors prévenue contre le Magnétisme Animal, raconte que, cette plaisanterie lui répugnant, elle pria réellement de la cesser, comme le dit M. Sigault lui-même (2). *Idem.*

J'accorde que le même Médecin ait guéri une grande Migraine sur le Pont-neuf; mais je nie que l'Imagination du Magnétisé y eût aucune part, puisque l'Artiste célèbre à qui l'on rendit ce service en fut dans le *plus grand étonnement* (3); ce qui est l'opposé d'une Imagination frappée. *Idem.*

J'accorde enfin à M. Sigault (4), qu'incrédule en Magnétisme Animal, on lui a fait éprouver un resserrement de Poitrine & des palpitations, & que ces effets n'ont été que passagers; mais je nie que son Imagination ait été assez vivement affectée pour ne ressentir que les effets de la Peur. *Idem.*

J'accorde à MM. les Commissaires qu'ils ont bandé les yeux à un jeune homme (5). *Idem.*

(1) Rapport de l'Académie, pag. 33.

(2) *Ibid*, pag. 34.

(3) *Ibid*, pag. 34.

(4) *Ibid*, pag. 34.

(5) *Ibid*, pag. 35. 36.

pour le mener, dans cet état, à un Arbre Magnétisé, & que le jeune Homme est tombé en crise au quatrième Arbre précédent; mais je nie que ce soit-là un effet de l'Imagination. Écoutons encore M. Mesmer. « Les » courans toniques, dit-il (1), peuvent être » renforcés & propagés par toutes les causes de » mouvement commun, & par les corps doués » de mouvemens particuliers ». C'est ainsi que chaque mouvement particulier des arbres environnans, renforçant & propageant le mouvement tonique communiqué par M. d'Eslon; le jeune homme a pu en être atteint d'assez loin. Ainsi, cette expérience, au lieu d'être un fait d'Imagination, peut être considérée comme un développement, & comme une preuve d'un grand principe.

Idem. J'accorde à MM. les Commissaires que ce même jeune homme, étant en voiture (2) avec M. d'Eslon, n'a rien senti quand on ne le Magnétisoit pas. Je leur accorde, de plus, que, lorsqu'il est tombé en crise sous les arbres, les secours de M. d'Eslon l'ont fait revenir de cet état.

Idem. J'accorde à MM. les Commissaires qu'ils ont fait inutilement tout ce qu'ils pouvoient (3) pour ébranler l'Imagination d'une Demoiselle de vingt ans, afin de la rendre muette; mais je nie que ce soit l'Imagination qui l'ait rendu telle, précisément, lorsqu'on s'est décidé à faire le seul mouvement Magnétique qui l'eût rendu muette jusqu'alors.

(1) Cahiers de M. Mesmer.

(2) Rapport de l'Académie, pag. 37.

(3) *Ibid.*, pag. 42.

J'accorde à MM. les Commissaires (1) que, dans les yeux sont déposés les traits les plus expressifs des Passions; mais je nie qu'une personne, qui, sortant de crise, fixa ses regards pendant trois quarts-d'heure sur celui qui la Magnétisoit, en agir ainsi par Imagination. Elle étoit, au contraire, en état de stupéfaction; & sa crise, loin d'être achevée, étoit peut-être à son plus haut période.

Idem.

J'accorde, enfin, à MM. les Commissaires qu'une espèce de Prophétesse, âgée de vingt-sept à vingt huit ans, a pu devenir, dans les Cévennes, *grosse* (2) du fait du sieur de Mandragors, Maire d'Alais, Seigneur de Terres considérables, ancien Subdélégué de l'Intendant, Auteur, &, jusques là, réputé pour sage; mais je nie que l'Imagination ait été le Père Physique de l'Enfant.

Idem.

Après avoir autant accordé & autant nié à MM. les Commissaires, il est juste que je les mette à portée d'en user de même envers moi. Je ne leur ai pas disputé les faits. C'est à eux à voir s'ils me jugeront digne des mêmes égards. Voici quatre Expériences dont je réponds. Je les ai choisies de préférence entre mille autres, parce qu'elles me touchent de très-près; qu'elles sont instantanées, & du Genre que MM. les Commissaires ont préféré à tout autre.

Expériences
contraires à
celles du Rap-
port.

Je trouvai un jour M. Mesmer dans une Chambre séparée de ses Traitemens. La conversation s'anima entre nous sur un sujet assez

Première.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 43.

(2) Ibid, pag. 54 & 55.

bizarre, pour détourner mon attention de tout autre objet. Cependant, M. Mesmer avoit placé ses mains sur mes Hypocondres. Lorsqu'il les en retira, en finissant la conversation, deux filets distincts, & des plus distincts, se séparèrent de ses mains pour descendre le long intérieur de mes cuisses, de mes jambes, & sortir par mes orteils, sans qu'il me restât d'autres traces de cet effet que le profond étonnement dans lequel il me jeta. Je ne connoissois pas alors ce Phénomène, & ne l'ai pas éprouvé depuis; mais j'ai connu des personnes qui l'ont senti comme moi; & je l'ai, moi-même, fait éprouver à d'autres.

Deuxième.

Une autre fois, je me suis donné, près de Ruel, une foulure considérable au poignet droit. Je regagnai Paris avec la plus grande peine; & de Nanterre à la Capitale, je fus obligé de voyager à pied, ne pouvant soutenir la voiture, ni même m'arrêter un moment sans m'évanouir, malgré les soins de M. d'Esnon, qui avoit la bonté de m'accompagner. J'arrivai chez moi, tard, & dans la nuit. M. d'Esnon balançoit à me faire saigner, parce qu'il savoit que je m'étois fort agité dans la journée, tandis qu'un Chirurgien, qu'on avoit appelé à tout événement, vouloit me saigner deux fois, jugeant, par l'excès de mes souffrances, que la chose étoit indispensable. D'un autre côté, j'étois depuis peu entre les mains de M. Mesmer; la Nature de ses procédés nous étoit inconnue: il étoit imprudent d'aller en avant sans son avis. Je me déterminai à souffrir, & à attendre le moment où M. Mesmer pourroit venir. Il le fit le plus-tôt qu'il lui fut

possible ; mais il ne fut libre qu'à une heure après midi. Mon état n'étoit changé en rien quand il arriva. Il me traita près d'un quart-d'heure , & je fus peu de temps sans m'appercevoir que la douleur qui couroit auparavant , d'une extrémité de mon bras à l'autre , comme le Mercure dans un tube de verre agité , se changeoit en une douleur plombante extrêmement forte , mais , à mon avis , plus supportable que la précédente. Cependant je m'assoupissois : je demandai mon lit. Je m'y endormis d'un profond sommeil ; & , trois heures après , je me réveillai guéri.

M. de ***, mon Neveu , étoit fort pré-
Troisième
 venu contre le Magnétisme Animal. Mais , un soir , on ne sçait comment , entr'ouvrant la porte d'un appartement , il se donna aussi une foulure si forte que , malgré sa jeunesse & son agilité , il lui fut impossible de se relever. J'arrivai dans le moment , ainsi que quatre ou cinq Personnes. Je recommandai de ne pas le faire souffrir par d'inutiles secours , & j'allai chercher M. d'Esion , qui , dans un Sallon voisin , s'entretenoit avec nombreuse Compagnie. J'arrivai avec lui auprès de mon Neveu trois ou quatre minutes après l'avoir quitté. Il n'avoit pu se relever. M. d'Esion approcha son pied du sien ; & en très-peu de tems , ce mouvement fut suivi d'une envie de vomir déclarée , mais qui n'eut pas d'effet : au lieu de vomir , mon Neveu se leva , disant qu'il étoit guéri : & il l'étoit.

Mademoiselle de ***, ma Cousine , de-
Quatrième
 meuroit en Province. Elle y fut attaquée d'une

de ces Maladies terribles qui la firent abandonner à la Nature, les Médecins décidant que, si elle étoit encore en vie dans vingt-quatre heures, il y auroit quelque espoir. La Crise fut favorable. La Malade en revint, mais demeura languissante. Six mois après, elle vint à Paris. Extrêmement foible, elle avoit, entre autres Symptômes, des espèces d'Hydropisies locales, & grosses comme le poing, autour des Epaules, du Sein, des Hanches, & sur les côtés. Ce que nous lui dites de M. Mesmer attira son foible sourire : néanmoins, se trouvant un soir avec lui, on le pria de la toucher. Elle s'y prêta par complaisance, & ne sentit rien. Mais M. Mesmer ne se fut pas éloigné de deux pas, qu'elle se plaignit de défaillance. Tout-à-coup toute la vigueur de la jeunesse lui reprit. Elle monta l'escalier avec rapidité ; une abondante évacuation par les urines se déclara ; après quoi, elle ne retrouva plus ses Hydropisies. Elles n'ont point reparu depuis, elle s'est mariée, a un Enfant, & se porte fort bien.

Conclusions
des Commis-
saires.

En rapprochant les Rapports de MM. les Commissaires de la Faculté, de l'Académie des Sciences & de la Société Royale de Médecine, on voit que l'Esprit de leurs Conclusions est que le Magnétisme Animal, n'étant que l'art funeste d'exciter des Convulsions, ces Convulsions pouvant devenir Epidémiques, & s'étendre aux générations futures, il seroit à propos de défendre, non-seulement les Traitemens Publics, mais encore tout ce qu'on présente dans ce moment sous la dénomination
de

de Magnétisme Animal, puisque l'appareil en est par tout le même. (1)

Je me permettrai de combattre cet avis. Sans La même. doute, il auroit été mieux, ainsi que je l'ai avancé dans le mois de Février dernier, que, par des mesures sagement prises, le Magnétisme Animal fût parvenu au Public par l'entremise des Sçavans, plutôt que d'être transmis aux Sçavans par l'entremise du Public; mais cet inconvénient étant sans remède, aujourd'hui, que le Magnétisme Animal est entre les mains de tant de monde, il n'y faut plus penser. Si le MAGNÉTISME ANIMAL n'est qu'une vaine erreur, il tombera de lui-même, après l'effervescence des premiers tems. S'il est une Science vraiment utile, ce seroit un grand mal de mettre des obstacles à ses progrès. Dans ce moment d'agitation, de division, de tumulte dans les Esprits, il paroîtroit impossible de prendre avec prudence une détermination décisive. Il vaut mieux attendre, voir ce que cela deviendra; &, lorsque les choses auront pris un cours réglé, il est à présumer, ou, pour mieux dire, indubitable, que la sagesse des Loix, éclairée par la discussion des faits, se déterminera pour les Réglemens les plus utiles au bonheur & à la tranquillité des Peuples qui vivent sous sa protection. En attendant, je croirois dangereux de défendre les Traitemens Publics, que, seuls, on peut contenir en des mains prudentes & connues, & qui seuls, peuvent être éclairés de manière à donner au Gouvernement & aux Tribu-

(1) Voyez la Conclusion des deux Rapports.

noux, des renseignements assez exacts, pour fixer un jour les résolutions du moment actuel.

Je ne finirai pas, Monsieur, sans vous réitérer l'assurance que mon attachement pour votre Personne est égal à ma sincère estime pour vos talens. C'est dans ces sentimens que j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble &
très-obéissant Ser-
viteur,

GALART DE MONTJOYE.

Paris, le 28 Septembre 1784.